

BIBLIOTHÈQUE DE LA JEUNESSE

ERCKMANN-CHATRIAN

WATERLOO

SW-Blunbey
577



HACHETTE

BIBLIOTHÈQUE DE LA JEUNESSE

NOUVELLE SÉRIE IN-16

About (Edmond) : Le Roi des Montagnes

— L'Homme à l'oreille cassée (illustré)

Agraves (Jean d') : Le Maître du Simoun

— Le Filleul de La Pérouse (illustré)

— Un Cargo dans la Nuit (illustré)

— La Cité des Sables

— Le Virus 34 (illustré)

— Le Maître-Coq du Kamtchatka (illustré)

— Le Trois-Mâts Fantôme (illustré)

— L'Espionne de Nelson (illustré)

— Le Serpent de Kali (illustré)

— Le Sorcier de la Mer (illustré)

— Le Dernier Pirate (illustré)

— Vent debout (illustré)

— La Frégate de l'Empereur (illustré)

Balzac : Eugénie Grandet

Beecher Stowe : La Case de l'Oncle Tom

Burroughs (E.-R.) : Tarzan s'évade (illustré)

— Roi malgré lui (illustré)

Cauvain (H.) : Maximilien Heller (illustré)

Conan Doyle : Le Monde perdu

Cooper (F.) : Le dernier des Mohicans (illustré)

Curwood (J.-O.) : Les Chasseurs d'Or

Dickens : David Copperfield (illustré)

— Contes de Noël (illustré)

— Le Marquis de Saint-Evremont (illustré)

— Les Aventures de M. Pickwick (illustré)

Eckmann-Chatrian : L'Invasion

— Histoire d'un Conscrit de 1813

— Waterloo (illustré)

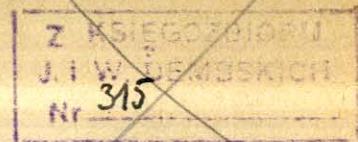
— L'Ami Fritz

— Contes choisis

SW Blumby

577

WATERLOO



ERCKMANN-CHATRIAN

WATERLOO

ILLUSTRATIONS D'É. DUFOUR



HACHETTE



293996

BIBLIOTEKA UNIWERSYTECKA
im. Jerzego Giedroycia w Białymostku



FUW0202697

W A T E R L O O⁽¹⁾

I

Je n'ai jamais rien vu d'aussi joyeux que le retour de Louis XVIII, en 1814. On avait eu tant de misères depuis des années, on était si las de toutes ces batailles, qu'on ne pensait plus qu'à vivre en paix, à tâcher d'acquérir un peu d'aisance et d'élever honnêtement sa famille.

Oui, tout le monde était content, excepté les vieux soldats et les maîtres d'armes. Je me rappelle que, le 3 mai, quand l'ordre arriva de monter le drapeau blanc sur l'église, toute la ville en tremblait, à cause des soldats de la garnison, et qu'il fallut donner six louis à Nicolas Passauf, le couvreur, pour accomplir cette action courageuse. Passauf planta le drapeau et descendit ensuite se cacher dans la grange des *Trois-Maisons*, pendant que les marins le cherchaient en ville pour le massacrer.

C'est ainsi que ces gens se conduisaient. Mais les ouvriers, les paysans et les bourgeois en masse criaient :

1. Waterloo fait suite au *Conscrit de 1813*; on y retrouve le héros de ce dernier récit, Joseph Bertha, ouvrier horloger à Phalsbourg, en Lorraine.

« Vive la paix! A bas la conscription et les droits réunis! » parce que tout le monde était las de vivre comme l'oiseau sur la branche et de se faire casser les os pour des choses qui ne nous regardaient pas.

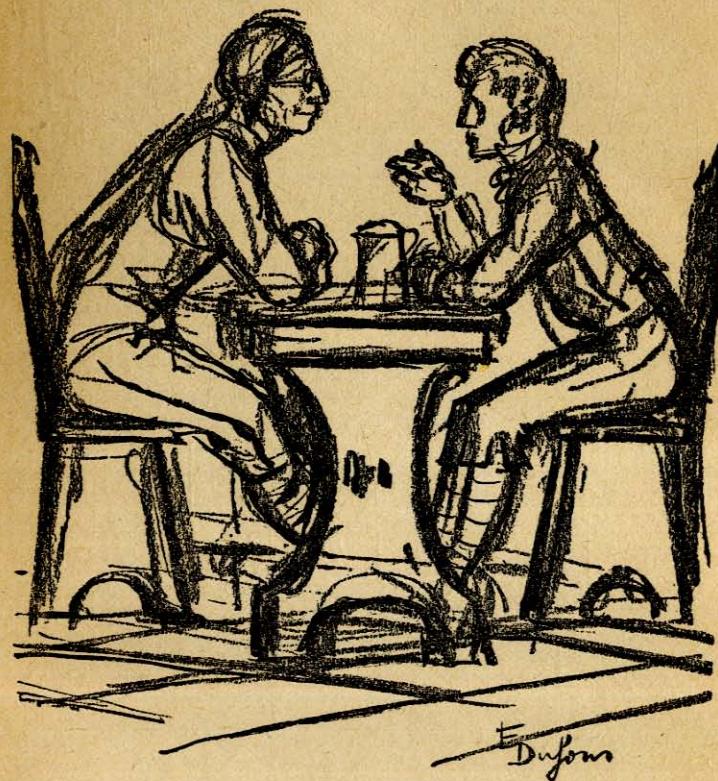
On pense bien qu'au milieu de cette grande joie, le plus heureux c'était moi; les autres n'avaient pas eu le bonheur de réchapper des terribles batailles de Weissenfelz, de Lutzen, de Leipzig, et du typhus; moi, je connaissais la gloire, et cela me donnait encore plus l'amour de la paix et l'horreur de la conscription.

J'étais revenu chez le père Goulden, et toute ma vie je l'entendrai crier en me tendant les bras : « C'est toi, Joseph!... Ah! mon cher enfant, je te croyais perdu! » Nous pleurions en nous embrassant. Et depuis nous vivions ensemble comme deux véritables amis; il me faisait raconter nos batailles, et m'appelait en riant : « le vieux soldat. »

Nous avions repris toutes nos vieilles habitudes, c'est moi qui dressais la table et qui faisais le pot-au-feu. J'étais aussi rentré dans ma petite chambre, et je rêvais à Catherine jour et nuit. Seulement, au lieu d'avoir peur de la conscription, comme en 1813, alors c'était autre chose. Voici ce qui me donnait du chagrin :

Je devais me marier avec Catherine; nous étions d'accord, et la tante Grédel ne demandait pas mieux. Malheureusement, on avait bien licencié les conscrits de 1812, mais ceux de 1813 restaient toujours soldats. Pour me marier, il fallait une permission. Le nouveau maire, M. Jourdan, n'aurait jamais voulu m'inscrire sur les registres sans avoir cette permission, et voilà ce qui me troubloit.

Tout de suite, à l'ouverture des portes, le père Goulden avait écrit au ministre de la Guerre, qui



LE PÈRE GOULDEN ME FAISAIT RACONTER NOS BATAILLES.

s'appelait Dupont, que je me trouvais à Phalsbourg, encore un peu malade, et que je boitais, depuis ma naissance, que j'étais un mauvais soldat, qui ferait un très bon père de famille, et que ce serait un véritable meurtre de m'empêcher de me marier, etc.

De jour en jour, nous attendions la réponse du ministre, la tante Grédel, le père Goulden, Catherine et moi. J'avais une impatience qu'on ne peut pas se figurer; quand le facteur Brainstein passait dans la rue, je l'entendais venir d'une demi-lieue. Je le regardais entrer dans toutes les maisons, et, quand il s'arrêtait un peu trop, je m'écriais en moi-même : « Qu'est-ce qu'il a donc à bavarder si longtemps? C'est une véritable commère, ce fils Brainstein! » Je le prenais en grippe, quelquefois même je descendais à sa rencontre en lui disant :

« Vous n'avez rien pour moi?

— Non, monsieur Joseph, non, je n'ai rien, » disait-il en regardant ses lettres.

Alors je revenais bien triste, et le père Goulden, qui m'avait vu, criait :

« Enfant! enfant! voyons, un peu de patience que diable!

— Mais il aurait déjà pu répondre dix fois, monsieur Goulden.

— Est-ce que tu crois qu'il n'a d'affaire que la tienne? Il lui arrive des centaines de lettres pareilles tous les jours; chacun reçoit la réponse à son tour, Joseph. Beaucoup d'autres braves garçons, qui veulent se marier, attendent leur permission. »

Je trouvais ses raisons bien bonnes, mais je m'écriais en moi-même : « Ah! si ce ministre savait le plaisir qu'il peut nous faire en écrivant deux mots, je suis sûr qu'il écrirait tout de suite. »

Les dimanches, j'avais repris mon habitude d'aller aux Quatre-Vents, et ces jours-là je m'éveillais de grand matin. J'aurais voulu me lever tout de suite, m'habiller et partir; mais l'horloge sonnait quatre heures, les portes de la ville étaient encore fermées.

Il fallait rester; ce retard m'ennuyait beaucoup. Cinq heures sonnaient; alors je sautais du lit, je me lavais, je me faisais la barbe, je m'habillais, et le père Goulden, encore sous ses grands rideaux, le nez en l'air, me disait :

« Hé! je t'entends, je t'entends. Depuis une demi-heure, tu te tournes, tu te retournes. Hé! hé! hé! c'est dimanche aujourd'hui! »

Cela le faisait rire, et moi je riais aussi en le saluant et descendant l'escalier d'un trait. Bien peu de gens étaient déjà dans la rue; le boucher Sépel me criait chaque fois :

« Hé! Joseph, arrive donc, il faut que je te raconte quelque chose. »

Mais je ne tournais seulement pas la tête, et deux minutes après j'étais déjà sur la grande route des Quatre-Vents, hors de l'avancée et des glacis.

Ah! oui, c'était un temps d'activité; la paix revenait!

Ah, comme je courais! Enfin me voilà près du village, je marche un peu plus doucement pour reprendre haleine, en regardant nos petites fenêtres et riant d'avance. La porte s'ouvre, et la mère Grédel, encore en jupon de laine, un grand balai à la main, se retourne; je l'entends qui crie : « Le voilà!... le voilà!... » Presque aussitôt Catherine, toujours de plus belle en plus belle, avec sa petite cornette bleue, accourt : « Ah! c'est bon... c'est bon... je t'attendais! » Comme elle est heureuse! et comme je l'embrasse! Ah! vive la

jeunesse! Tout cela, je le vois. J'entre dans la vieille chambre avec Catherine; et la tante Grédel, en levant son balai d'un air d'enthousiasme, crie :

« Plus de conscription... c'est fini! »

Nous rions de bon cœur, on me fait asseoir; et, pendant que Catherine me regarde, la tante recommence :

« Eh bien! ce gueux de ministre n'a pas encore écrit? il n'écrira donc jamais? Est-ce qu'il nous prend pour des bêtes? Tu n'es plus soldat, puisqu'on t'avait laissé pour mort; c'est nous qui t'avons sauvé, tu ne les regarde plus. »

— Sans doute, sans doute, vous avez raison, tante Grédel, lui disais-je; mais nous ne pouvons pourtant pas nous marier sans aller à la mairie, et, si nous n'allons pas à la mairie, le curé n'osera pas nous marier à l'église.

— Vois-tu, Joseph, ces gens-là, depuis le premier jusqu'au dernier, ont tout arrangé pour eux. Qui est-ce qui paye les gendarmes et les juges? qui est-ce qui paye les curés? qui est-ce qui paye tout le monde? C'est nous. Eh bien! ils n'osent pas seulement nous marier. C'est une chose abominable! Si cela continue, nous irons nous marier en Suisse. »

Ces paroles nous calmaient un peu, et nous passions le reste de la journée à chanter et à rire!

II

Au milieu de cette grande impatience, je voyais tous les jours des choses nouvelles : je voyais les maires, les adjoints, les conseillers municipaux des villages, les marchands de grains et de bois, les gardes

forestiers et les gardes champêtres, tous ces gens que l'on regardait depuis dix ans comme les meilleurs amis de l'Empereur, — et qui même étaient très sévères quand on disait un mot contre Sa Majesté, — je les voyais crier contre le tyran, contre l'usurpateur et l'ogre de Corse. On aurait dit que Napoléon leur avait fait beaucoup de mal, tandis qu'eux et leurs familles avaient toujours eu les meilleures places.

J'ai pensé bien souvent depuis que c'est ainsi qu'on a toujours les bonnes places sous tous les gouvernements.

Notre ancien maire et trois ou quatre conseillers ne suivaient pas cet exemple; M. Goulden disait qu'au moins ceux-là se respectaient, et que les criards n'avaient pas d'honneur.

Un jour, le maire de Hacmatt, étant venu faire raccommoder sa montre chez nous, se mit tellement à parler contre l'Empereur, que le père Goulden, tout à coup, lui dit :

« Tenez, monsieur Michel, voici votre montre, je ne veux pas travailler pour vous. Comment... comment! vous qui disiez encore l'année dernière : « Le « grand homme! » à tout bout de chemin, et qui ne pouviez jamais appeler Bonaparte Empereur tout court, mais qui disiez : « L'Empereur et Roi, protecteur de la Confédération helvétique, » comme si vous aviez eu la bouche pleine de bouillie, vous criez maintenant que c'est un ogre, et vous appelez Louis XVIII Louis le Bien-Aimé? Allez... vous devriez rougir! »

Alors l'autre répondit :

« On voit bien que vous êtes un vieux jacobin.

— Ce que je suis ne regarde personne, fit le père Goulden; mais, dans tous les cas, je ne suis pas un flagorneur. »

Il était tout pâle et finit par crier :
« Allez, monsieur Michel, allez... les gueux sont des gueux sous tous les gouvernements. »

Cela se passait au commencement du mois de mai, dans le temps où l'on affichait à la mairie que le Roi venait de faire son entrée solennelle à Paris, au milieu des maréchaux de l'Empire, « que la plus grande partie de la population s'était précipitée à sa rencontre, que les vieillards, les femmes et les petits enfants avaient grimpé sur les balcons pour jouir de sa vue, et qu'il était entré d'abord dans l'église Notre-Dame, rendre grâces au Seigneur, et seulement ensuite dans son palais des Tuilleries ».

Mais, peu de temps après, nous devions jouir d'un nouveau spectacle, nous devions voir revenir les émigrés du fond de l'Allemagne et de la Russie. Ils arrivaient, les uns en patache, les autres en simples paniers à salade, qui sont des espèces de chariots en osier, à deux et quatre roues. Les dames avaient des robes à grands ramages, et les hommes portaient presque tous le vieil habit à la française, avec la petite culotte et le grand gilet pendant jusque sur les cuisses, comme on les représente dans les images du temps de la République.

Tous ces gens semblaient fiers et joyeux.

Comme ils s'arrêtaient au *Bœuf-Rouge*, l'hôtel des anciens ambassadeurs, des maréchaux, des princes, des ducs et de tous ces richards qui ne venaient plus, on les voyait dans les chambres en train de se peigner, de s'habiller, de se faire la barbe eux-mêmes. Sur les midi, tous descendaient, criant, appelant : « Jean! Claude! Germain! » avec impatience, ordonnant comme des personnages. On se disait :

« Voilà des Français qui reviennent de loin; ils ont

eu tort de partir et d'exciter l'Europe contre nous; mais à tout péché miséricorde; qu'ils soient heureux, qu'ils se portent bien, c'est tout le mal qu'on leur souhaite. »

Le père Goulden, derrière nos vitres, disait en souriant :

« Vois-tu, Joseph, c'est le grand genre, le genre noble de l'ancien régime. Rien que de regarder à notre fenêtre, nous pouvons apprendre les belles manières, pour nous en servir quand nous serons ducs ou princes. »

Voilà ce que disait le père Goulden; et, comme la permission n'arrivait pas, je pensai que le ministre n'avait pas le temps de nous répondre, avec tous ces comtes, ces vicomtes, ces ducs et ces marquis sur le dos, qui lui redemandaient leurs bois, leurs étangs et leurs bonnes places.

Un matin, la tante Grédel vint nous voir, un vendredi, jour de marché. Elle avait son panier sous le bras et paraissait joyeuse. Je regardais déjà du côté de la porte, pensant que Catherine arrivait derrière elle, et je dis :

« Eh! bonjour, tante Grédel; Catherine est bien sûr en ville, elle va venir?

— Non, Joseph, non, elle est aux Quatre-Vents, répondit la tante; nous avons de l'ouvrage par-dessus la tête, à cause des semaines. »

Comme je devenais triste, la tante posa son panier sur la table, et dit en levant la serviette :

« Tiens, voici quelque chose pour toi, Joseph, quelque chose de Catherine. »

Je vis un gros bouquet de petites roses de mai, des violettes et trois gros lilas autour, avec leurs feuilles; cette vue me fit plaisir, je me mis à rire en disant :



LES ÉMIGRÉS RENTRAIENT EN COSTUMES SURANNÉS.

« Cela sent bon ! »

Et le père Goulden, qui s'était retourné, riait aussi :
« Tu vois bien qu'on pense toujours à toi, Joseph, »
disait-il.

Nous riions tous ensemble.

Enfin cela m'avait tout à fait remis, j'embrassai
la tante Grédel :

« Vous porterez cela de ma part à Catherine, » lui dis-je.

Et tout aussitôt j'allai mettre le bouquet dans un
vase au bord de la fenêtre, près de mon lit. Je le sentais,
en me figurant que Catherine était sortie de
grand matin cueillir les violettes et les petites roses à
la fraîcheur, qu'elle les avait arrangées l'une après
l'autre dans la rosée, les gros lilas par-dessus, en les
sentant aussi, de sorte que l'odeur m'en paraissait
encore meilleure, et que je ne cessais de les regarder.
A la fin, je sortis en me disant :

« Tu pourras les sentir toute la nuit; demain matin
tu leur mettras de l'eau fraîche; après-demain ce sera
dimanche, alors tu verras Catherine, et tu l'embras-
seras pour la remercier. »

Je rentrai donc dans la chambre, où la tante Grédel
causait avec M. Goulden du marché, du prix des
grains, etc., tous deux de bonne humeur. La tante
avait mis son panier à terre, et me dit :

« Eh bien! Joseph, la permission n'est pas encore
venue?

— Non... pas encore.... C'est pourtant terrible.

— Oui, répondit-elle, tous ces ministres ne valent
pas mieux les uns que les autres.

« Mais, sois tranquille, j'ai maintenant une idée qui
va tout changer! »

Elle riait, et comme le père Goulden et moi nous
écoutions :



« Tout à l'heure, reprit-elle, pendant que j'étais à la halle, le sergent de ville Harmantier a publié qu'on allait dire une grande messe pour le repos des âmes de Louis XVI, de Pichegru, de Moreau et d'un autre.

— Oui, de Georges Cadoudal, fit le père Goulden brusquement, j'ai lu cela hier soir dans la gazette.

— Justement, de Cadoudal, dit la tante. Eh bien! vois-tu, Joseph, j'ai pensé tout de suite : « Cette fois, nous aurons la permission!... On va faire des processions, des expiations; nous irons tous ensemble, Joseph, Catherine et moi; nous serons dans les premiers, et tout le monde dira : « Ceux-ci sont de bons « royalistes, des gens de bien.... » M. le curé l'apprendra; — maintenant les curés ont le bras long, comme dans le temps les généraux et les colonels; — nous irons le voir... il nous recevra bien... il nous fera même une pétition! Et je vous dis que cela marchera. »

En nous expliquant ces choses, la tante Grédel partait bas et paraissait bien contente de sa finesse. Moi, j'étais aussi content et je pensais : « Elle a raison, voilà ce qu'il faut faire. Cette tante Grédel est une femme remplie de bon sens. » Mais ensuite, regardant le père Goulden, je vis qu'il était devenu très grave, et même qu'il s'était retourné, comme pour regarder dans une montre avec la loupe, en fronçant ses gros sourcils blancs. Je voyais d'abord à sa figure lorsqu'une chose ne lui plaisait pas, et je dis :

« Écoutez, tante Grédel, avant de rien faire, je voudrais savoir ce que M. Goulden en pense. »

Alors il se retourna et dit :

« Chacun est libre, Joseph, chacun doit suivre sa conscience. Faire un service en expiation de la mort de Louis XVI... bon!.. les honnêtes gens de tous les partis n'ont rien à dire, pourvu qu'on soit royaliste,

bien entendu... car si l'on s'agenouille par intérêt, il vaudrait mieux rester chez soi. Je passe donc sur Louis XVI. Mais pour Pichegru, pour Moreau, pour Cadoudal, c'est autre chose. Pichegru a voulu livrer son armée à l'ennemi. Moreau s'est battu contre la France, et Cadoudal est un assassin; trois ambitieux qui tous les trois ont mérité leur sort. Voilà ce que je pense.

— Hé! mon Dieu! s'écria la mère Grédel, qu'est-ce que cela nous fait? Nous n'irons pas là pour eux, nous irons pour avoir la permission. Je me moque bien du reste, et Joseph aussi. N'est-ce pas, Joseph? »

J'étais bien embarrassé, car ce que venait de dire M. Goulden me paraissait juste. Lui, voyant cela, dit :

« Je comprends l'amour des jeunes gens; mais il ne faut jamais, mère Grédel, se servir de pareils moyens pour entraîner un jeune homme à sacrifier ce qui lui paraît honnête. Si Joseph n'a pas les mêmes idées que moi sur Pichegru, Cadoudal et Moreau, qu'il aille à la procession, c'est très bien; jamais il ne m'arrivera de lui faire des reproches à ce sujet. Mais, quant à moi, je n'irai pas.

— Et ni moi non plus, dis-je alors; je pense comme M. Goulden. »

Je vis que la tante Grédel allait se fâcher, elle devint toute rouge; mais elle se calma presque aussitôt et dit :

« Eh bien! Catherine et moi nous irons, parce que nous nous moquons de toutes ces vieilles idées. »

Le père Goulden ne put s'empêcher de sourire en voyant sa colère :

« Oui, dit-il, tout le monde est libre; faites ce qu'il vous plaira! »

La tante alors reprit son panier et sortit, et lui,

riant, me fit signe de la reconduire. Je mis ma redingote bien vite et je rattrapai la tante au coin de la rue.

« Écoute, Joseph, me dit-elle en remontant vers la place, ce père Goulden est un brave homme, mais c'est un vieux fou. Depuis que je le connais, il n'a jamais été content de rien. Son idée c'est toujours la République... il ne pense qu'à sa vieille République, où tout le monde était souverain : les mendiants, les chaudronniers, les savetiers, les juifs et les chrétiens. Ça n'a pas de bon sens. Si ce n'était pas un si brave homme, je ne me gênerais pas tant avec lui; mais il faut penser que sans lui tu n'aurais jamais appris un bon état, qu'il nous a fait beaucoup de bien, et que nous lui devons le respect. Voilà pourquoi je me suis dépêchée de partir, car j'aurais été capable de me fâcher.

— Vous avez bien fait, lui dis-je; j'aime M. Goulden comme un père, et vous comme si vous étiez ma propre mère; rien ne pourrait me causer plus de peine que de vous voir brouillés ensemble.

— Moi, me brouiller avec un homme pareil! répondit la tante Grédel. Non, non.... Mais il ne faut pas non plus écouter tout ce qu'il dit, Joseph, car je soutiens, moi, que cette procession est une très bonne chose pour nous; que M. le curé nous aura la permission; et voilà le principal. Catherine et moi nous irons; toi, puisque M. Goulden reste à la maison, tu resteras aussi. Mais je suis sûre que les trois quarts de la ville et des environs viendront; ce sera très beau, tu verras.

— Je vous crois, » lui dis-je.

Nous étions arrivés à la porte d'Allemagne; j'embrassai de nouveau la tante, et je revins tout joyeux.

III

Si je me rappelle cette visite de la tante Grédel, c'est que, huit jours après, commencèrent les processions, les expiations et les prédications, qui ne cessèrent qu'au retour de l'Empereur en 1815, et qui reprirent ensuite jusqu'au départ de Charles X en 1830.

Tout ce que je souhaitais, c'était d'obtenir la permission de me marier avec Catherine. Je pensais aussi, comme la tante Grédel, que M. Goulden avait tort de s'obstiner; mais je n'aurais jamais osé lui parler de cela.

Je pensais aussi qu'il changerait d'idée sur la procession de Louis XVI, et la veille au soir, comme nous finissions de souper, je fus bien content lorsqu'il me dit tout à coup d'un air de bonne humeur :

« Hé! Joseph, est-ce que tu ne serais pas curieux d'entendre les prédicateurs? On raconte tant de belles choses sur leur compte, que je voudrais pourtant savoir ce qu'il en est.

— Ah! monsieur Goulden, lui dis-je, je ne demande pas mieux; mais il ne faudrait pas perdre de temps, car l'église est toujours pleine au second coup.

— Eh bien! partons, dit-il en se levant et décrivant son chapeau; oui, je suis curieux de voir cela.... »

Nous descendîmes. La lune brillait tellement dehors, qu'on reconnaissait les gens comme en plein jour.

Nous entrâmes sous les gros piliers de l'orgue. Nous étions serrés l'un contre l'autre. Quelques lumières brillaient au fond du chœur, par-dessus les têtes. Les bancs qui s'ouvriraient et se refermaient troublaient seuls le silence. Cela dura bien dix minutes; les gens

venaient toujours derrière nous. Enfin, on entendit la hallebarde de Sirou retentir sur le pavé, et M. Goulden me dit :

« Le voilà ! »

Une lumière, au haut du bénitier, nous donnait un peu de jour. En même temps, une ombre monta dans la chaire, à gauche, et la perche de Kœkli alluma deux ou trois cierges autour. Ce prédicateur pouvait avoir de vingt-cinq à trente ans; il avait une bonne figure rose, et de grands cheveux blonds au-dessous de sa tonsure, qui lui tombaient en boucles sur la nuque.

On commença par chanter un cantique; c'étaient les demoiselles de la ville qui chantaient en chœur : « Quel bonheur d'être chrétien ! » Après cela, le prédicateur dans sa chaire dit qu'il venait défendre la foi, la religion, le droit divin de Louis XVIII, et demanda si quelqu'un aurait l'audace de soutenir le contraire. Un grand maigre, dans le banc en face, un homme de six pieds, brun, avec une capote noire, se leva en criant :

« Moi... moi... je soutiens que la foi, la religion, le droit des rois et le reste sont de véritables superstitions. Je soutiens que la République est juste, que le culte de la Raison vaut mieux que tout !... »

Ainsi de suite. Les gens étaient indignés; jamais on n'avait rien vu de semblable. Quand il eut fini de parler, je regardai M. Goulden; il riait tout bas et me dit :

« Écoute... écoute ! »

Naturellement j'écoutai : le jeune prédicateur priait Dieu pour cet infidèle; ensuite, il se mit à tellement bien parler, que la foule en était dans le ravissement. Et le grand maigre répondait, disant « qu'on

avait bien fait de guillotiner Louis XVI, Marie-Antoinette et toute la famille ! » En sorte que l'indignation grandissait toujours, et que vers la fin les Baraquins du Bois-de-Chênes, et principalement leurs femmes, voulaient entrer dans le banc pour l'assommer. Mais alors Sirou arriva criant :

« Place !.. place !... »

Et le vieux Kœkli, en robe rouge, se précipita devant cet homme, qui se sauva dans la sacristie, levant les deux mains au ciel et s'écriant qu'il était converti, qu'il renonçait à Satan, à ses pompes et à ses œuvres. L'autre fit une prière pour l'âme de ce pécheur : ce fut un véritable triomphe pour la religion.

Tout le monde sortit vers onze heures, et l'on annonça que la procession aurait lieu le lendemain dimanche.

A cause de la grande presse qui nous avait repoussés dans un coin, M. Goulden et moi nous restâmes les derniers; quand nous sortîmes, les paysans des Quatre-Vents, des Baraques, de Saint-Jean-des-Choux, du Bigelberg étaient déjà hors de la porte d'Allemagne. On n'entendait plus que les volets des gens de la ville se refermer, et quelques vieilles s'en aller dans la rue de l'Arsenal.

Le père Goulden et moi nous marchions de notre côté dans ce grand silence; il ne disait rien et souriait la tête penchée. C'est ainsi que nous arrivâmes dans notre chambre.

J'allumai la chandelle, et pendant qu'il se déshabillait, je lui dis :

« Eh bien ! monsieur Goulden, est-ce qu'ils parlent bien ?

— Oui !.. mais oui, Joseph, répondit-il en souriant; pour des jeunes gens qui n'ont rien vu, ce n'est pas mal. »

Ensuite il se mit à rire tout haut et dit : « Mais si le vieux Colin avait représenté le jacobin, je crois tout de même qu'il aurait terriblement embarrassé le jeune homme. »

Comme j'attendais pour entendre ce que M. Goulden allait dire encore, il tira lentement son bonnet de soie noire sur ses oreilles, en disant d'un air pensif :

« C'est égal... c'est égal... ces gens-là vont trop vite... beaucoup trop vite! On ne me fera jamais croire que Louis XVIII sache tout cela.... Non! il a vu trop de choses dans sa vie, pour ne pas mieux connaître les hommes. Enfin, bonsoir! Joseph, bonsoir! Espérons qu'il arrivera bientôt un ordre de Paris pour renvoyer ces jeunes gens dans leur séminaire.... Bonne nuit! »

J'entrai dans ma chambre et, m'étant couché, je rêvai longtemps de Catherine, du jacobin et de la procession que nous allions voir.

IV

Le lendemain, les cloches commencèrent à sonner au petit jour. Je me levai, je poussai mes volets, et je vis le soleil rouge qui montait derrière la poudrière, au-dessus du bois de la Bonne-Fontaine. Il pouvait être cinq heures; on sentait d'avance la chaleur qu'il allait faire, et l'odeur des feuilles de chêne, de hêtre et de houx répandues dans les rues remplissait l'air. Des paysans arrivaient déjà par bandes. On reconnaissait tous les villages.

Moi, les coudes sur ma fenêtre, je regardais cela, me représentant que ces gens avaient dû se mettre

en route avant minuit pour arriver de si grand matin.

Le jour montait, les cloches sonnaient, je regardais toujours. J'entendais aussi M. Goulden qui se levait et s'habillait; quelques instants après, il entra dans ma chambre en manches de chemise, et, me voyant là tout pensif, il s'écria :

« Joseph, ce qu'on peut voir de plus beau dans le monde, c'est la religion du peuple! »

Et comme j'étais tout étonné de l'entendre dire justement ce que je pensais :

« Oui, fit-il, l'amour de Dieu, l'amour de la patrie, l'amour de la famille ne sont qu'une même chose. Seulement, ce qui vous rend triste quelquefois, c'est de voir que l'amour de la patrie soit détourné pour satisfaire l'ambition d'un homme, et l'amour de Dieu pour exalter l'orgueil et l'esprit de domination d'un petit nombre. »

Ces paroles me frappèrent; j'en ai gardé le souvenir, et j'ai pensé depuis, bien souvent, que c'était la triste vérité.

Enfin, pour en revenir à ce jour, vous saurez que depuis le blocus nous travaillions aussi le dimanche, parce que M. Goulden, en faisant le service des pièces sur les remparts, avait négligé son ouvrage, et que nous étions en retard. Ce jour-là donc, comme les autres, j'allumai le feu dans notre petit poêle et je préparai le déjeuner. Les fenêtres restaient ouvertes, on entendait la grande rumeur du dehors.

Nous n'étions pas plutôt à table, que la tante Grédel et Catherine arrivèrent. Catherine était habillée tout en noir, à cause du service de Louis XVI; elle avait un petit bonnet de tulle noir, une robe très bien faite, et cela lui donnait un teint si blanc, si rosé, si délicat, que je ne pouvais pas croire en quelque sorte

que c'était l'amoureuse de Joseph Bertha; son cou était blanc comme de la neige; et sans ses lèvres et son petit menton rose, sans ses yeux bleus et ses cheveux blonds, j'aurais cru que c'en était une autre qui lui ressemblait, mais encore plus belle. Elle riait, voyant mon admiration. A la fin, je lui dis :

« Catherine, maintenant tu es trop belle, je n'ose plus t'embrasser.

— Oh bien! dit-elle, il ne faut pas te gêner, tout de même. »

Et comme elle se penchait sur mon épaule, je l'embrassai longtemps, de sorte que le père Goulden et la tante se regardaient en riant, et que j'aurais voulu les voir bien loin, pour dire à Catherine que je l'aimais de plus en plus, et que je donnerais ma vie mille et mille fois pour elle; mais, devant eux, cela ne convenait pas. Je pensais ces choses et j'en étais attendri.

La tante avait aussi sa robe noire, et son livre d'heures sous le bras.

« Viens donc aussi m'embrasser, Joseph, dit-elle; tu vois bien que j'ai ma robe noire, comme Catherine. »

Je l'embrassai pendant que le père Goulden disait :

« Vous viendrez dîner avec nous... c'est une affaire entendue... mais, en attendant, vous allez prendre quelque chose.

— Nous avons déjeuné, répondit la tante.

— Cela ne fait rien... cette procession finira Dieu sait quand... vous serez toujours sur pied... il faut se soutenir. »

Alors elles s'assirent, la tante à ma droite, Catherine à gauche, le père Goulden en face. On but un bon verre de vin, et la tante dit que la procession serait magnifique.... Elle parla de tout, pendant que je

regardais Catherine et que nous pensions ensemble sans rien dire : « Oh! mon Dieu! quand aurons-nous la permission de nous marier?... Quand ce gueux de ministre prendra-t-il le temps d'écrire : « Mariez-vous « et laissez-moi tranquille! »

Enfin, vers neuf heures, le second coup s'étant mis à sonner, il fallut bien se séparer; la tante dit :

« C'est le second coup... eh bien! nous viendrons dîner le plus tôt possible.

— Oui... oui... mère Grédel, répondit M. Goulden, nous vous attendrons.... »

Aussitôt elles se levèrent. Je reconduisis Catherine jusqu'au bas de l'escalier, pour l'embrasser encore une fois. La tante Grédel criait :

« Dépêchons-nous! dépêchons-nous! »

Elles sortirent, et je montai me remettre à l'ouvrage. Mais, depuis ce moment jusque vers onze heures, je ne pus rien faire. La foule de monde était tellement grande, qu'on n'entendait plus dehors qu'un bruit immense, un bruit de feuilles sur lesquelles on marche; et quand la procession sortit de l'église, cela produisit un effet si grandiose, que M. Goulden lui-même cessa de travailler, pour écouter ces chants et ces prières.

Moi, je me figurais Catherine dans la multitude, plus belle que toutes les autres, et la tante Grédel auprès d'elle, répétant d'une voix claire : *Bett fer oun's! Bett fer oun's!*¹... Je me les représentais bien fatiguées, et toutes ces voix, tous ces chants me faisaient rêver; je tenais bien une montre et j'essayais de travailler, mais mon esprit était ailleurs.... Plus le soleil montait, plus mon ennui redoublait, lorsque tout à coup M. Goulden me dit en riant :

1. Priez pour nous!

« Hé! Joseph, cela ne marche donc pas aujourd'hui? »

Et comme je devenais tout rouge :

« Oui... fit-il, dans le temps, quand je rêvais à Louise Bénédum, j'avais beau regarder les ressorts et les roues, c'étaient toujours ses yeux bleus que je voyais. »

Il fit un soupir; moi je me mis à soupirer aussi, pensant : « Ah! vous avez bien raison, monsieur Goulden, vous avez bien raison! »

« C'est assez, Joseph, dit-il au bout d'un instant, en me prenant la montre des mains. Va, mon enfant, tâche de retrouver Catherine.... On ne peut pas surmonter son amour... c'est plus fort que soi! »

En l'entendant me dire ces paroles, j'aurais voulu m'écrier : « Oh! homme bon.... Oh! homme juste.... Oh! vous ne saurez jamais combien je vous aime! » mais il s'était levé pour s'essuyer les mains à la serviette derrière la porte, et je lui dis :

« Puisque vous le voulez absolument, monsieur Goulden....

— Oui... oui... absolument. »

Je n'en écoutai pas davantage, mon cœur sautait de joie; je mis mon chapeau et je descendis d'un trait en m'écriant :

« Dans une heure, monsieur Goulden. »

J'étais déjà dehors. Mais quel monde... quel monde!... tout fourmillaient : les tricornes, les feutres, les bonnets, et au-dessus de tout cela l'église sonnait lentement.

Durant plus d'une minute, sur nos marches, je regardai sans savoir où tourner; et voyant à la fin qu'il n'était pas possible de faire un pas dans cette foule, je pris la ruelle de Lanche pour gagner les rem-

parts et courir attendre la procession sur le talus de la porte d'Allemagne, car alors elle remontait la rue du Collège. Il pouvait être onze heures.

Je remontai la ruelle de Lanche, où l'on fusillait les déserteurs sous l'Empire. Le bruit s'éloignait, les chants, les prières, le son des cloches aussi! Toutes les portes et les fenêtres étaient fermées, tout le monde avait suivi la procession. Au milieu de ce grand silence, je m'arrêtai quelques instants à l'ombre du vieux quartier pour reprendre haleine; un petit vent frais soufflait des champs par-dessus les remparts; j'écoutais le tumulte au loin, je m'essuyais la figure couverte de sueur, et je pensais :

« Où trouver Catherine maintenant? »

J'allais repartir en grimpant l'escalier de la poterne, lorsque j'entendis quelqu'un crier :

« Margarot, marquez donc les points! »

Et seulement alors je vis les fenêtres du père Colin ouvertes au premier, et des gens en bras de chemise qui jouaient au billard. C'étaient des figures de vieux soldats, les cheveux courts et les moustaches en brosse. Ils allaient et venaient, criant autour du billard, sans s'inquiéter de Louis XVI, ni du maire, ni du commandant, ni des bourgeois. L'un d'eux court, trapu, les favoris en canon de pistolet, selon la mode des hussards, la cravate défaite, se pencha même dehors, sa queue de billard appuyée au bord de la fenêtre, et regarda du côté de la place en criant :

« Nous remettons la partie en cinquante! »

L'idée me vint aussitôt que ce devaient être des officiers en demi-solde qui dépensaient là leurs derniers liards, et qui seraient bientôt embarrassés pour vivre. J'avais repris mon chemin, une fois sur le talus de la porte d'Allemagne, la procession tournait au

coin de Bockholtz, les chants éclataient en face du reposoir comme des trompettes : les jeunes prêtres de Nancy couraient dans la foule, la croix en l'air, pour maintenir le bon ordre; le suisse Sirou se dressait majestueusement sous la bannière; devant, tous les prêtres et les enfants de chœur chantaient les prières; derrière, la foule répondait, et cela produisait un murmure sourd et terrible.

Moi, sur la pointe des pieds, à demi couvert par le hangar, je ne songeais plus qu'à Catherine, j'aurais voulu la découvrir au milieu de cette multitude; mais combien de drapeaux, de tricornes et de bonnets je vis défiler dans la rue d'Ulrich! On n'aurait jamais pu s'imaginer que tant de monde existait dans notre pays.

Cela durait depuis au moins vingt minutes, et je n'espérais plus apercevoir Catherine, lorsque tout à coup je la vis avec la tante Grédel. La tante priait d'une voix si claire, qu'on l'entendait par-dessus toutes les autres; Catherine, elle, ne disait rien et s'avancait à petits pas, les yeux baissés. Ah! si j'avais pu l'appeler, elle m'aurait peut-être entendu; mais c'était bien assez de ne pas aller à la procession, sans faire encore du scandale. Tout ce que je puis dire, c'est que Catherine n'était pas la moins jolie fille du pays.

Enfin, depuis un moment, elle avait passé, la procession venait de faire halte sur la place d'Armes, devant le grand reposoir, à droite de l'église; M. le curé officiait, le silence s'étendait sur toute la ville. Dans les petites ruelles, à droite et à gauche, tout se taisait comme si on avait pu voir le prêtre à l'autel, un grand nombre s'agenouillaient, d'autres se reposaient sur les marches des maisons, car la chaleur était excessive et plusieurs étaient partis avant le jour. Ce spec-

tacle me touchait, je priais pour la patrie, pour la paix, pour tout ce que je sentais en moi, et je me souviens que dans ce moment même des voix s'entendaient au bas du talus, sous la porte d'Allemagne, des voix qui disaient d'un ton de bonne humeur :

« Allons... allons... un peu de place, mes amis! »

La procession barrait la route, les voyageurs se trouvaient arrêtés, et ces voix troublaient un peu le recueillement de la multitude. Quelques personnes, devant la porte, se dérangeaient; le suisse et le bedeau regardaient de loin; moi-même, par curiosité, je m'étais un peu rapproché de la rampe, sous le hangar. Alors, cinq ou six vieux soldats, tout blancs de poussière, les épaules courbées et l'air abîmé de fatigue se glissèrent contre le talus, pour gagner la ruelle de l'Arsenal, où sans doute ils espéraient trouver le passage libre. Je crois encore les voir avec leurs souliers usés, leurs guêtres blanches, le vieil uniforme rapiécé, et le lourd shako défoncé par la pluie, le soleil et les misères de la campagne; ils s'avançaient à la file, un peu sur le gazon de la rampe, pour gêner le moins possible les gens assis en bas; un vieux à trois chevrons, qui marchait devant, m'attendrissait le cœur; il avait les longues moustaches grisonnantes, les joues creuses et l'air content, malgré les souffrances et l'infortune; il souriait, un petit paquet au bout de son bâton, et disait tout bas : « Faites excuse; mesdames et messieurs, faites excuse. » Les autres le suivaient pas à pas. C'étaient les premiers prisonniers que nous rendait la convention du 23 avril; depuis, nous en avons vu passer tous les jours jusqu'en juillet. Ceux-là sans doute avaient doublé les étapes pour revoir plus tôt la France.

En arrivant au bout de la ruelle, ils s'aperçurent que la foule allait encore bien loin du côté de l'arsenal;

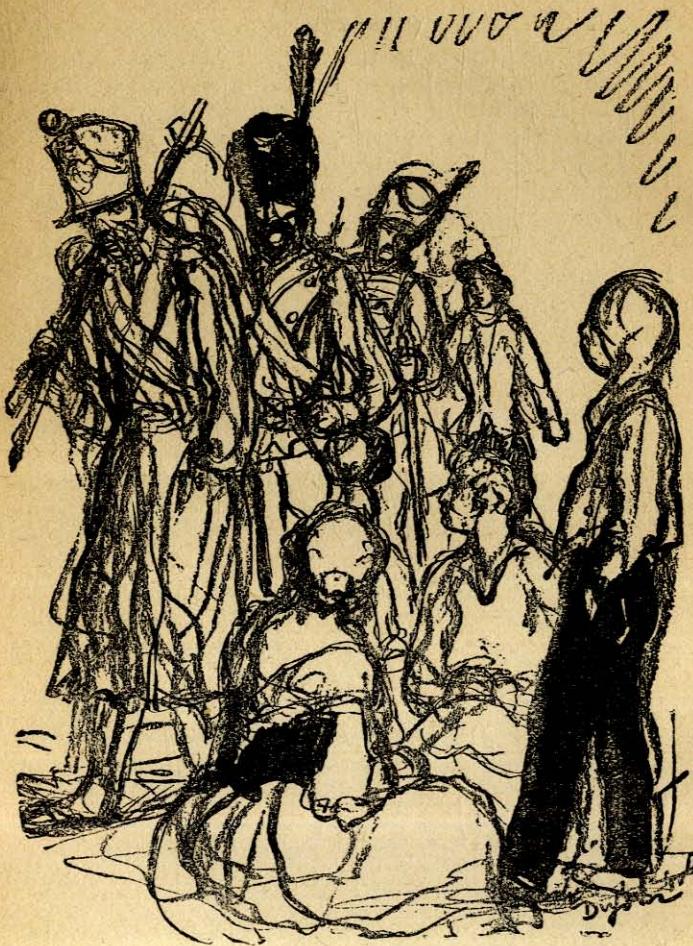
pour ne pas déranger le monde davantage, ils entrèrent dans l'enfoncement de la poterne et s'assirent sur la marche humide, leurs petits paquets à terre auprès d'eux, attendant le départ de la procession; ils revenaient de loin, sachant à peine ce qui s'était passé chez nous.

Malheureusement, les Baraquins du Bois-de-Chênes, le grand Horni, Zaphéri Roller, Nicolas Cochard le cardeur, Pinacle le colporteur — qu'on avait fait maire pour le récompenser d'avoir montré le chemin du Falberg et du Graufthal aux Alliés pendant le blocus — tous ces gueux, et d'autres encore, qui voulaient avoir la fleur de lis — comme si la fleur de lis avait pu les rendre meilleurs — malheureusement toute cette mauvaise race, qui vit de fagots volés dans les bois, avait découvert de loin la vieille cocarde tricolore au haut des shakos, et chacun pensait : « Voici l'occasion de montrer que nous sommes les vrais soutiens du trône et de l'autel. »

Ils arrivaient en bousculant le monde. Pinacle, le cou dans une grosse cravate noire, un crêpe d'une aune à son chapeau, le col de sa chemise à deux lignes au-dessus des oreilles, et l'air grave comme un bandit qui veut se donner une mine d'honnête homme, Pinacle arriva le premier. Le vieux soldat à trois chevrons ayant découvert de loin ces gens qui les menaçaient s'était levé pour voir ce que cela signifiait.

« Allons, ne vous pressez pas tant, disait-il... nous n'avons pas l'habitude de nous sauver.... Voyons, qu'est-ce qu'on nous veut? »

Mais Pinacle aurait craint de perdre une si belle occasion de montrer son zèle pour Louis XVIII; au lieu de lui répondre, il abattit son shako d'un grand soufflet, en criant : « A bas la cocarde! »



DES PRISONNIERS REVENAIENT VÊTUS D'UNIFORMES USÉS.

Naturellement, ce vétéran indigné voulut se défendre, mais ceux des Baraques arrivaient en masse, hommes et femmes; ils se précipitèrent sur les soldats, les renversèrent, leur arrachèrent la cocarde, les épaulettes, et les foulèrent aux pieds sans honte ni pitié. Le pauvre vieux se releva plusieurs fois, en criant d'une voix qui vous déchirait le cœur :

« Ah! tas de lâches!... Ah! vous êtes Français!... Ah!.... »

Et chaque fois il recevait de nouveaux coups. Finalement on les laissa dans ce coin, tout pleins de sang, les habits déchirés; et M. le commandant de la Faisanderie étant arrivé dit qu'il fallait les conduire au violon.

Moi, si j'avais pu descendre, sans réfléchir à Catherine, à la tante Grédel, à M. Goulden, j'aurais été capable d'aller à leur secours, et les Baraquins m'auraient assommé comme eux. Heureusement le mur de la poterne a plus de vingt pieds, et voyant qu'on les emmenait tout couverts de sang, voyant cette chose abominable, je me mis à courir du côté de l'arsenal, et je rentrai chez nous tellement pâle que le père Goulden s'écria :

« Joseph, est-ce que tu viens d'être écrasé?

— Non, monsieur Goulden, non, lui dis-je, mais je viens de voir quelque chose d'affreux. »

Et je me mis à pleurer en lui racontant ce que j'avais vu. Il se promenait de long en large les mains sur le dos, et s'arrêtait de temps en temps pour m'écouter, les yeux brillants et les lèvres serrées.

« Joseph, me disait-il, ces gens ont fait quelque chose?

— Non, monsieur Goulden.

— C'est impossible... ces hommes ont dû s'attirer ce traitement.... Nous ne sommes pas des sauvages, que diable! Les Baraquins eux-mêmes doivent avoir d'autres raisons que la cocarde. »

Il ne pouvait pas me croire; ce n'est qu'après avoir tout entendu deux fois dans les détails, qu'il finit par dire :

« Eh bien! je te crois.... Oui, puisque tout s'est passé sous tes yeux, je te crois. Et c'est un plus grand malheur que tu ne penses, Joseph. Si cela continue, si l'on ne met pas une bride solide à tous ces vauriens, si les Pinacles doivent avoir le dessus, les honnêtes gens ouvriront l'œil. »

Il n'en dit pas plus, car la procession était finie, Catherine et la tante Grédel arrivaient. Nous dinâmes ensemble; la tante était bien contente et Catherine aussi; mais tout le plaisir que j'avais à les voir ne m'empêtrait pas de conserver quelque chose sur le cœur. M. Goulden était tout pensif.

Enfin, à la nuit, je reconduisis Catherine et la tante jusqu'à la Roulette, et là, nous étant embrassés, je leur souhaitai le bonsoir.

Il pouvait être huit heures, je rentrai tout de suite. M. Goulden était sorti lire la gazette à la brasserie de l'*Homme sauvage*, selon son habitude les dimanches. Je me couchai.

Vers dix heures, il rentra et, voyant encore ma chandelle briller sur la table, il poussa la porte et me dit :

« Il paraît que l'on fait des processions partout, Joseph; on ne voit que cela dans la gazette. »

Il me dit aussi que quatre-vingt mille prisonniers allaient rentrer et que c'était heureux pour le pays.

V

Le lendemain il fallut remonter les horloges en ville; M. Goulden, qui se faisait vieux, m'avait chargé de ce soin, et je sortis de bonne heure. Un coup de vent, pendant la nuit, avait chassé les feuilles le long des murs; chacun venait reprendre aux reposoirs, l'un ses flambeaux, l'autre ses vases de fleurs. Ce spectacle me rendait triste et je pensais : « Maintenant, ils ont fait leur service funèbre, ils doivent être contents! Pourvu que la permission arrive, tout sera bien; mais si ces gens croient nous amuser avec des cantiques, ils se trompent. Du temps de l'Empereur, on partait pour la Russie ou pour l'Espagne, c'est vrai, mais au moins les ministres ne faisaient pas languir la jeunesse. Je voudrais bien savoir à quoi sert la paix, si ce n'est pas pour se marier. »

Ces idées me mettaient en colère; j'en voulais à Louis XVIII, au comte d'Artois, aux émigrés, à tout le monde, et je m'écriais : « Les nobles se moquent du peuple! »

En rentrant chez nous, je trouvai M. Goulden qui venait de dresser la table; pendant le déjeuner, je lui dis tout ce que je pensais; il m'écoutait en souriant et disait :

« Prends garde, Joseph, prends garde! ne te laisse pas emporter, tu m'as l'air de devenir jacobin! »

Il s'était levé pour ouvrir l'armoire; je le regardais, pensant qu'il allait prendre une bouteille, lorsqu'il me tendit une grosse lettre carrée, avec un large timbre rouge.

« Tiens, Joseph, me dit-il, voici quelque chose que le brigadier Werner m'a chargé de te remettre. »

En ce moment, je sentis mon cœur remuer, et je regardai la lettre les yeux troubles.

« Allons, ouvre donc! » me disait le père Goulden. J'ouvris et j'essayai de lire, mais il me fallut du temps, et tout à coup je m'écriai :

« Monsieur Goulden, c'est la permission!

— Tu crois? dit-il.

— Oui, c'est la permission! m'écriai-je les deux mains en l'air.

— Ah! le gueux de ministre, il n'en fait pas d'autres, » dit M. Goulden.

Mais je lui répondis :

« Écoutez, moi, je ne connais rien à la politique; puisque la permission est venue, eh bien! le reste ne me regarde pas. »

Il riait tout haut et s'écriait :

« Ah! bon Joseph! bon Joseph! »

Je voyais bien qu'il se moquait un peu de moi, mais cela m'était égal.

« Maintenant, il faut tout de suite prévenir Catherine et la tante Grédel, m'écriai-je dans la joie de mon cœur; il faut bien vite envoyer le fils Chardron.

— Hé! vas-y toi-même, cela vaudra mieux, me dit cet excellent homme.

— Et le travail, monsieur Goulden?

— Bah! bah! dans une occasion pareille, on oublie le travail. Va, mon enfant, dépêche-toi. Comment voudrais-tu travailler à cette heure? Tu ne vois plus clair! »

C'était vrai, je n'aurais rien pu faire. Je me levai tellement content que j'en pleurais. J'embrassai même M. Goulden; puis, sans prendre le temps de changer d'habit, je partis en courant.

J'arrivai devant chez nous. Je poussai la porte en criant :

« La permission! »

La tante Grédel, en sabots, balayait justement la cuisine, et Catherine descendait le vieil escalier de bois à droite, les bras nus, son mouchoir bleu en croix autour des seins. Elle venait de chercher des copeaux dans le grenier, et toutes deux, en me voyant et m'entendant crier : « La permission! » restèrent comme saisis. Mais je répétai : « La permission! » Et la tante Grédel d'un seul coup se mit à lever les deux mains, comme j'avais fait, en criant : « *Vive le roi!* »

Catherine, toute pâle, s'appuyait sur la rampe. Dans le même instant, je fus près d'elle, et je me mis à l'embrasser tellement qu'elle finit par se reposer sur mon épaule en pleurant comme une Madeleine, et que je la portai pour ainsi dire en bas, pendant que la tante tournait autour de nous et criait :

« *Vive le roi! vive le ministre!* »

Enfin on n'avait jamais rien vu de pareil. Notre voisin, le vieux forgeron Rupper, avec son tablier de cuir et sa chemise débraillée, arriva même en disant :

« Eh bien... eh bien! qu'est-ce que c'est donc, voisine? »

Il tenait sa grosse pince et regardait en ouvrant ses petits yeux. Alors nous reprîmes un peu de calme, et je répondis :

« Nous avons reçu la permission pour nous marier.

— Ah! c'est donc ça! dit-il; maintenant, je comprends... je comprends. »

Il avait laissé la porte ouverte, et cinq ou six voisins et voisines arrivèrent aussitôt; la salle était pleine de monde. Je me mis à lire la permission tout

haut; quand ce fut fini, Catherine se reprit à pleurer et la tante dit :

« Ce ministre, vois-tu, Joseph, c'est le meilleur des hommes.... S'il était ici, je l'embrasserais et je l'inviterais à la noce, il aurait la place d'honneur avec M. Goulden. »

Ensuite les voisines étant parties pour répandre la nouvelle, je me remis à faire des déclarations à Catherine, comme si les anciennes n'avaient pas compté, et je lui fis aussi répéter mille et mille fois qu'elle n'avait jamais aimé que moi, de sorte que nous étions attendris, et puis joyeux, et puis encore attendris, et puis encore joyeux, ainsi de suite jusqu'au soir. La tante, qui faisait la cuisine, criait, se parlant à elle-même : « Voilà ce qu'on peut appeler un bon roi! » Ou bien : « Si mon pauvre Frantz revenait sur la terre, il aurait du bonheur en ce jour, mais on ne peut pas tout avoir! »

Catherine et moi nous ne répondions rien, notre joie était trop grande. Nous dînions, nous goûtions, nous soupions sans rien voir et sans rien entendre; et ce n'est que vers neuf heures du soir que je m'aperçus tout à coup qu'il était nuit et qu'il fallait repartir. Alors, nous sortîmes ensemble. Il faisait un beau clair de lune. Elles me reconduisirent jusqu'à la Roulette, et pendant la route nous tombâmes d'accord que le mariage aurait lieu dans la quinzaine. Devant la ferme, sous les vieux peupliers, la tante m'embrassa, moi j'embrassai Catherine, ensuite je les regardai remonter la côte jusqu'au village. Elles se retournaient en levant la main, et je levais aussi la mienne. Enfin, quand elles furent rentrées, je me remis en route pour la ville, où j'arrivai sur les dix heures.

M. Goulden veillait encore dans son lit; il m'enten-

dit ouvrir la porte tout doucement; il m'appela : « Joseph! »

Aussitôt je m'approchai, et, me regardant tout attendri, il me tendit les bras. Nous nous embrassâmes, puis il me dit :

« C'est bien, mon enfant, tu es heureux et tu le mérites. Va te coucher maintenant; demain, nous causerons. »

Alors j'allai me coucher, mais longtemps je ne pus dormir; à chaque instant, je me réveillais en pensant : « Est-ce que c'est vrai? est-ce que la permission est venue? » Vers le matin pourtant je finis par m'endormir. Quand je m'éveillai, le grand jour était là; je sautai du lit pour m'habiller; dans le même instant M. Goulden, de la chambre voisine, me criait tout joyeux :

« Joseph, viens donc te mettre à table!

— Ah! pardon, monsieur Goulden, lui dis-je, j'étais si content que je n'ai presque pas pu m'endormir.

— Oui... oui... je t'ai bien entendu, » répondit-il en riant.

J'entrai dans notre atelier, où la table était déjà mise.

VI

Après le bonheur d'épouser Catherine, ma plus grande joie était de penser que j'allais devenir un bourgeois; car de se battre pour le roi de Prusse, ou de travailler pour son propre compte, cela fait une grande différence. M. Goulden m'avait dit qu'il m'associerait à son commerce et je me figurais d'avance Joseph Bertha, qui conduisait sa petite

femme les dimanches à la messe, puis à la promenade. En attendant, j'allais tous les jours voir Catherine; elle m'attendait dans le verger; pendant que la tante Grédel préparait les *kuchlen* et les *kougelhof* de la noce; nous nous regardions des heures entières; elle était fraîche et riante, elle embellissait tous les jours.

M. Goulden, en me voyant rentrer le soir toujours plus content, me disait :

« Eh bien! Joseph, cela m'a l'air d'aller mieux que du côté de Leipzig! »

Quelquefois j'aurais voulu me remettre au travail, mais il m'en empêchait, disant :

« Bah! les jours de bonheur sont si rares dans la vie! Va voir Catherine, va! Plus tard, si l'idée me prend aussi de me marier, tu travailleras pour nous deux. »

Il riait. Ah! des hommes pareils devraient vivre cent ans. Quel bon cœur! quel homme juste et simple! c'était pour nous un véritable père; et souvent encore aujourd'hui, quand je me le représente avec son bonnet de soie noire tiré sur les oreilles, sa barbe grise longue de huit jours, ses yeux plissés d'un air de bonne humeur et le sourire sur les lèvres, souvent, après tant d'années, il me semble entendre encore sa voix, et les larmes m'en viennent aux yeux.

Mais, à cette heure, je dois vous raconter une chose qui survint l'avant-veille de notre mariage. Le matin, entre six et sept heures, je me lève; le père Goulden travaillait déjà, les fenêtres ouvertes. Je me lavais la figure, pensant à courir aux Quatre-Vents; mais voilà qu'un coup de trompette et deux coups de baguette de tambour retentissent sous la porte de France, comme lorsqu'un régiment arrive : les trompettes essayent leur embouchure, et les tambours donnent

deux ou trois petits coups pour bien s'emmancher les baguettes. Rien que d'entendre cela, les cheveux m'en dressèrent sur la tête et je criais :

« Monsieur Goulden, c'est le 6^e!

— Eh! oui, dit-il, depuis huit jours toute la ville en parle, mais toi tu n'écoutes plus rien; c'est le bouquet de la noce, Joseph, j'ai voulu te garder cette surprise! »

Alors je n'écoutai plus rien, je traversai la chambre comme le vent et je descendis d'un trait.

C'était le 3^e bataillon, qui revenait dans une misère qui saignait le cœur des honnêtes gens. Zébédé m'a raconté qu'ils étaient partis de Versailles le 31 mars, après la capitulation de Paris, et qu'on les avait fait marcher de Versailles à Chartres, à Châteaudun, à Blois, à Orléans, ainsi de suite, comme de véritables bohémiens, pendant six semaines, sans soldé et sans équipements. Enfin, à Rouen, ils avaient reçû l'ordre de traverser toute la France pour revenir à Phalsbourg, et partout les processions, les services funèbres avaient excité le peuple contre eux. Il avait fallu tout supporter! même de bivouaquer dans les champs, lorsque les Russes, les Autrichiens, les Prussiens et les autres gueux vivaient tranquillement dans nos villages.

En me racontant ces misères beaucoup plus tard, Zébédé en pleurait de rage :

« Est-ce que la France n'est plus la France? disait-il. Est-ce que nous n'avons pas défendu son honneur? »

Mais ce qui me fait encore plaisir dans mes vieux jours, c'est la manière dont le 6^e fut reçu chez nous. On savait déjà que le 1^{er} bataillon arrivait aussi d'Espagne, et que les débris du régiment et ceux du 24^e d'infanterie légère devaient former le 6^e régiment de Berry; de sorte que toute la ville se réjouissait en

pensant que nous allions avoir deux mille hommes de garnison, au lieu de quelques canonniers de marine qui ressemblaient à des vétérans. — C'était une grande joie, tout le monde criait : « *Vive le 6^e!* » Les enfants avaient couru jusque sur la côte de Saint-Jean à sa rencontre, et le bataillon n'avait été reçu nulle part de cette manière depuis 1813; plusieurs vieux en pleuraient, criant dans les rangs : « *Vive la France!* » Malgré cela, les officiers baissaient la tête d'un air abattu; seulement ils faisaient signe de la main, comme pour remercier les gens d'un si bon accueil.

Moi, sur le pas de notre maison, je regardais défiler ces trois ou quatre cents hommes, déguenillés. Tout à coup je vis Zébédé — qui marchait en serre-file — tellement maigre que son grand nez crochu lui sortait de la tête comme un bec, sa vieille capote lui pendait en franges le long du dos; mais il avait les galons de sergent et ses larges épaules osseuses, comme un brancard, lui donnaient l'air solide. En le voyant, je fis un cri qu'on entendit par-dessus le roulement des tambours : « Zébédé! »

Il se retourna; je lui sautai dans les bras, pendant qu'il posait la crosse à terre au coin de Fouquet. Je pleurais comme un enfant; lui disait :

« C'est toi, Joseph? Ah! ça fait au moins qu'il en reste deux.

— Oui, c'est moi, lui dis-je, et je vais me marier avec Catherine; tu seras mon garçon d'honneur. »

Nous continuâmes alors à marcher. Plus loin, au coin de la Hôute, le vieux Furst attendait en regardant, les yeux troubles. Ce pauvre vieux pensait : « Maintenant, mon fils pourrait aussi revenir! Et voyant Zébédé s'approcher avec moi, il rentra bien vite dans la petite allée sombre de sa maison. Sur la

place, le père Klipfel et cinq ou six autres regardaient aussi le bataillon en ligne. Ils avaient bien reçu les actes de décès, mais c'est égal, ils espéraient que peut-être on avait commis des erreurs.

Dans ce moment, le vieux fossoyeur arriva. Il avait toujours sa petite veste de velours jaune et son bonnet de coton gris. Il regarda derrière les rangs, où je causais avec Zébédé, et Zébédé s'étant retourné, le vit; alors il devint tout pâle. Ils se regardèrent un instant. Je pris le fusil, et le vieux embrassa son fils. Ils ne disaient rien et restèrent longtemps embrassés. Après cela, Zébédé demanda la permission au capitaine Vidal d'aller avec son père, et remit son fusil au premier soldat. Nous partîmes ensemble pour la rue des Capucins. Le père disait :

« Tu sauras que la grand-mère est si vieille, qu'elle ne peut plus se lever du lit; sans cela elle serait venue. »

Je les suivis jusque sur la porte et je dis :

« Vous viendrez dîner chez nous, père Zébédé, et toi aussi.

— Je veux bien, répondit le père; oui, Joseph, nous viendrons. »

Ils entrèrent alors chez eux, et je revins prévenir M. Goulden de mon invitation, ce qui le réjouit d'autant plus que Catherine et la tante Grédel devaient aussi venir.

Moi, je n'avais jamais été plus heureux qu'en pensant que mon meilleur ami, mon amoureuse et tous ceux que j'aimais seraient à la maison ensemble.

Ce jour-là, sur les onze heures, notre grande chambre au premier offrait un joyeux coup d'œil : le plancher bien récuré, la table ronde au milieu, couverte d'une belle nappe à filets rouges, et six gros couverts d'argent autour; les serviettes pliées en bateau dans les

assiettes étincelantes; la salière, les bouteilles cachetées, les gros verres à facettes, tout brillait à la lumière du soleil, qui s'étendait par-dessus les caisses de lilas rangées au bord des fenêtres.

M. Goulden avait voulu que tout fût fait largement, grandement et magnifiquement; il avait tiré de la corbeille son argenterie, et, sauf le pot-au-feu, — que j'avais surveillé moi-même, — où se trouvaient trois livres de bonne viande, une tête de chou, des carottes en abondance, enfin tout ce qu'il fallait, sauf cela, qu'on ne peut jamais avoir aussi bon à l'hôtel, tout le reste devait venir de *la Ville de Metz*, où M. Goulden était allé lui-même commander le dîner.

De sorte que, vers midi, nous nous regardions l'un l'autre, souriant et nous frottant les mains; — lui dans son bel habit noisette, bien rasé, sa grosse perruque un peu rousse à la place du bonnet de soie noire, sa culotte marron bouclée proprement sur ses gros bas de laine, les souliers à larges boucles aux pieds; et moi dans mon habit bleu de ciel à la dernière mode, la chemise fine plissée sur le devant, et le contentement dans le cœur.

Il ne manquait plus que les convives. — Nous nous promenions de long en large, la figure riante, nous disant: « Tout est bien, tout est à sa place; maintenant il faut dresser la soupière. » Et de temps en temps je jetais un regard dehors, pour voir si l'on venait.

Enfin, la tante Grédel et Catherine tournèrent le coin de Fouquet, — elles rentraient de la messe, le livre de prières sous le bras; — et plus loin je vis le vieux fossoyeur dans son bel habit à larges manches, l'ancien chapeau à cornes en travers des épaules, et Zébédé, qui avait changé de chemise et s'était fait

la barbe. Ils arrivaient du côté des remparts, en se donnant le bras d'un air grave.

Alors je dis :

« Les voilà, monsieur Goulden! »

Nous n'eûmes que le temps de verser le bouillon sur le pain déjà grillé, et de poser la grande soupière fumante au milieu de la table. Presque aussitôt Catherine et la tante Grédel entrèrent. Je vous laisse à penser leur surprise en voyant cette belle table. Nous nous étions à peine embrassés que la tante s'écriait :

« C'est donc aujourd'hui la noce, monsieur Goulden? »

— Oui, madame Grédel, répondit le brave homme en souriant, — car les jours de cérémonie il l'appelait Mme Grédel au lieu de ma commère ou de mère Grédel, — oui, c'est la noce des bons amis. Vous saurez que Zébédé vient de revenir et qu'il dîne chez nous avec le vieux fossoyeur.

— Ah! dit la tante, cela me fait plaisir. »

Et Catherine, devenue toute rouge, me dit tout bas :

« Maintenant tout est bien.... Voilà ce qui nous manquait pour être tout à fait contents. »

Elle me regardait en me tenant la main. Et, comme nous attendions, quelqu'un ouvrit la porte; le vieux Laurent, de *la Ville de Metz*, avec deux hauts paniers à anses, où les plats étaient rangés dans un bel ordre les uns au-dessus des autres, cria de l'allée :

« Monsieur Goulden, voici le dîner.

— Bon, bon, répondit M. Goulden, arrangez-nous cela sur la table vous-même. »

Laurent mit alors les petits radis, la fricassée de poulet, une belle oie grasse à droite, et à gauche le bœuf que nous avions nous-mêmes posé dans du

persil; il mit aussi un bon plat de choucroute avec des petites saucisses, près de la soupière, de sorte que jamais notre chambre n'avait vu de dîner pareil.

Dans le même instant, nous entendîmes le vieux fossoyeur et Zébédé monter; le père Goulden et moi nous courûmes à leur rencontre, et M. Goulden, embrassant Zébédé, lui dit :

« Je suis content de te voir! Oui, je sais que tu t'es montré bon camarade pour Joseph au milieu des plus grands périls. »

Ensuite il serra la main du vieux fossoyeur en lui disant :

« Père Zébédé, je vous glorifie d'avoir un fils pareil. »

Et comme Catherine était arrivée derrière nous, elle dit à Zébédé :

« Je ne peux faire de plus grand plaisir à Joseph qu'en vous embrassant. Vous avez voulu le porter à Hanau, lorsque les forces vous ont manqué.... Je vous regarde comme un frère. »

Zébédé, tout pâle, embrassa Catherine sans rien répondre, et nous entrâmes dans la chambre en silence, Catherine, Zébédé et moi; le vieux Goulden et le vieux fossoyeur derrière. La tante Grédel arrangeait encore les plats, et aussitôt elle s'écria :

« Soyez les bienvenus! soyez les bienvenus! Ceux qui se sont rencontrés dans le malheur se retrouvent dans la joie. Le Seigneur étend ses regards sur tout le monde. »

Elle embrassa Zébédé, qui lui dit en souriant :

« Toujours fraîche et bien portante, madame Grédel; c'est un plaisir de vous voir!

— Voyons, père Zébédé, mettez-vous ici, à la tête de la table, criait M. Goulden tout réjoui; et

toi, Zébédé, là, — que je vous aie à ma droite et à ma gauche; — et plus loin, Joseph, en face de Catherine, près de Zébédé; et madame Grédel, à l'autre bout, pour surveiller. »

Chacun était content de sa place; Zébédé me regardait en souriant, comme pour me dire : « Si nous avions eu le quart d'un dîner pareil à Hanau, nous ne serions pas tombés au bord de la route! » Enfin la joie et le bon appétit brillaient sur toutes les figures. Le père Goulden, devenu grave, enfonça la grosse poche d'argent dans la soupière, sous les yeux des convives; il servit d'abord le vieux fossoyeur, qui ne disait rien et semblait attendri de ces honneurs; ensuite son fils; après cela Catherine, la tante Grédel, moi et lui. Et le dîner commença dans une sorte de recueillement.

Zébédé clignait de l'œil et me regardait de temps en temps d'un air de satisfaction. On déboucha la première bouteille et l'on remplit les verres. On but de ce vin ordinaire très bon; mais il devait en arriver de meilleur, c'est pourquoi l'on attendit pour boire à la santé les uns des autres. On mangea une bonne tranche de bœuf. Le vieux fossoyeur disait :

« Voilà quelque chose de bon... c'est du bon bœuf. »

Et comme il trouvait aussi la fricassée de poulet très bonne, je vis que Catherine était une femme d'esprit, car elle dit :

« Vous saurez, monsieur Zébédé, que nous aurions invité votre grand-mère Marguerite, que je vais voir de temps en temps, mais elle est trop vieille pour se lever; c'est pourquoi, si vous le voulez bien, puisqu'elle ne peut venir, qu'elle mange au moins un morceau avec nous, et qu'elle boive un verre de vin à la santé de son petit-fils. Qu'en pensez-vous, père Zébédé!

— Justement, dit le vieux fossoyeur, je pensais à cela. »

Le père Goulden regardait Catherine les larmes aux yeux; comme elle se levait pour choisir un morceau convenable, il l'embrassa, et j'entendis qu'il l'appelait sa fille!

Elle sortit avec une bouteille et une assiette. Pendant qu'elle était dehors, Zébédé me dit :

« Joseph, celle qui bientôt sera ta femme mérite tous les honneurs; ce n'est pas seulement une honnête fille, ce n'est pas seulement une femme qui mérite l'amour, elle mérite aussi le respect, car elle a de l'esprit qui vient du cœur. Elle a vu ce que mon père et moi nous pensions devant ce bon dîner; elle a vu qu'il nous ferait mille fois plus de plaisir si la grand-mère en avait sa part, et voilà pourquoi je l'aimerai toujours comme une sœur. »

En même temps, il détourna la tête et me dit tout bas :

« Joseph, c'est dans la joie que l'on sent le chagrin d'être pauvre; ce n'est pas assez de donner son sang pour la patrie, il faut qu'à cause de cela la misère reste à la maison, et, quand on revient, il faut qu'on ait ce spectacle! »

Moi, comprenant qu'il allait devenir triste, je remplis son verre, nous bûmes, et ces pensées se dissipèrent. — Catherine revint aussi, disant que la grand-mère était très heureuse, qu'elle remerciait M. Goulden, que c'était un beau jour pour elle!... enfin cela réveilla tout le monde. Et comme le dîner continuait, la tante Grédel, ayant entendu sonner les vêpres, sortit; mais Catherine resta, et l'animation que vous inspire le bon vin étant venue, on se mit à parler de la dernière campagne.

J'ai souvent entendu raconter cette campagne de France, mais jamais comme par Zébédé. Quand il parlait, sa grande figure maigre grelottait, son long nez se recourbait sur ses quatre poils de moustaches jaunes et ses yeux devenaient troubles; il étendait la main dans sa vieille manche creuse, et, ce qu'il disait, on croyait le voir : — on voyait ces grandes plaines de la Champagne, où les villages fumaient à droite et à gauche; les femmes, les enfants, les vieillards qui s'en allaient par bandes, à demi nus, emportant l'un sa vieille paillasse, l'autre quelques vieux meubles sur une charrette; pendant que la neige descendait du ciel, que le canon grondait dans le lointain, et que les Cosaques couraient comme le vent, les batteries de cuisine et même les vieilles horloges pendues à leurs selles, en criant : Hourrah! On voyait ces batailles furieuses, un contre dix; les paysans désespérés qui venaient aussi avec leurs fourches; et, le soir, l'Empereur, dehors, à cheval sur une chaise, le menton au bord du bâton sur ses mains croisées, en face d'un petit feu, les généraux autour. C'est ainsi qu'il dormait et qu'il rêvait! Il devait lui passer terriblement d'idées par la tête depuis Marengo, Austerlitz et Wagram!

Dans le même instant, la mère Grédel était revenue des vêpres.

« Il se fait tard, dit M. Goulden; la mère Grédel et Catherine ont du chemin pour retourner aux Quatre-Vents, Joseph les accompagnera.

— Non, dit Catherine, aujourd'hui Joseph doit rester avec son ami, nous retournerons toutes seules.

— Eh bien! soit, Catherine a raison, dit M. Goulden; un jour pareil, les amis doivent tous rester ensemble. »

Nous étions sortis bras dessus bras dessous, la nuit venait. Sur la place d'Armes on s'embrassa de nouveau; la tante et Catherine prirent le chemin du village, et nous, après avoir fait quelques tours sous les grands tilleuls, nous entrâmes à la brasserie de *l'Homme sauvage*. On se rafraîchit avec de la bonne bière mousseuse. M. Goulden raconta le blocus, l'attaque de la tuilerie de Pernette, les sorties au Bigelberg, aux Baraques-d'en-Haut, et le bombardement. C'est là que j'appris qu'il avait été chef de pièce, et qu'il avait eu le premier l'idée de casser les fourneaux de fonte pour faire de la mitraille. Ces histoires se prolongèrent jusqu'à la retraite de dix heures. Enfin Zébédé nous quitta pour aller à la caserne, le vieux fossoyeur retourna dans la rue des Capucins, et nous dans notre lit, où nous dormîmes jusqu'au lendemain huit heures.

VII

Deux jours après eut lieu mon mariage avec Catherine, chez la tante Grédel, aux Quatre-Vents, M. Goulden représentait mon père; j'avais choisi Zébédé pour garçon d'honneur, et quelques anciens camarades restés au bataillon, étaient aussi de la noce.

Le lendemain, Catherine et moi nous demeurions déjà chez M. Goulden, dans les deux petites chambres au-dessus de l'atelier.

Bien des années se sont écoulées depuis. M. Goulden, la tante Grédel et les camarades ont disparu de ce monde, Catherine est devenue toute blanche; eh bien! souvent encore, quand je la regarde, ces temps loin-

tains ressuscitent : il me semble la revoir comme à vingt ans, blonde et rose : je la vois ranger nos pots de fleurs au bord des fenêtres en haut, je l'entends chanter tout bas, je vois le soleil en face, je crois encore descendre avec elle le petit escalier un peu raide, et dire ensemble en entrant dans l'atelier : « Bonjour, monsieur Goulden. » Lui, se retourne en souriant et nous répond : « Bonjour, mes enfants, bonjour. » Il embrasse Catherine qui se met à balayer, à cirer les meubles, à dresser le pot-au-feu, pendant que nous regardons le travail qu'il faudra faire dans la journée.

— Ah! le bon temps!...

Nous étions tout à fait heureux, nous voyions tout en beau; rien ne pouvait troubler notre bonheur.

C'était le temps où les Alliés, par centaines de mille, infanterie, cavalerie et artillerie, à pied et à cheval, avec des feuilles de chêne sur leurs shakos, sur leurs casques, au bout de leurs fusils et de leurs lances, passaient autour de la ville pour retourner chez eux. Ils poussaient des cris de joie qu'on entendait d'une lieue. Dans un autre temps, cela m'aurait fait de la peine, parce que c'était le signe de notre défaite; mais alors je me consolais en pensant : « Qu'ils s'en aillent, et qu'ils ne reviennent plus! » Et quand Zébédé venait me dire que tous les jours des officiers russes, autrichiens, prussiens, bavarois, traversaient la ville pour aller voir notre commandant de place, M. de la Faisanderie, un ancien émigré qui les comblait d'honneurs, que tel officier du bataillon avait provoqué l'un de ces étrangers; que tel autre officier en demi-solde en avait tué deux ou trois en duel, — car on s'alignait partout; les nôtres ne pouvaient supporter la vue des ennemis; partout on jetait son habit dans l'herbe, et les brancards de l'hôpital ne faisaient qu'aller et venir, — quand

Zébédé nous disait qu'on avait mis tant d'officiers en demi-solde, pour les remplacer par d'autres de Coblenz; que les soldats allaient être forcés d'assister en grande tenue à la messe; que les curés étaient tout, et que l'épaulette n'était plus rien! — au lieu de me chagrinier, je me disais : « Bah! bah! tout cela finira par s'arranger. Pourvu que nous conservions le repos, pourvu que nous puissions travailler et vivre en paix, c'est le principal. »

J'étais comme la tante Grédel, qui trouvait tout très bien depuis notre mariage. Elle venait souvent nous voir, son panier plein d'œufs frais, de fruits, de légumes et de galettes pour notre ménage, et s'écriait :

« Hé! monsieur Goulden, on n'a pas besoin de demander si les enfants vont bien, on n'a qu'à regarder leur mine. »

Elle me disait aussi :

« Hé! Joseph, ça fait une différence d'être marié, n'est-ce pas, ou de se trimballer avec un sac et un fusil du côté de Lutzen? »

— Oui... oui... maman Grédel, je vous crois! » lui répondais-je en riant de bon cœur.

Alors elle s'asseyait, les mains sur ses genoux et disait :

« Tout cela vient de la paix... la paix fait le bonheur de tout le monde! et quand on pense qu'un tas de gueux, de va-nu-pieds osent encore crier contre le roi! »

D'abord M. Goulden, qui travaillait, ne répondait pas; mais quand elle continuait, il disait :

« Allons, mère Grédel, un peu de calme, que diable! Vous savez bien que maintenant les opinions sont libres; nous avons deux Chambres, nous avons une Constitution, chacun peut avoir son avis.

— C'est pourtant la vérité, faisait la tante en me regardant de côté d'un air de malice; du temps de l'autre, il fallait se taire, cela montre encore une différence! »

M. Goulden n'allait pas plus loin, car il considérait la tante comme une bonne femme, mais qui ne valait pas la peine d'être convertie. Il souriait même quand elle ne criait pas trop fort, et les choses se passaient ainsi sans rigueur, lorsqu'il arriva du nouveau.

D'abord un ordre arriva de Nancy, pour forcer les gens de fermer les devantures de leurs boutiques pendant l'office du dimanche; les juifs et les luthériens étaient forcés de fermer comme les autres. Depuis ce moment, on ne criait plus dans les auberges, ni dans les cabarets; tout était comme mort en ville pendant la messe et les vêpres.

Le dimanche où l'on ferma pour la première fois notre devanture, comme nous dînions dans l'ombre, le père Goulden, qui paraissait triste, dit :

« J'avais espéré, mes enfants, que tout serait fini, que l'on respecterait le bon sens, et que nous aurions le calme pour des années; je vois malheureusement que ces Bourbons sont des espèces de Dagoberts.... Tout cela devient grave! »

Il n'en dit pas plus ce dimanche, et sortit dans l'après-midi pour lire les gazettes. Tous les gens qui savaient lire, — pendant que les paysans étaient à la messe, — allaient lire les journaux, après avoir fermé leur boutique. C'est depuis ce temps que les bourgeois et les maîtres ouvriers ont pris l'habitude de lire la gazette, et même, un peu plus tard, ils voulaient avoir un casino.

Je me rappelle que tout le monde parlait de Benjamin Constant et qu'on mettait sa confiance en lui.

M. Goulden l'aimait beaucoup; comme il avait pris l'habitude de sortir tous les soirs, pour lire chez le père Colin ce qui se passait, nous savions aussi les nouvelles. Catherine était plus curieuse que moi, elle aimait à entendre les nouvelles du pays, et, quand M. Goulden disait quelque chose, je voyais dans ses yeux qu'elle lui donnait raison. Un soir, il nous dit : « Le duc de Berry vient chez nous. »

Nous fûmes bien étonnés.

« Qu'est-ce qu'il vient donc faire ici, monsieur Goulden? lui demanda Catherine.

— Il vient passer la revue du régiment, dit-il en souriant. Je suis curieux de le voir; les journaux racontent qu'il ressemble à Bonaparte, mais qu'il a beaucoup plus d'esprit. Ce n'est pas étonnant pour un prince légitime; s'il n'avait pas plus d'esprit que le fils d'un paysan, ce serait bien malheureux! Enfin, toi, Joseph, qui connais l'autre, tu jugeras de la chose. »

On pense combien cette nouvelle réveilla le pays. On fit un arc de triomphe à Phalsbourg et un autre sur la côte de Saverne, tous les villages des environs devaient arriver sur des charrettes enguirlandées. Cela se passait à la fin du mois de septembre. Tous les jours Catherine et moi, le soir après notre souper, nous allions voir avancer l'arc de triomphe; il était entre l'hôtel de *la Ville de Metz* et le confiseur Dürr, sur la route. Le vieux charpentier Ulrich et ses garçons l'élevaient; c'était comme une grande porte, que l'on couvrait de guirlandes en feuilles de chêne, et sur les façades se déployaient des drapeaux blancs magnifiques.

Zébédé vint nous voir deux ou trois fois; on recevait au régiment des lettres qui représentaient le prince comme aussi sévère que s'il avait gagné cin-

quante batailles. Mais ce qui fâchait surtout Zébédé, c'est qu'il appelait nos anciens officiers, des officiers de fortune.

Enfin, il arriva le 1^{er} octobre, à six heures du soir; on tirait déjà le canon, qu'il était encore sur la côte du Gerberhoff. Il descendit à *la Ville de Metz*, sans passer sous l'arc de triomphe. La place était encombrée d'officiers en grande tenue; de toutes les fenêtres on criait : *Vive le Roi! vive le duc de Berry!* comme on avait crié, du temps de Napoléon : *Vive l'Empereur!*

M. Goulden, Catherine et moi, nous ne pouvions pas approcher, tant la place était encombrée de monde; nous vîmes seulement défiler les calèches et les hussards.

Ce même soir, le duc reçut le corps d'officiers; il daigna accepter un dîner que les officiers du 6^e lui firent offrir, mais il n'invita que le colonel Zaepfel. A la suite du dîner, les notables lui donnèrent un bal. Tous les officiers, tous les amis des Bourbons, en habit noir, culotte et bas de soie blancs s'y rendirent avec le prince; les demoiselles de bonne famille, en robe blanche, s'y trouvaient en foule. Je crois encore entendre, au milieu de la nuit, les chevaux du cortège passer, et les mille cris de : *Vive le Roi!... vive le duc de Berry!*

Toutes les fenêtres étaient illuminées; devant celles du commandant de place, on voyait un grand écusson bleu de ciel; la couronne et les trois fleurs de lis en or brillaient dans l'ombre. La grande salle du collège retentissait de la musique du régiment. Mlle Brémer, qui possédait une très jolie voix, devait chanter au prince l'air de *Vive Henri IV!* Mais toute la ville fut le lendemain qu'elle avait été comme éblouie par la vue du prince, ce qui l'avait empêchée de dire un seul mot.

Le bal se prolongea toute la nuit. Depuis longtemps Catherine, M. Goulden et moi nous dormions, lorsque vers trois heures du matin, le passage des hussards et les cris de ; *Vive le duc de Berry!* nous réveillèrent. Il faut pourtant que les princes aient une bonne santé pour aller à tous ces bals, à tous ces dîners qu'on leur offre le long de la route.

Le lendemain, cela recommença pour ainsi dire avec un nouvel enthousiasme. Il faisait très beau temps; mais, comme le prince avait mal dormi, comme il s'était beaucoup ennuyé de voir ces petits bourgeois, qui voulaient imiter la cour sans réussir; comme il trouvait aussi peut-être qu'on ne lui faisait pas encore assez d'honneur et qu'on ne criait pas assez : *Vive le Roi! vive le duc de Berry!* — car tous les soldats gardaient le silence, — il était de très mauvaise humeur.

Ce jour-là, je le vis très bien pendant la revue qui tenait les côtés de la place, et pendant la bénédiction du drapeau et le *Te Deum* à l'église. On disait bien qu'il ressemblait à Napoléon, mais ce n'était pas vrai; c'était un bon gros garçon court et trapu, les joues pâles à cause de la fatigue, et pas vif du tout, au contraire. Pendant tout l'office, il ne faisait que bâiller et se balancer sur les hanches lentement, comme un pendule. Je vous dit ce que j'ai vu moi-même, et cela montre combien les gens sont aveugles; ils veulent trouver des ressemblances partout.

Pendant les revues, je me souviens aussi que l'Empereur venait à cheval, et que d'un coup d'œil il découvrait si tout était en ordre; au lieu que le duc s'approcha des rangs à pied, et même, deux ou trois fois, il fit des reproches à de vieux soldats en les regardant du haut en bas. Il avait regardé Zébédé de cette manière, et Zébédé n'a jamais pu le lui pardonner.

Voilà pour la revue. Mais une chose plus grave, c'est la distribution des croix et des fleurs de lis. Quand je vous dirai que tous les maires, les adjoints, les conseillers des Baraques-d'en-Haut, des Baraques du Bois-de-Chênes, du Holderloch et de Hirschland reçurent la fleur de lis, et que Pinacle reçut la croix d'honneur! quand je vous dirai cela, vous comprendrez ce que pensaient les gens raisonnables; ce fut un véritable scandale.

Dans l'après-midi, vers quatre heures, le prince partit pour Strasbourg, accompagné de tous les royalistes du pays, à cheval, les uns sur de bons chevaux, les autres, comme Pinacle, sur de vieilles rosses. On lui avait préparé le dîner sur la côte de Saverne.

Une chose que tous les Phalsbourgeois de ce temps se rappellent encore, c'est que le prince était déjà dans sa calèche et qu'il partait lentement, lorsqu'un officier émigré, la tête nue, en uniforme, se mit à courir derrière, en criant d'une voix lamentable qu'on entendait sur toute la place :

« Du pain!... mon prince... du pain pour mes enfants! »

Cela faisait rougir les gens qui se sauvaient de honte.

Nous étions rentrés chez nous en silence, le père Goulden semblait rêveur, lorsque la tante Grédel arriva.

« Eh bien! mère Grédel, lui dit-il, vous devez être contente?

— Et pourquoi?

— Pinacle est décoré. »

Elle devint toute verte et s'assit en disant au bout d'une minute :

« Ça, c'est la plus grande gueuserie qu'on puisse voir. Mais si le prince avait su ce que Pinacle vaut,

monsieur Goulden, au lieu de lui donner la croix, il l'aurait plutôt fait pendre.

— Voilà justement le mal, répondit M. Goulden; ces gens-là font beaucoup de choses pareilles sans le savoir, et quand ils le sauront, ce sera peut-être trop tard. »

VIII

L'hiver était venu; c'était un hiver pluvieux, mêlé de neige et de vent. Les toits, dans ce temps, n'avaient pas encore de chéneaux, la pluie tombait des tuiles et le vent la chassait jusqu'au milieu des rues. On entendait ce clapotement toute la journée, pendant que le poêle bourdonnait, que Catherine courait autour de nous, surveillait le feu, levait le couvercle des marmites et quelquefois se mettait à chanter tout bas, en s'asseyant à son rouet. Le père Goulden et moi, nous étions alors tellement habitués à cette existence que l'ouvrage se faisait en quelque sorte sans y penser.

Le soir, M. Goulden sortait, après le souper, pour aller lire la gazette au café Hoffmann, son vieux manteau bien tiré sur les épaules et son gros bonnet de renard enfoncé dans la nuque. Malgré cela, souvent, le soir, après dix heures, lorsque nous étions déjà couchés, nous l'entendions revenir en toussant, il avait eu les pieds mouillés; Catherine me disait :

« Le voilà maintenant qui tousse, il se croit toujours jeune comme à vingt ans. »

Et le matin, elle ne se gênait pas pour lui faire des reproches.

« Monsieur Goulden, disait-elle, vous n'êtes pas

raisonnable, vous avez un gros rhume, et vous sortez tous les soirs.

— Hé! que veux-tu, mon enfant, maintenant j'ai l'habitude de lire la gazette; c'est plus fort que moi, je veux savoir ce que disent Benjamin Constant et les autres; c'est comme une seconde vie, et bien souvent je pense : « Ils auraient encore dû parler de telle chose.... Si Melchior Goulden avait été là, il aurait encore réclamé sur tel chapitre et cela n'aurait pas manqué de produire un grand effet. »

Alors il riait en hochant la tête, et disait :

« Chacun croit avoir plus d'esprit et de bon sens que les autres, mais Benjamin Constant me fait toujours plaisir. »

Nous ne savions que répondre, car son amour pour la gazette était trop grand. Un jour Catherine lui dit :

« Monsieur Goulden, puisque maintenant vous voulez savoir les nouvelles, ce n'est pas une raison pour vous rendre malade. Vous n'avez qu'à faire comme le vieux menuisier Carabin; il s'est entendu la semaine dernière avec le père Hoffmann, qui lui envoie le journal après sept heures — quand les autres l'ont déjà lu — moyennant trois francs par mois. De cette manière, sans se déranger, Carabin sait tout ce qui se passe, et sa femme, la vieille Bével, aussi; ils causent entre eux de ces choses au coin du feu, ils disputent ensemble, et voilà ce que vous devriez faire.

— Hé! sais-tu, Catherine, que c'est une fameuse idée! dit M. Goulden. Oui... mais trois francs!...

— Les trois francs ne sont rien, dis-je alors, le principal, c'est de ne pas tomber malade; vous toussez tous les soirs comme un malheureux, et cela ne peut pas continuer. »

Ces paroles, bien loin de le fâcher, le réjouissaient,

car il voyait que nous lui parlions ainsi par affection.

« Eh bien! dit-il, nous tâcherons d'arranger les choses comme vous voulez; d'autant plus qu'une masse d'officiers en demi-solde remplissent le café du matin au soir, qu'ils se passent les gazettes les uns aux autres, et qu'il faut attendre quelquefois deux heures pour en attraper une. Oui, Catherine a raison. »

Et ce jour même il alla voir le père Hoffmann, de sorte que Michel, l'un des garçons du café, nous apportait la gazette tous les soirs après sept heures, au moment de nous lever de table. Chaque fois que nous l'entendions monter, c'était une véritable joie pour nous, tout le monde disait :

« Voici la gazette! »

On se levait; Catherine se dépêchait de lever la nappe et de tout mettre en ordre; je fourrais une bonne bûche au fourneau; M. Goulden tirait ses besicles de l'étui, et pendant que Catherine filait, que je fumais ma pipe comme un vieux soldat, en regardant la flamme danser dans le poêle, il nous lisait les nouvelles de Paris. — Ce que nous avions de bonheur et de satisfaction d'entendre Benjamin Constant et deux ou trois autres soutenir ce que nous pensions nous-mêmes, ne peut pas s'imaginer. Quelquefois M. Goulden était forcé de s'interrompre pour essuyer ses lunettes, et Catherine s'écriait aussitôt :

« Comme ces gens parlent bien! Voilà ce qui s'appelle des hommes de bon sens.... Oui, tout ce qu'ils soutiennent est juste, c'est la pure vérité. »

Chacun de nous approuvait. Le père Goulden seulement pensait qu'il aurait encore fallu parler de ceci ou de cela, mais que le reste était bien. Il reprenait sa lecture, qui nous menait jusqu'à dix heures, et

l'on allait ensuite se coucher en rêvant à ce qu'on venait d'entendre.

Dehors, le vent soufflait comme il souffle à Phalsbourg, les girouettes tournaient sur leur tringle en grinçant, la pluie fouettait les murs; et nous, bien au chaud, nous écoutions et nous bénissions le Seigneur, jusqu'à ce que le sommeil vînt nous faire tout oublier.

Les jours, les semaines, les mois se passaient ainsi; nous devenions en quelque sorte des politiques, et quand les ministres allaient parler, nous pensions d'avance :

« Ah! les gueux, ils veulent nous tromper.... Ah! la mauvaise espèce... on devrait tous les chasser. »

Catherine surtout ne pouvait pas souffrir ces gens et quand la mère Grédel venait nous parler, comme autrefois, de notre bon roi Louis XVIII, nous la laissions dire par respect, en la plaignant d'être aveugle sur les affaires du pays.

Zébédé venait de temps en temps nous voir, et tout ce que nous lisions dans la gazette, il le savait. C'est lui qui nous apprit que de jeunes émigrés avaient chassé le général Vandamme de la présence du roi. Ce vieux soldat, qui revenait des prisons de Russie, et que toute l'armée respectait malgré son malheur de Kulm, ils l'avaient conduit dehors en lui disant que ce n'était pas sa place. Vandamme avait été colonel d'un régiment à Phalsbourg, toute la ville le connaissait; on ne peut pas se figurer l'indignation des honnêtes gens à cette nouvelle.

C'est encore Zébédé qui nous dit qu'on faisait des procès aux généraux en demi-solde, et qu'on volait leurs lettres à la poste pour les faire considérer comme des traîtres. — Il nous dit un peu plus tard qu'on allait renvoyer les filles des anciens officiers, qui se

trouvaient à l'école de Saint-Denis, en leur donnant une pension de deux cents francs, — et, plus tard, que les émigrés voulaient seuls avoir le droit de mettre leurs fils aux écoles de Saint-Cyr et de la Flèche, pour sortir comme officiers; pendant que le peuple resterait soldat à cinq centimes par jour.

Zébédé savait bien d'autres détails; les derniers soldats savaient tout. Je ne pourrais jamais vous représenter la figure de Zébédé, assis derrière le fourneau, son bout de pipe noire entre les dents, lorsqu'il nous racontait ces misères; son grand nez pâlissait, il avait des tremblements aux coins de ses yeux gris-clair, et de temps en temps il faisait semblant de rire et murmurait :

« Ça marche!... ça marche!...

— Et qu'est-ce que les autres soldats pensent de tout cela? demandait le père Goulden.

— Hé! ils pensent que ça va bien. Quand on a donné son sang vingt ans pour la France, quand on a dix, quinze, vingt campagnes, trois chevrons et qu'on est criblé de blessures : d'apprendre qu'on chasse vos anciens chefs, qu'on met leurs filles dehors, et que les fils de ces gens-là vont devenir vos officiers à perpétuité, ça vous réjouit, père Goulden, faisait-il, pendant que ses joues tremblaient jusqu'à ses oreilles.

— Sans doute, sans doute, c'est malheureux, disait M. Goulden; mais la discipline est toujours là; les maréchaux obéissent aux ministres, les officiers aux maréchaux, et les soldats aux officiers.

— Vous avez raison, répondait Zébédé. Mais voici qu'on bat le rappel. »

Il nous serrait la main et se dépêchait de courir à la caserne.

Tout l'hiver s'écoula de la sorte; l'indignation augmentait de jour en jour. La ville était pleine d'officiers en demi-solde qui n'osaient plus rester à Paris : des gens qui vivaient d'une croûte de pain et d'un petit verre, et d'autant plus malheureux qu'ils étaient forcés d'avoir une tenue. Qu'on se représente des hommes pareils, les joues creuses, les cheveux coupés ras, les yeux luisants, avec leurs grosses moustaches et leurs vieilles capotes d'uniforme, dont il avait fallu changer les boutons. Qu'on se les représente qui se promènent par trois, six, dix sur la place, la grande canne à épée pendue à la boutonnière, le grand chapeau à cornes en travers des épaules, toujours bien brossés, mais tellement râpés, tellement minables, que l'idée vous venait tout de suite qu'ils ne mangeaient pas au quart de leur appétit. On était pourtant forcé de se dire : « Voilà les vainqueurs de Jemmapes, de Fleurus, de Zurich, de Hohenlinden, de Marengo, d'Austerlitz, de Friedland, de Wagram.... Si nous sommes fiers d'être Français, ce n'est pas le comte d'Artois, ni le duc de Berry ou d'Angoulême qui peuvent se vanter d'en être cause, ce sont bien ceux-ci. Et maintenant on les laisse dépitir, on leur refuse jusqu'au pain, pour mettre des émigrés à leur place. C'est une véritable abomination. »

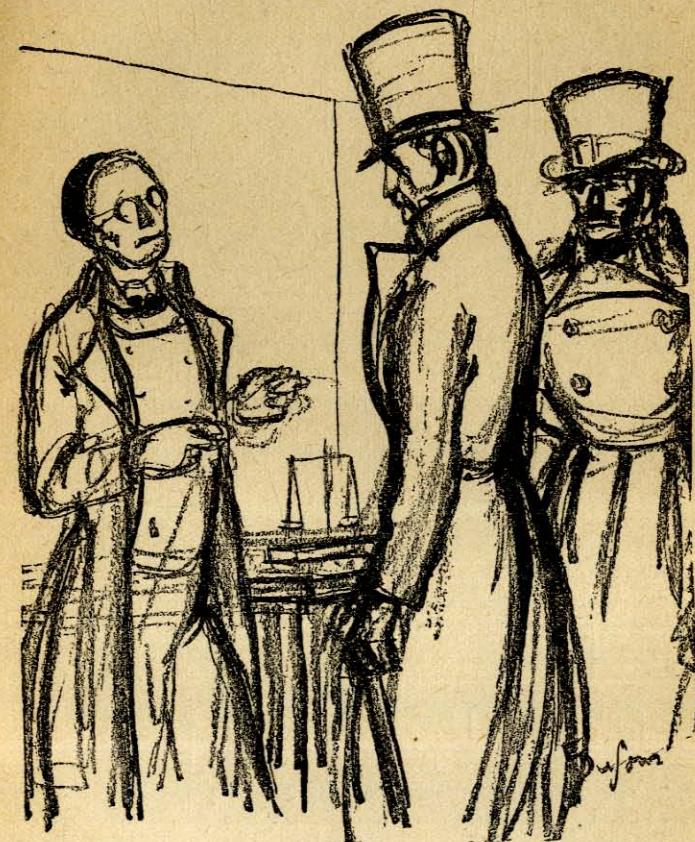
Moi, je ne pouvais pas voir ces malheureux, cela me retournait le cœur. Quand on a servi, ce ne serait que six mois, le respect de vos anciens chefs, de ceux qu'on a vus les premiers au feu, vous reste toujours. J'étais honteux pour mon pays de souffrir des indignités pareilles.

A la fin du mois de janvier 1815, deux de ces officiers en demi-solde, — dont l'un grand, sec, la tête déjà grise, connu sous le nom de colonel Falconette,

et qui semblait avoir servi dans l'infanterie; l'autre petit, trapu, qu'on appelait le commandant Margarot, et qui conservait encore les favoris des hussards, — vinrent nous proposer d'acheter une montre superbe. Il pouvait être dix heures du matin; je les vois encore entrer gravement, le colonel avec son col relevé; et l'autre la tête dans les épaules. Leur montre était en or, à double bassin et sonnerie, elle marquait les secondes et se remontait tous les huit jours; je n'en avais jamais vu d'aussi belle. Comme M. Goulden l'examinait, moi, tourné sur ma chaise, je continuais à regarder ces hommes, qui paraissaient avoir un grand besoin d'argent. Le hussard surtout, avec sa figure brune, osseuse, ses grandes moustaches rousâtres, ses petits yeux bruns, ses larges épaules et ses longs bras qui lui pendaient jusqu'aux genoux, m'inspirait un grand respect. Je pensais : « Quand celui-là tenait son sabre de hussard au bout de son bras, cela devait aller loin; ses petits yeux devaient briller sous ses gros sourcils; la parade et la riposte devaient arriver comme un éclair. » Je me le figurais dans une charge, à moitié caché derrière la tête de son cheval, la pointe en avant, de sorte que mon admiration s'en augmentait d'autant plus.

Je me rappelai tout à coup que le commandant Margarot et le colonel Falconette avaient tué des officiers russes et autrichiens en duel derrière *l'Arbre vert*, et que toute la ville ne parlait que d'eux quatre ou cinq mois auparavant, au passage des alliés. Le grand, alors, avec son col sans chemise, quoique mince, sec et pâle, les tempes grises et l'air froid, me parut aussi très respectable.

J'attendais ce que le père Goulden allait dire de leur montre. Lui ne levait pas les yeux, il regardait



« CETTE MONTRE VAUT PLUS DE MILLE FRANCS. »

avec une sorte d'admiration profonde; tandis que ces deux hommes attendaient d'un air calme, mais comme des gens qui souffrent de ne plus pouvoir cacher leur gêne.

M. Goulden finit par dire :

« Ceci, messieurs, est un ouvrage de toute beauté c'est ce qu'on peut appeler une montre de prince.

— Sans doute, répondit le hussard, et c'est aussi d'un prince que je l'ai reçue, après la bataille de Rabbe. »

Il jeta un coup d'œil à l'autre qui ne dit rien.

M. Goulden, les regardant alors, vit qu'ils étaient dans un grand besoin; il ôta son bonnet de soie noire et se leva lentement en disant :

« Messieurs, ne vous offensez pas de ce que je vais vous dire, je suis comme vous un ancien soldat, j'ai servi la France sous la République, et je crois que ce doit être un véritable déchirement de cœur d'être forcé de vendre un objet pareil, un objet qui nous rappelle une belle action de notre vie et le souvenir d'un chef qui nous est cher. »

Je n'avais jamais entendu le père Goulden parler avec un pareil attendrissement, sa tête chauve, courbée d'un air triste, et les yeux à terre, comme pour ne pas voir la douleur de ceux auxquels il parlait. Le commandant était devenu tout rouge, ses petits yeux semblaient troubles, ses grands doigts s'agitaient; le colonel était pâle comme un mort. J'aurais voulu m'en aller.

M. Goulden reprit :

« Cette montre vaut plus de mille francs; je n'ai pas cette somme en main, et d'ailleurs vous auriez sans doute un grand regret de vous séparer d'un tel souvenir. Voici donc ce que je vous offre : la montre res-

tera, si vous voulez, à ma devanture; — elle sera toujours à vous, — et je vais vous avancer deux cents francs que vous me rendrez en venant la reprendre. »

En entendant cela, le hussard étendit ses deux grandes mains velues, comme pour embrasser le père Goulden.

« Vous êtes un bon patriote, vous! s'écria-t-il. Colin nous l'avait bien dit.... Ah! monsieur, je n'oublierai jamais le service que vous me rendez.... Cette montre... je l'ai reçue du prince Eugène pour une action d'éclat.... J'y tiens comme à mon propre sang.... Mais la misère....

— Commandant! » fit l'autre tout pâle.

Mais le hussard ne voulut pas l'écouter et s'écria en l'écartant du bras :

« Non, colonel, laissez-moi... nous sommes entre nous... un vieux soldat peut nous entendre.... On nous affame... on se conduit vis-à-vis de nous comme des Cosaques.... On est trop lâche pour nous fusiller! »

Il remplissait toute la maison de ses cris. Moi, j'avais couru dans la cuisine avec Catherine, pour ne pas voir ce triste spectacle. M. Goulden le modérait; nous écoutions :

« Oui, je sais tout cela, messieurs, disait-il, je me mets dans votre position....

— Allons... Margarot... du calme! » disait le colonel.

Ces cris durèrent près d'un quart d'heure. A la fin nous entendîmes M. Goulden compter l'argent, et le hussard lui dire :

« Merci, monsieur, merci! Si jamais l'occasion se présente, souvenez-vous du commandant Margarot. »

En même temps la porte s'ouvrit, et ils descendirent l'escalier, ce qui nous soulagea beaucoup, Catherine et moi, car nous avions le cœur serré. Nous rentrâmes dans la chambre. M. Goulden, qui venait de recon-

duire ces officiers, remonta presque aussitôt, la tête nue. Il était bouleversé.

« Ces malheureux ont raison, dit-il en remettant son bonnet, la conduite du gouvernement à leur égard est horrible; mais ces choses-là se payent tôt ou tard. »

Tout le reste de cette journée, nous étions tristes. M. Goulden pourtant m'expliqua les beautés de la montre, et me dit qu'on devrait toujours avoir de semblables modèles sous les yeux; ensuite nous la suspendîmes à notre devanture.

IX

Au commencement du mois de mars, le bruit se répandit comme un coup de vent que l'Empereur venait de débarquer à Cannes. D'où venait ce bruit? Personne n'a jamais pu le dire; Phalsbourg est à deux cents lieues de la mer : bien des plaines et des montagnes le séparent du Midi. — Moi-même je me rappelle une chose extraordinaire. Le 5 mars, en me levant, j'avais poussé la fenêtre de notre petite chambre, qui s'ouvrait au bord du toit; je regardais en face les vieilles cheminées noires du boulanger Spitz, il restait encore un peu de neige derrière; le froid était vif, pourtant le soleil donnait, et je pensais : « Voilà ce qui s'appelle un bon temps pour la marche! » Je me souvenais comme nous étions contents en Allemagne, après avoir éteint les feux, le matin au petit jour, de partir par un temps pareil, le fusil sur l'épaule, et d'entendre les semelles du bataillon retentir sur la terre durcie. Et je ne sais comment, tout à coup, l'idée de l'Empereur me vint; je le vis

avec sa capote grise, le dos rond, la tête enfoncée dans son chapeau, qui marchait, la vieille garde derrière lui. Catherine balayait notre petite chambre. C'était comme un rêve par ce temps clair et sec.

Pendant que j'étais là, nous entendîmes quelqu'un monter l'escalier, et Catherine en s'arrêtant dit :

« C'est monsieur Goulden. »

Aussitôt je reconnus le pas de M. Goulden, ce qui me surprit, car il ne venait pour ainsi dire jamais chez nous. Il ouvrit la porte et nous dit tout bas :

« Mes enfants, l'Empereur a débarqué le 1^{er} mars à Cannes, près de Toulon; il marche sur Paris. »

Il n'en dit pas plus et s'assit pour respirer. On pense comme nous nous regardions l'un l'autre; seulement au bout d'un instant Catherine demanda :

« C'est dans la gazette, monsieur Goulden? »

— Non, fit-il, on ne sait encore rien là-bas, ou bien on nous cache tout. Mais, au nom du ciel, pas un mot de tout cela, nous serions arrêtés! Ce matin, Zébédé, qui montait la garde à la porte de France, est venu me prévenir vers cinq heures; m'a raconté la chose comme tout à fait sûre, le régiment reste consigné à la caserne jusqu'à nouvel ordre. Il paraît qu'on a peur des soldats; mais alors comment arrêter Bonaparte? Ce ne sont pas non plus les paysans, auxquels on veut ôter leurs biens, qu'on peut envoyer contre lui, ni les bourgeois, qu'on traite de jacobins. Voilà maintenant une bonne occasion pour les émigrés de se montrer. Mais surtout le plus grand silence... le plus grand silence!... »

Il levait la main en disant cela, et nous descendîmes dans l'atelier, Catherine fit un bon feu, chacun se remit au travail comme à l'ordinaire.

Ce jour-là tout resta tranquille, et le lendemain aussi. Quelques voisins, le père Réboc et Offran vin-

rent bien nous voir, soi-disant pour faire nettoyer leur montre.

« Rien de nouveau, voisin? disaient-ils.

— Mon Dieu! répondait M. Goulden, les affaires sont toujours calmes. Vous ne savez rien non plus?

— Non. »

Et l'on voyait pourtant dans leurs yeux qu'ils savaient la grande nouvelle. Zébédé restait à la caserne. Les officiers en demi-solde remplissaient le café du matin au soir, mais pas un mot encore ne transpirait : c'était trop grave.

Le troisième jour seulement, ces officiers, qui bouillonnaient dans leur peau, commencèrent à perdre patience; rien qu'à leur figure, il était facile de reconnaître leur terrible inquiétude. S'ils avaient eu des chevaux ou seulement des armes, je suis sûr qu'ils auraient tenté quelque chose. Mais la gendarmerie, le vieux Chancel en tête, allait et venait aussi; toutes les heures on voyait un gendarme partir en estafette pour Sarrebourg.

L'agitation augmentait; personne n'avait plus de goût au travail. Bientôt on apprit, par des voyageurs de commerce arrivés à *la Ville de Bâle*, que le Haut-Rhin et le Jura étaient en l'air; que des régiments de cavalerie et d'infanterie se suivaient à la file du côté de Besançon; que des masses de forces se portaient à la rencontre de l'usurpateur, etc. Un de ces voyageurs, qui parlait trop, reçut l'ordre d'évacuer la ville à la minute; le brigadier avait visité ses papiers, heureusement ils se trouvaient en règle.

J'ai vu depuis d'autres révoltes, mais jamais une agitation pareille, surtout le 8 mars, entre quatre et cinq heures du soir, quand l'ordre arriva de faire partir sans retard le 1^{er} et le 2^e bataillon armés en guerre,

pour Lons-le-Saulnier. C'est alors que l'on comprit tout le danger et que chacun pensa : « Ce n'est pas le duc d'Angoulême ou le duc de Berry qu'il faudrait pour arrêter Bonaparte, c'est toute l'Europe. »

Enfin, les officiers en demi-solde respiraient; leur mine était comme éclairée d'un coup de soleil.

A cinq heures, le premier roulement bourdonnait sur la place, lorsque Zébédé entra brusquement.

« Eh bien? lui cria le père Goulden.

— Eh bien! dit-il, les deux premiers bataillons partent. »

Il était pâle.

« On les envoie pour l'arrêter, dit M. Goulden.

— Oui, ils vont l'arrêter! » fit-il en clignant de l'œil. Le roulement continuait.

Il se mit à redescendre quatre à quatre. Je le suivais. En bas, et déjà le pied sur la première marche, il m'attira par le bras et me dit à l'oreille en levant son shako :

« Regarde au fond, Joseph, la reconnais-tu? » Je vis la vieille cocarde tricolore dans la coiffe.

« C'est la nôtre, celle-là, fit-il. Eh bien! tous les soldats en ont autant. »

J'avais à peine eu le temps de voir, qu'il me serrait la main et tournait, en allongeant le pas, au coin de Fouquet. Je remontai, me disant en moi-même : « Voici la débâcle qui recommence, voici l'Europe qui se remet en travers, Dieu du ciel, cela ne finira donc jamais! Tout pouvait aller si bien sans les missionnaires et les émigrés! Quelle misère!... Et c'est toujours nous autres, c'est toujours nous qui payons.... C'est toujours pour notre bonheur qu'on fait toutes les injustices, pendant qu'on se moque de nous et qu'on nous traite comme de véritables bûches! »

Bien d'autres idées justes me passaient par la tête; mais à quoi cela me servait-il? Je n'étais pas le comte d'Artois ni le duc de Berry; il faut être prince, pour que les idées servent à quelque chose et que chaque parole qu'on dit passe pour un miracle.

Depuis ce moment jusqu'au soir, le père Goulden ne tenait plus en place; il avait la même impatience que moi du temps où j'attendais la permission de me marier; à chaque instant, il regardait par la fenêtre et disait :

« Aujourd'hui, les grandes nouvelles vont venir... les ordres sont donnés... on n'a plus besoin de rien nous cacher. »

Et de minute en minute il s'écriait :

« Chut!... voici la malle-poste. »

Nous étions : c'était la charrette de Lanche avec ses vieilles haridelles, ou la patache de Baptiste qui passait sur le pont. La nuit était venue, Catherine avait mis la nappe, lorsque, pour la vingtième fois, M. Goulden dit :

« Écoutez! »

Cette fois un grondement lointain s'entendait dans l'avancée. Alors, lui, sans attendre, courut dans l'alcôve et mit sa grosse camisole en criant :

« Joseph, arrive! »

Nous arrivions à peine sur les marches de la rue, que la malle sortait de la porte sombre avec ses deux lanternes rouges, et passait devant nous comme le tonnerre. Nous courions, mais nous n'étions pas seuls; de tous les côtés on entendait galoper et les gens crier :

« La voilà!... la voilà.... »

Le bureau de poste se trouvait dans la rue des Fоins, près de la porte d'Allemagne; la malle descendait tout droit jusqu'au coin du collège et puis elle

tournait à droite. — Plus nous courions, plus la rue fourmillait de monde, il en sortait de toutes les portes; l'ancien maire, M. Parmentier, son secrétaire Eschbach, le percepteur Cauchois et beaucoup d'autres notables couraient aussi, se parlant entre eux et disant :

« Voici le grand moment! »

Lorsque nous arrivâmes au tournant de la place d'Armes, nous vîmes le monde qui stationnait déjà devant le bureau de poste, et des figures innombrables qui se penchaient le long de la balustrade en fer, écoutant, s'allongeant les uns par-dessus les autres, interrogeant le courrier, qui ne répondait pas.

Le maître de poste, M. Pernette, ouvrit la fenêtre éclairée à l'intérieur, le paquet de lettres et de journaux vola du haut de la chaise dans la chambre, la fenêtre se referma, et les coups de fouet du postillon avertirent la foule de s'écartier.

« Les journaux! les journaux! »

On n'entendait que cela de tous les côtés. La malle se remit à courir et s'engouffra sous la porte d'Allemagne.

« Allons au café Hoffmann, me dit M. Goulden, dépêchons-nous, les journaux vont venir; si nous attendons, il n'y aura plus moyen d'entrer. »

Comme nous traversons la place, nous entendions déjà courir derrière nous. Le commandant Margarot disait de sa voix claire et forte :

« Arrivez... je les tiens!... »

Tous les officiers en demi-solde le suivaient. Nous entrâmes dans le café bien vite, nous étions à peine assis près du grand poêle de faïence, que tout le monde se précipitait à la fois par les deux portes.

C'est la figure des officiers en demi-solde qu'il aurait

fallu voir dans ce moment! Leurs grands chapeaux à cornes, défilant sous les quinques, leurs mines décharnées, leurs moustaches pendantes, leurs yeux luisants qui regardaient dans l'ombre les faisaient ressembler à des êtres sauvages en train de rôder autour de quelque chose.

Les gens entraient, entraient toujours, tellement qu'on étouffait et qu'il fallut ouvrir les fenêtres. Dehors, la rue de la Caserne de cavalerie et la place de la Fontaine étaient pleines de rumeurs.

« Nous avons bien fait de venir tout de suite, » me dit M. Goulden en se dressant sur sa chaise, la main sur la plaque du grand fourneau, car beaucoup d'autres venaient de se dresser de la sorte.

Je suivis le même exemple, et je ne vis plus autour de moi que des têtes attentives, les grands chapeaux des officiers au milieu de la salle, et la foule qui s'étendait sur la place. Une voix cria :

« Silence! »

C'était le commandant Margarot, qui venait de monter sur une table. Derrière lui, sous la double porte, les gendarmes Keltz et Werner regardaient; et, de toutes les fenêtres ouvertes, des gens se penchaient à l'intérieur. Dans le même instant, jusqu'à la place, on répétait : « Silence! silence! » Et le silence devint si profond, qu'on aurait dit que pas une âme ne se trouvait là.

Le commandant lisait la gazette. Cette voix claire, qui prononçait chaque mot avec une sorte de frémissement intérieur, ressemblait au tic tac de notre horloge dans la nuit profonde; on devait l'entendre jusqu'au milieu de la place d'Armes. Et cela dura longtemps, parce que le commandant lisait tout, sans rien passer. Je me souviens que la gazette commen-

çait par dire que le nommé Bonaparte, l'ennemi du bien public, celui qui, pendant quinze ans, avait tenu la France dans la servitude du despotisme, s'était échappé de son île, et qu'il avait eu l'audace de remettre les pieds dans un pays inondé de sang par sa faute; mais que les troupes, fidèles au roi et fidèles à la nation, étaient en marche pour l'arrêter; et que, voyant cette horreur générale, Bonaparte venait de se jeter dans les montagnes avec la poignée de gueux qui le suivaient; qu'il était entouré de tous les côtés, et qu'il ne pouvait manquer d'être pris.

Je me souviens aussi que, selon cette gazette, tous les maréchaux s'étaient empressés d'aller mettre leur épée glorieuse au service du roi, le père du peuple et de la nation; et que l'illustre maréchal Ney, prince de la Moskowa, lui avait baisé la main, promettant de ramener Buonaparte à Paris mort ou vif.

De temps en temps j'entendais derrière moi des gens rire et se moquer du journal, c'était M. le professeur Burguet et deux ou trois autres notables, qu'on a pris après les Cent-Jours et qu'on a forcés de demeurer à Bourges, parce qu'ils avaient trop d'esprit, à ce que disait le père Goulden. — Ce qui montre bien qu'il vaut mieux se taire dans des occasions pareilles, car les paroles ne font ni chaud ni froid, et ne servent qu'à nous attirer des désagréments.

Mais une chose bien plus forte, c'est vers la fin, quand le commandant se mit à lire les ordonnances. La première marquait le mouvement des troupes, et la seconde ordonnait à tous les Français de courir sur Buonaparte, de l'arrêter et de le livrer mort ou vif... parce qu'il s'était mis lui-même hors la loi. En ce moment, le commandant, qui jusqu'alors s'était contenté de rire en prononçant le nom de Buona-

parte — et dont la figure osseuse avait eu seulement de petits frémissements, en ce moment sa figure changea, je n'ai jamais rien vu de plus terrible; ce n'était plus que pli sur pli, ses petits yeux brillaient comme ceux d'un chat, ses moustaches et ses favoris se dressaient. Il prit la gazette et se mit à la déchirer en mille morceaux; puis il devint tout pâle et, se dressant, ses deux longs bras étendus, il poussa un cri de : *Vive l'Empereur!* d'une voix tellement forte, que cela nous donna la chair de poule. A peine avait-il poussé ce cri, que tous les officiers en demi-solde levèrent leurs grands chapeaux, les uns à la main, les autres au bout de leurs cannes à épée, en répétant d'un seul coup : *Vive l'Empereur!* — On aurait dit que le plafond allait tomber. Moi, c'était comme si l'on m'avait versé de l'eau froide dans le dos. « A cette heure, me dis-je en moi-même, tout est fini.... Allez donc prêcher l'amour de la paix à des gens pareils. » Dehors, au milieu des groupes de bourgeois, les soldats du poste de l'Hôtel de Ville répétaient le cri de : *Vive l'Empereur!* Et comme je regardais dans un grand trouble ce que les gendarmes allaient faire, ils se retirèrent sans rien dire, étant aussi de vieux soldats.

Mais ce n'était pas encore fini; au moment où le commandant voulait descendre de sa table, un officier cria qu'il fallait le porter en triomphe, et tout aussitôt les autres le prirent par les jambes et le portèrent autour de la salle, en repoussant le monde et criant comme des forcenés : *Vive l'Empereur!* — Lui, en se voyant porter en triomphe par ses camarades, et les entendant crier ce qu'il aimait le mieux, il pleurait!... et l'on n'aurait jamais cru qu'une figure pareille pouvait pleurer; cela seul vous bouleversait. — Il

ne disait rien, ses yeux étaient fermés, et les larmes coulaient au-dessous jusqu'au bout de son nez et le long de ses moustaches.

Je regardais, comme on peut s'imaginer, quand le père Goulden me tira par le bras; il était descendu de sa chaise et me disait :

« Joseph! partons, partons... il est temps! »

Derrière nous la salle était déjà vide, tout le monde s'était dépêché de sortir par l'allée du brasseur Klein, dans la crainte d'être mêlé dans une mauvaise affaire; nous sortîmes aussi par là.

« Ceci risque de prendre une mauvaise tournure, me dit le père Goulden en traversant la place. Demain la gendarmerie peut se mettre en campagne.... Le commandant Margarot et les autres n'ont pas l'air de gens qui se laissent arrêter.... Les soldats du 3^e bataillon se mettront de leur côté, s'ils n'y sont déjà.... La ville est à eux. »

Chez nous, dans l'atelier, Catherine tout inquiète nous attendait. Nous lui dîmes ce qui venait de se passer. La table était mise, mais personne n'avait faim. Après avoir pris un verre de vin, M. Goulden, en ôtant ses souliers, nous répeta :

« Mes enfants, l'Empereur arrivera pour sûr à Paris; les soldats le veulent, les paysans — qu'on a menacés dans leurs biens — le veulent aussi; et les bourgeois, pourvu qu'il renonce à ses idées de guerre et qu'il accepte les traités, ne demanderont pas mieux, surtout avec une bonne Constitution qui garantisse à chacun sa liberté, le plus grand des biens. — Souhaitons-le pour vous et pour lui. — Et bonsoir! »

X

Le lendemain, vendredi, jour de marché, toute la ville n'était pleine que de la grande nouvelle. Des quantités de paysans arrivaient à la file sur leurs charrettes, soi-disant vendre du blé, de l'orge ou de l'avoine, mais pour savoir ce qui se passait. On n'entendait crier dehors que : « Hue, Foux! — Hue, Schimmell! » et les voitures rouler, les fouets claquer. Les femmes n'étaient pas non plus les dernières; elles arrivaient en petite jupe relevée, leurs grands paniers sur la tête, allongeant le pas. Tout ce monde passait sous nos fenêtres, et M. Goulden disait :

« Comme tout s'agit! comme tout galope!... Ne croirait-on pas que l'esprit de l'autre est déjà dans le pays! On ne marche plus maintenant en arrondissant la jambe, avec des cierges à la main et des surplis sur le dos. »

Enfin, vers huit heures, il fallut pourtant se remettre à l'ouvrage, et Catherine sortit, comme à l'ordinaire, acheter notre beurre, nos œufs et quelques légumes pour la semaine. A dix heures, elle revint :

« Ah! Seigneur Dieu! dit-elle, tout est déjà retourné. »

Elle nous raconta que les officiers en demi-solde se promenaient avec leurs grandes cannes à épée — le commandant Margarot au milieu d'eux — et que sur la place, à la halle, entre les bancs, autour des étalages, tout le monde se serrait la main, s'offrait des prises et se disait :

« Eh! eh! le commerce reprend. »

Elle nous dit aussi que la nuit dernière on avait

affiché des proclamations de Bonaparte à la mairie, sur les trois portes de l'église, et même contre les piliers de la halle; mais que les gendarmes les avaient arrachées de bonne heure; enfin, que tout se remettait en mouvement. Le père Goulden s'était levé de notre établi pour l'écouter; moi, retourné sur ma chaise, je pensais :

« Oui, c'est bon... c'est très bon... mais à cette heure mon congé va bientôt finir. Puisque tout remue, il va falloir aussi te remuer, Joseph! Au lieu de rester ici tranquillement avec ta femme, on va bientôt te remettre la giberne, le sac, le fusil et deux paquets de cartouches sur le dos! »

Pendant que nous étions là tout pensifs, voilà que la porte s'ouvre et que la tante Grédel entre. D'abord on aurait cru qu'elle était paisible.

« Bonjour, monsieur Goulden; bonjour, mes enfants, dit-elle en posant son panier derrière le fourneau.

— Vous allez toujours bien, mère Grédel? lui demanda M. Goulden.

— Hé! la santé.. la santé!... » fit-elle.

Je voyais déjà qu'elle serrait les dents et qu'elle avait des plaques rouges sur les joues. Elle fourra d'un seul coup sous son bonnet ses cheveux, qui lui pendaient le long des oreilles, et nous regarda l'un après l'autre avec ses yeux gris, pour voir ce que nous pensions; ensuite elle commença d'une voix claire :

« Il paraît que le gueux s'est sauvé de son île?

— De quel gueux parlez-vous, mère Grédel? lui demanda M. Goulden d'un ton calme.

— Hé! vous savez bien de qui je parle, fit-elle, je parle de votre Bonaparte. »

Le père Goulden, qui voyait sa colère, s'était remis à notre établi pour tâcher d'éviter une dispute; il

avait l'air de regarder dans une montre, et moi je faisais comme lui.

« Oui, dit-elle en criant encore plus haut, le voilà qui recommence ses mauvais coups, quand on croyait tout fini... le voilà qui revient pire qu'auparavant! »

J'entendais sa voix qui tremblait en dessous. M. Goulden, lui, faisait semblant de continuer son ouvrage.

« A qui la faute, mère Grédel? dit-il sans se retourner. Croyez-vous donc que ces processions, ces expiations, ces prédications contre les biens nationaux et la rébellion de vingt-cinq ans, ces menaces continues de rétablir l'ancien régime, l'ordre de fermer les boutiques pendant les offices..., etc., etc., croyez-vous que cela pouvait continuer? Je vous le demande! a-t-on jamais rien vu de plus capable de soulever une nation? Est-ce qu'on n'aurait pas dit que Bonaparte lui-même soufflait à l'oreille de ces Bourbons toutes les sottises capables de dégoûter le peuple? Dites... ne fallait-il pas s'attendre à ce qui se passe? »

Il regardait toujours sa montre avec la loupe, pour rester paisible; moi, pendant ce discours, j'observais la mère Grédel du coin de l'œil. Elle avait changé deux ou trois fois de couleur, et Catherine, dans le fond, près du fourneau, lui faisait signe de ne pas commencer un esclandre chez nous; mais cette femme obstinée se moquait bien des signes.

« Vous êtes donc aussi content, vous? dit-elle. Vous changez du jour au lendemain comme les autres.... Vous plantez là votre République quand ça vous convient! »

Le père Goulden, en entendant cela, toussa tout bas, comme si quelque chose l'avait gêné dans la gorge, et pendant plus d'une demi-minute il eut l'air

de réfléchir. A la fin, M. Goulden, qui s'était remis, répondit lentement :

« Vous avez tort, madame Grédel, de me faire un pareil reproche; si j'avais voulu changer, j'aurais commencé plus tôt. Au lieu d'être horloger à Phalsbourg, je serais colonel ou général tout comme un autre; mais j'ai toujours été, je suis et je resterai jusqu'à la mort pour la République et les Droits de l'homme. »

Ensuite il se retourna brusquement, et regardant la tante de bas en haut, en élevant la voix :

« Et c'est à cause de cela que j'aime encore mieux Napoléon Bonaparte que le comte d'Artois, les émigrés, les missionnaires et les faiseurs de miracles, dit-il; au moins il est forcé de conserver quelque chose de notre Révolution, il est forcé de respecter les biens nationaux, de garantir à chacun ses propriétés, ses grades, et tout ce qu'il a gagné d'après les nouvelles lois. »

Le père Goulden avait fini par se lever; il se promenait de long en large avec une grande agitation, et comme la tante Grédel voulait encore parler, il prit son bonnet et sortit en disant :

« Je vous ai dit ce que je pense; maintenant parlez avec Joseph, qui vous donnera toujours raison. »

Aussitôt il sortit, et la mère Grédel s'écria :

« C'est un vieux fou... il a toujours été le même. Maintenant, toi, si tu ne t'en vas pas en Suisse, je te préviens qu'il faudra aller Dieu sait où. Mais nous recuserons de cela, mes enfants; le principal, c'est ce qui va se passer; peut-être que les gendarmes arrêteront Bonaparte, mais, s'il arrive à Paris, nous courrons ailleurs. »

Elle nous embrassa, reprit son panier et sortit.

Quelques instants après, le père Goulden, étant

revenu, se remit à l'ouvrage avec moi, sans plus causer de ces choses. Nous étions tout pensifs, et le soir, ce qui me surprit le plus, c'est que Catherine me dit :

« Nous écouterons toujours M. Goulden... il a raison.... Il en sait plus que ma mère, et ne nous donnera que de bons conseils. »

En entendant cela je pensai :

« Elle tient avec le père Goulden, parce qu'ils lisent la gazette ensemble. Cette gazette dit toujours ce qui leur plaît le plus, mais cela n'empêche pas que, s'il faut reprendre le sac et partir, ce sera terrible, et qu'il vaudrait mieux être en Suisse, soit à Genève, ou bien à la fabrique du père Rulle, de la Chaux-de-Fonds, qu'à Leipzig ou ailleurs. »

Je ne voulais pas contrarier Catherine, mais ses paroles m'ennuyaient beaucoup.

XI

Depuis ce moment, la confusion était partout; les officiers en demi-solde criaient : *Vive l'Empereur!* Le commandant de place aurait bien donné l'ordre de les arrêter, mais le bataillon tenait avec eux, et les gendarmes avaient l'air de ne rien entendre.

On ne travaillait plus; les percepteurs, les contrôleurs, le maire, les adjoints, etc., ne savaient plus sur quel pied danser. Personne n'osait se déclarer pour Bonaparte ni pour Louis XVIII, sauf ceux qu'on ne pouvait pas destituer, tels les gagne-petit qui, ne possédant rien, ne se gênaient pas pour crier : *A bas les émigrés!* — Ils riaient même de la débâcle, qui grandissait à vue d'œil. Un jour, la gazette disait : L'usur-

pateur est à Grenoble, — le lendemain, — il est à Lyon, — le lendemain, — il est à Mâcon, — le lendemain, — à Auxerre; ainsi de suite.

M. Goulden, en lisant ces nouvelles le soir, se faisait du bon sang.

« On voit maintenant, s'écria-t-il, que les Français sont pour la Révolution, et que le reste ne pourra jamais tenir. Tout le monde crie : *A bas les émigrés!* — Quelle leçon pour ces Bourbons! »

Mais une chose l'inquiétait encore, c'était la grande bataille qu'on annonçait entre Ney et Napoléon.

« Quoique Ney ait baisé la main de Louis XVIII, disait-il, c'est toujours un vieux soldat de la Révolution, et je ne croirai jamais qu'il se batte contre la volonté du peuple.... Non, ce n'est pas possible; il se rappellera le vieux tonnelier de Sarrelouis, qui lui casserait la tête avec son marteau, s'il vivait encore, en apprenant que Michel a trahi la nation pour faire plaisir au roi. »

Voilà ce que disait M. Goulden; mais cela n'empêchait pas les gens d'être inquiets, quand tout à coup la nouvelle arriva que Ney avait suivi l'exemple de l'armée, des bourgeois, de tous ceux qui voulaient être débarrassés des expiations, et qu'il s'était rallié. Alors la confiance fut plus grande; mais la crainte d'un coup extraordinaire réduisait encore les hommes prudents au silence.

Le 21 mars, entre cinq et six heures du soir, M. Goulden et moi nous travaillions, la nuit venait; dehors, une petite pluie coulait sur le vitrage, et Catherine allumait la lampe. Théodore Roeber, qui dirigeait le télégraphe, passa ventre à terre sous nos fenêtres; l'air enflait sa blouse, tant il courait vite; il tapait encore

avec un bâton sur son cheval, qui galopait comme le vent. M. Goulden, essuyant la vitre, se pencha pour mieux voir et dit :

« C'est Roeber qui vient du télégraphe; une grande nouvelle est arrivée! »

Ses joues un peu pâles rougirent; moi, je sentis mon cœur battre avec violence. Catherine vint poser la lampe auprès de nous, et j'ouvris la fenêtre pour tirer le volet. Comme je mettais le crochet, nous entendîmes battre le rappel des deux côtés de la ville à la fois, près du bastion de Mittelbronn et sur celui de Bigelberg; les échos des remparts et ceux du vallon de la cible répondaient, et ce bourdonnement sourd remplissait toute la place, à l'heure où la nuit commence.

M. Goulden s'était levé :

« Les affaires sont décidées maintenant, dit-il d'une voix qui me donna froid; ou bien on se bat aux environs de Paris, ou bien l'Empereur est dans son vieux palais comme en 1809. »

Catherine courait déjà chercher son manteau, car elle voyait bien qu'il allait sortir, malgré la pluie. Lui, tout en parlant, ses grands yeux gris ouverts, se laissait mettre les manches sans y faire attention; puis il sortit, et Catherine, me touchant l'épaule, car je restais là, me dit :

« Va donc, Joseph, suis-le. »

Je descendis aussitôt. Nous arrivâmes sur la place au moment où le bataillon débouchait de la grand-rue, au coin de la mairie, derrière les tambours qui couraient la caisse sur l'épaule. Une foule de monde les suivait. Sous les vieux tilleuls, le roulement commença; les soldats en tumulte prirent leurs rangs, et presque aussitôt le commandant Géneau, qui souffrait de ses blessures et ne sortait pas depuis deux

mois, parut en uniforme sur les marches de la maison Minque. Le sapeur de planton tenait son cheval à la main, et lui prêta l'épaule pour monter. De tous les côtés, on regardait. L'appel était commencé.

Le commandant traversa la place, les capitaines allèrent vivement à sa rencontre; ils se dirent quelques mots; ensuite le commandant passa devant le front du bataillon, pendant que derrière lui s'avancait un simple sergent à trois chevrons, qui portait un drapeau dans son étui de toile cirée.

La foule grandissait toujours. M. Goulden et moi nous venions de monter sur la borne, en face du corps de garde. Après l'appel, le commandant tira son épée, et donna l'ordre de former le carré.

On voyait à la pâleur du commandant qu'il avait la fièvre, et pourtant il faisait presque nuit. Les lignes grises du carré sur la place, le commandant à cheval au milieu, les officiers autour, sous la pluie, les bourgeois écoutant, le grand silence, les fenêtres qui s'ouvrent aux environs, tout est encore présent à mon esprit.

Personne ne parlait, car chacun savait bien qu'on allait apprendre le sort de la France.

« Portez armes... Arme bras!... » cria le capitaine Vidal.

Après le bruit des armes, on n'entendit plus que la voix du commandant, cette voix claire que j'avais entendue de l'autre côté du Rhin, à Lutzen et à Leipzig, celle qui nous crieait : « Serrez les rangs! » Elle me traversait jusqu'à la moelle des os.

« Soldats, dit-il, S. M. Louis XVIII a quitté Paris le 20 mars, et l'Empereur Napoléon a fait son entrée dans la capitale le même jour. »

Une sorte de frémissement s'étendit partout, mais

cela ne dura qu'une seconde, et le commandant poursuivit :

« Soldats! le drapeau de la France, c'est le drapeau d'Arcole, de Rivoli, d'Alexandrie, de Chébreisse, des Pyramides, d'Aboukir, de Marengo, d'Austerlitz, d'Iéna, d'Eylau, de Friedland, de Sommo-Sierra, de Madrid, d'Abensberg, d'Eckmühl, d'Essling, de Wagram, de Smolensk, de la Moskowa, de Weissenfelz, de Lutzen, de Bautzen, de Wurtschen, de Dresde, de Bischofswarda, de Hanau, de Brienne, de Saint-Dizier, de Champaubert, de Château-Thierry, de Joinvilliers, de Méry-sur-Seine, de Montereau, de Montmirail.... — C'est ce drapeau que nous avons teint de notre sang... c'est celui qui fait notre gloire. »

Le vieux sergent avait sorti le drapeau tricolore tout déchiré de son étui. Le commandant le prit :

« Ce drapeau, le voilà!... vous le reconnaisserez... c'est celui de la nation.... C'est celui que les Russes, les Prussiens, les Autrichiens, tous ceux que nous avions épargnés cent fois, nous ont ôté le jour de leur première victoire, parce qu'ils en avaient peur. »

Un grand nombre de vieux soldats, en entendant ces paroles, détournaient la tête, pour cacher leurs larmes; d'autres, tout pâles, regardaient avec des yeux terribles.

« Moi, crie le commandant en levant son épée, je n'en connais pas d'autre. *Vive la France!... Vive l'Empereur!* »

A peine avait-il poussé ce cri, que tout éclatait, on ne s'entendait plus; de toutes les fenêtres, sur la place, dans les rues, partout des cris de : *Vive l'Empereur! Vive la France!* partaient comme des coups de trompette. Les gens et les soldats s'embrassaient, on aurait dit que tout était sauvé, que nous avions

retrouvé tout ce que la France avait perdu en 1814.

Il faisait presque nuit; on s'en allait à droite, à gauche, par trois, par six, par vingt, criant : *Vive l'Empereur!* quand du côté de l'hôpital un éclair rouge passa dans le ciel... le canon tonne! derrière l'arsenal l'autre lui répond, et cela continue de seconde en seconde.

Le père Goulden et moi nous traversons la place bras dessus bras dessous, en criant aussi : *Vive la France!* Et comme, à chaque coup de canon dans la nuit sombre, la lumière arrivait jusque sur la place, dans un éclair nous vîmes Catherine qui venait à notre rencontre avec la vieille Madelon Schouler. Elle avait mis son petit capuchon et sa bouffante; son nez rose était bien caché du brouillard; elle dit en nous voyant :

« Madeleine, les voilà! l'Empereur est le maître, n'est-ce pas, monsieur Goulden?

— Oui, mon enfant, répondit le père Goulden, c'est décidé! »

Alors Catherine prit mon bras, et je ne sais pas pourquoi je ne mis à l'embrasser deux ou trois fois en rentrant chez nous. Je sentais peut-être d'avance qu'il faudrait partir bientôt, et que je ne l'embrasserais plus longtemps. Le père Goulden, devant nous avec Madelon, disait :

« Ce soir, je veux boire un bon coup. Montez, Madeleine, je vous invite. »

Mais elle ne voulut pas, et nous laissa sur la porte.

Tout ce que je puis dire, c'est que la joie du monde était aussi grande qu'à l'arrivée de Louis XVIII, et peut-être encore plus.

Une fois dans notre chambre et débarrassé de son manteau, M. Goulden s'assit à table, car le souper

attendait; Catherine courut à la cave chercher une bonne bouteille.

Nous buvions et nous riions, et le canon faisait grelotter nos vitres. Quelquefois les gens perdent la tête, même ceux qui n'aiment que la paix; ces coups de canon nous réjouissaient, nous rentrions en quelque sorte dans nos vieilles habitudes.

M. Goulden disait :

« Le commandant Gémeau a bien parlé; mais il aurait pu continuer jusqu'à demain, en commençant par Valmy, Hundschnitt, Wattignies, Fleurus, Neuwied, Ukerath, Froeschwiller, Geisberg, jusqu'à Zurich et Hohenlinden. C'étaient aussi de grandes victoires, et même les plus belles de toutes, puisqu'elles sauvaient la liberté. Il n'a parlé que des dernières, cela suffit pour le moment. Que les autres arrivent... qu'ils osent remuer! la nation veut la paix; mais si les alliés commencent la guerre, malheur à eux! Toute la France se lèvera... je vous en préviens... tous en masse se lèveront. On fera des gardes nationales; les vieux comme moi, les hommes mariés défendront les places; les jeunes marcheront, mais on ne dépassera pas les frontières. L'Empereur, instruit par l'expérience, armera les ouvriers, les paysans et les bourgeois; si les autres viennent, quand ils seraient un million, pas un ne sortira de chez nous. Le temps des soldats est passé; les armées régulières sont bonnes pour la conquête, mais un peuple qui veut se défendre ne craint pas les meilleurs soldats du monde. Nous l'avons fait voir aux Prussiens, aux Autrichiens, aux Anglais, aux Russes, de 1792 jusqu'en 1800. L'Empereur va nous parler de liberté, soyez-en sûrs. S'il veut lancer des proclamations en Allemagne, beaucoup d'Allemands seront avec nous; on leur a promis des

libertés pour les faire marcher en masse contre la France, et maintenant les souverains réunis à Vienne se moquent bien de tenir leur promesse : ils se partagent les gens comme des troupeaux. Les peuples de bon sens tiendront ensemble; de cette façon, la paix s'établira par force. Les rois seuls ont intérêt à la guerre; les peuples n'ont pas besoin de se conquérir, pourvu qu'ils se fassent du bien par la liberté du commerce, voilà le principal! »

Dans son exaltation, il voyait tout en beau.

Moi-même je trouvais ce qu'il disait tellement naturel, que j'étais sûr que l'Empereur agirait de cette manière. Catherine le croyait aussi. Nous bénissions tous le Seigneur de ce qui venait d'arriver; et vers onze heures, après avoir bien ri, bien parlé, bien crié, nous allâmes nous coucher au milieu des plus belles espérances.

Alors toute la ville était illuminée, nous avions mis aussi des lampions à nos fenêtres. A chaque instant on entendait partir des pétards, les enfants crier : *Vive l'Empereur!* et les soldats sortir des auberges en chantant : *A bas les émigrés!*

Cela se prolongea bien tard, et seulement vers une heure nous dormions à la grâce de Dieu.

XII

La satisfaction dura bien encore cinq ou six jours. — On renomma les maires, les adjoints, les gardes champêtres, et tous ceux qu'on avait mis de côté quelques mois auparavant. Toute la ville, jusqu'aux dames, portait de petites cocardes tricolores que les

couturières se dépêchaient de festonner avec des rubans. Ceux qui, dans le temps, se déchaînaient contre *l'Ogre de Corse* n'appelaient plus Louis XVIII que le *Roi panade*. Le 25 mars on chanta le *Te Deum*; toute la garnison et les autorités civiles y assistèrent en grande cérémonie.

Après le *Te Deum*, les autorités donnèrent un dîner magnifique à l'état-major de la place; le temps s'était remis, les fenêtres de *la Ville de Metz* étaient ouvertes, des grappes de quinquets pendaient au plafond. Catherine et moi nous étions sortis le soir pour jouir de ce spectacle. On voyait les uniformes et les habits noirs fraterniser ensemble autour des longues tables; et jusqu'à minuit, tantôt le maire, tantôt un adjoint, ou le nouveau commandant de place, M. Brancion, se levaient pour boire à la santé de l'Empereur, à la santé des ministres, à la santé de la France, à la santé de la paix, à la santé de la victoire, etc., etc.

Les verres tintaitent. Dehors les enfants tiraient des pétards; on avait mis un mât de cocagne devant l'église; des chevaux de bois étaient arrivés de Saverne avec des joueurs d'orgue; le collège avait congé; on faisait comme on a fait en 1830, en 1848, et plus tard. C'est toujours la même chose; les gens n'inventent rien de nouveau pour glorifier ceux qui montent et se moquer de ceux qui descendent.

Mais il paraît que l'Empereur n'avait pas de temps à perdre en réjouissances. La gazette disait bien que Sa Majesté voulait la paix, qu'elle ne demandait rien, qu'elle était d'accord avec son beau-père, l'empereur François, que Marie-Louise et le roi de Rome allaient revenir.... Oui, mais, en attendant, l'ordre d'armer la place arrivait. Deux ans auparavant, Phalsbourg

était à cent lieues de la frontière, les remparts tombaient en ruine, les fossés se comblaient, il ne restait plus à l'arsenal que de vieilles patraques du temps de Louis XIV, des fusils de rempart qu'on allumait avec des mèches, et des canons tellement lourds sur leurs affûts massifs, qu'il fallait des files de chevaux pour les traîner. Les vrais arsenaux étaient à Dresde, à Hambourg, à Erfurt; mais alors, sans avoir remué, nous étions à dix lieues de la Bavière rhénane, et c'est sur nous que devait tomber la première averse d'obus et de boulets. Aussi jour par jour on recevait les ordres de relever les remparts, de nettoyer les fossés, de mettre les patraques en bon état.

Au commencement d'avril, on établit un grand atelier à l'arsenal, pour la réparation des armes. Il arriva des soldats du génie et des artilleurs de Metz, pour faire les terrassements à l'intérieur des bastions et les embrasures autour. C'était un mouvement plus grand encore que de 1805 à 1813.

Enfin nous éprouvions de grandes inquiétudes, car naturellement, lorsqu'on replante des palissades neuves sur les glacis, qu'on met des fascines aux demi-lunes, qu'on ajuste des bouches à feu dans tous les recoins des places fortes, c'est qu'il faut avoir du monde pour garder et manœuvrer tout cela. Plus d'une fois, en écoutant lire ces décrets le soir, Catherine et moi nous nous regardions, les lèvres serrées. Je sentais bien d'avance qu'au lieu de rester là tranquillement à nettoyer et raccommoder des horloges, il me faudrait peut-être recommencer la charge en douze temps. Souvent M. Goulden, en me voyant tout pensif, s'écriait d'un ton joyeux :

« Allons! du courage, Joseph : tout finira bien. Il voulait me remonter le cœur, mais je pensais :

« Oui, oui, vous me dites ces choses pour m'encourager; mais, à moins d'être aveugle, on voit quelle tournure cela prend. »

Tout marchait tellement vite, que les décrets se suivaient comme la grêle, toujours avec de grands mots pour les embellir. On apprenait que les régiments allaient reprendre leurs anciens numéros « illustrés dans tant de glorieuses campagnes ». Sans avoir beaucoup de malice, chacun comprenait bien que les vieux numéros sans régiments allaient en ravoir. L'on apprit également qu'il allait être créé des cadres nouveaux, soi-disant pour donner de l'emploi aux officiers en demi-solde de toutes les armes de terre et de mer; mais quand on crée des cadres, c'est pour les remplir, et quand ils sont remplis, il faut que les soldats partent. Oh! quand je vis cela, ma confiance fut perdue. Et l'on répétait toujours : « La paix! la paix! la paix!... Nous acceptons le traité de Paris.... Les rois et les empereurs réunis à Vienne s'entendent avec nous.... Marie-Louise et le roi de Rome sont en route. » Plus on répétait ces nouvelles, plus ma défiance augmentait. M. Goulden avait beau me dire :

« Il a pris Carnot! Carnot est un bon patriote!... Carnot l'empêchera de faire la guerre! Ou, si nous sommes forcés de faire la guerre, il lui montrera que c'est chez nous qu'il faut attendre l'ennemi... qu'il faut soulever la nation... déclarer la patrie en danger..., etc. »

Il avait beau me dire des choses pareilles, je m'écriais toujours en moi-même : « Tous ces cadres ne sont pas pour rien... ces cadres seront remplis... c'est sûr!... »

On apprit aussi que dix mille soldats d'élite allaient entrer dans la garde, et que l'artillerie légère était

réorganisée. L'artillerie légère suit les armées, chacun sait cela. Cette idée me vint tout de suite, et même, le soir, je ne pus m'empêcher de le dire à Catherine; j'avais toujours eu soin de lui cacher mes craintes, mais cette fois c'était trop fort. Elle ne répondit pas, ce qui montre bien qu'elle avait du bon sens, et qu'elle pensait comme moi.

Toutes ces choses m'ôtaient beaucoup de mon enthousiasme pour l'Empereur.

Mon chagrin s'augmentait d'autant plus que, depuis sa dispute avec M. Goulden, la tante Grédel ne venait plus nous voir. C'était une femme obstinée; elle n'écoutait pas la raison, et gardait rancune aux gens durant des années. C'était pourtant notre mère et nous devions lui céder; elle ne voulait que notre bien. Mais comment faire pour nous accorder avec elle et M. Goulden? Voilà ce qui nous embarrassait; car si nous devions notre amour à la tante Grédel, nous devions aussi le plus grand respect à celui qui nous considérait comme ses propres enfants, et nous comblait chaque jour de ses bienfaits.

Ces pensées nous rendaient bien tristes, et j'avais résolu de dire à M. Goulden que Catherine et moi nous étions des jacobins comme lui, mais que, sans vouloir faire tort aux idées des jacobins et sans les abandonner, nous devions pourtant honorer notre mère et lui demander des nouvelles de sa santé. Je ne savais pas comment il recevrait notre déclaration, lorsqu'un matin, jour de dimanche, en descendant vers huit heures, nous trouvâmes cet excellent homme qui venait de s'habiller; il paraissait de bonne humeur, et nous dit :

« Mes enfants, voici près d'un mois que la tante Grédel n'est pas venue nous voir; elle s'obstine. Eh

« Qu'est-ce que Catherine dit de cela?

— Elle est contente de voir que je resterai à l'arsenal, lui dis-je, et M. Goulden aussi.

— C'est bien, fit-elle. Est-ce qu'on te prépare ce qu'il te faut?

— Oui, tante Grédel, et je dois être avant cinq heures à l'Hôtel de Ville, pour recevoir mon uniforme.

— Eh bien! va, dit-elle, embrasse-moi.... Je n'irai pas là-bas... je ne veux pas voir partir le bataillon.... je resterai... je veux vivre longtemps.... Catherine a besoin que je vive.... »

Elle se mettait à crier, mais tout à coup elle se retint et me dit :

« A quelle heure partez-vous?

— Demain, à sept heures, maman Grédel.

— Eh bien à huit heures j'arriverai. Tu seras déjà loin... mais tu sauras que la mère de ta femme est là, qu'elle reprend sa fille... qu'elle vous aime... qu'elle n'a que vous au monde! »

En parlant ainsi, cette femme si courageuse se mit à sangloter. Elle me reconduisit dehors sur la route, et je partis. Je n'avais plus une goutte de sang dans les veines. J'arrivai devant la mairie sur le coup de cinq heures. Je montai. Je reçus une capote, un habit, un pantalon, des guêtres, des souliers. Zébédé, qui m'attendait là, dit à l'un de ses fusiliers de porter tout à la chambrière.

« Tu viendras mettre cela de bonne heure, me dit-il; ton fusil et ta giberne sont au râtelier depuis ce matin.

— Viens avec moi, lui dis-je.

— Non, fit-il, la vue de Catherine me crève le cœur et puis il faut que je reste avec mon père. Qui

sait si je retrouverai le pauvre vieux dans un an? J'ai promis de souper avec vous, mais je n'irai pas. »

Il fallut donc rentrer seul. Mon sac était prêt, mon vieux sac, la seule chose que j'eusse réchappée de Hanau, la tête appuyée dessus, dans le fourgon. M. Goulden travaillait. Il se retourna sans rien me dire.

« Où donc est Catherine? lui demandai-je. — Elle est en haut. »

J'aurais voulu monter, mais les jambes et le courage me manquaient. Je dis à M. Goulden comment les choses s'étaient passées aux Quatre-Vents; ensuite nous attendîmes en rêvant l'un en face de l'autre. — La nuit était déjà sombre lorsque Catherine descendit. Elle dressa la table dans l'obscurité, puis je lui pris la main et je la fis asseoir sur mes genoux; nous restâmes là près d'une demi-heure encore.

« Zébédé ne vient pas? demanda M. Goulden.

— Non, il est retenu par le service.

— Eh bien, soupons, » fit-il.

Mais personne n'avait faim. Catherine leva la table vers neuf heures, et l'on alla se coucher. C'est la plus terrible nuit que j'aille passée de ma vie. Catherine était comme morte; je l'appelais, elle ne répondait pas. A minuit, j'allai prévenir M. Goulden. Il s'habilla et monta. Nous lui fimes prendre de l'eau sucrée. Elle revint et se leva. Je ne puis pas tout vous dire; je sais seulement qu'elle se mit à genoux, en me priant de ne pas l'abandonner, comme si j'avais fait cela volontairement; mais elle était folle. M. Goulden voulait chercher un médecin, je l'en empêchai. Elle se remit tout à fait vers le jour, elle pleura longtemps et finit par s'endormir dans mes bras. Alors nous sortîmes tout doucement. C'est là qu'on voit les misères de la



CATHERINE ME SUPPLIA DE NE PAS L'ABANDONNER.

bien! je veux montrer plus d'esprit qu'elle, et je veux bien céder. Entre gens comme nous, il ne doit exister aucun nuage. Après déjeuner, nous irons aux Quatre-Vents lui dire qu'elle est une entêtée, et que nous l'aimons malgré ses défauts. Vous verrez comme elle sera honteuse! »

Il riait, nous étions tout attendris.

« Ah! monsieur Goulden, que vous êtes bon! lui dit Catherine; ceux qui ne vous aimeraient pas auraient bien mauvais cœur.

— Hé! s'écria-t-il, ce que je fais n'est-il pas tout naturel? Est-ce qu'il faut rester divisés pour des mots? Dieu merci, l'âge nous apprend que le plus raisonnable fait toujours le premier pas; et vous saurez que c'est même écrit dans les Droits de l'homme, afin de maintenir la concorde entre les honnêtes gens. »

Quand il avait cité les Droits de l'homme, tout était dit. On peut s'imaginer notre satisfaction; Catherine, dans sa joie, pouvait à peine attendre la fin du déjeuner; elle courait à droite, à gauche, chercher la canne, les souliers carrés, la boîte où se trouvait la belle perruque fixée sur sa patère. Elle aidait M. Goulden à passer les manches de son habit noisette; lui, la regardait en souriant; il finit par l'embrasser.

« Ah! je savais bien, dit-il, que cette démarche te rendrait heureuse; aussi ne perdons pas une minute et partons. »

Nous sortîmes donc ensemble. Le temps était très beau. M. Goulden donnait le bras à Catherine, gravement, comme il faisait toujours en ville, et moi je marchais derrière dans la jubilation de mon âme. J'avais sous les yeux les êtres que j'aimais le plus au monde, et je songeais à ce qu'allait dire la mère Grédel. Nous dépassâmes l'avancée, ensuite les glacis,

et vingt minutes après, sans nous presser trop, nous arrivions devant la porte de la tante.

Il pouvait alors être dix heures. Comme j'avais pris un peu d'avance, j'entrai d'abord dans l'allée de sureaux qui longe la maison, et je regardai par la lucarne ce que faisait la tante. Elle était assise juste en face de moi, près de l'âtre qui fumait. Elle filait, les yeux baissés d'un air triste; ses grands bras maigres sortant des manches de la chemise jusqu'au coude, et ses cheveux gris tortillés sur la nuque sans bonnet.

En la voyant ainsi toute seule, je me dis : « Pauvre tante Grédel, elle pense à nous, pour sûr... elle s'obstine dans son chagrin.... C'est pourtant une triste vie d'être seule et de ne pas voir ses enfants! » Cela me serrait le cœur; quand au même instant la porte s'ouvrit du côté de la route, et le père Goulden entra tout joyeux avec Catherine, en s'écriant :

« Ah! vous ne venez plus nous voir, mère Grédel, il faut donc, à cette heure, que je vous amène vos enfants, et que je vienne aussi moi-même vous embrasser! Vous allez nous faire un bon dîner, entendez-vous? et que cela vous serve de leçon! »

Il paraissait grave dans sa joie. La tante, en les voyant, s'était dépêchée d'accourir et d'embrasser Catherine; ensuite elle tomba dans les bras de M. Goulden et se pendit à son cou.

« Ah! monsieur Goulden, s'écria-t-elle, que je suis donc heureuse de vous voir! Vous êtes un homme bon, vous valez mille fois mieux que moi. »

Voyant que tout prenait une bonne tournure, je courus à la porte, et je les trouvai tous deux les larmes aux yeux. Le père Goulden disait :

« Nous ne parlerons plus de politique!

— Non! qu'on soit jacobin ou tout ce qu'on voudra,

s'écriait la tante, le principal c'est qu'on ait bon cœur. »

Ensuite elle vint aussi m'embrasser en disant :

« Mon pauvre Joseph, je pensais à vous du matin au soir.... Maintenant tout est bien... je suis contente. »

Elle courait déjà dans la cuisine, remuant toutes les marmites pour nous régaler; pendant que M. Goulden déposait sa canne dans un coin, son grand chapeau dessus, et s'asseyait d'un air de contentement auprès de l'âtre.

« Quel beau temps! s'écriait-il, tout verdit, tout refleurit... comme je serais heureux de vivre aux champs, de voir des haies par mes fenêtres, des pompiers, des pruniers tout blancs et tout roses! »

Il était gai comme une alouette, et nous l'aurions tous été, sans les idées de guerre qui nous trottaient en tête.

« Laissez cela, ma mère, disait Catherine, asseyez-vous tranquillement près de M. Goulden. C'est moi qui ferai le dîner comme dans le temps.

— Mais tu ne sais plus la place de rien... j'ai tout dérangé, disait la tante.

— Je vous en prie, asseyez-vous, faisait Catherine; soyez tranquille, on trouvera le beurre, les œufs, la farine et tout ce qu'il faut.

— Allons... allons... je vais donc t'obéir, » dit la tante en descendant à la cave.

Catherine pendit son beau châle au dos de ma chaise, elle mit du bois au feu, du beurre dans la poêle et regarda dans les marmites pour voir si tout était bien en train. Au même instant, la tante remontait de la cave avec une bouteille de vin blanc.

Nous entendîmes l'horloge de la ville sonner lentement ses douze coups.

« Comment ! il est déjà midi ? s'écria le père Goulden ; j'aurais cru que nous n'étions pas entrés depuis dix minutes.

— Eh bien ! il est midi, fit la tante, et le dîner vous attend.

— A la bonne heure, dit M. Goulden en lui prenant le bras ; eh bien ! arrivez ma commère : depuis que vous m'avez dit l'heure, j'ai bon appétit. »

Ils traversèrent l'allée bras dessus bras dessous ; je les suivais tout joyeux, et lorsque nous fûmes sous la porte, le plus agréable spectacle s'offrit à nos regards : la grande soupière peinte de fleurs rouges fumait sur la table, une poitrine de veau farcie remplissait la chambre de sa bonne odeur, des *kuchlen* à la cannelle s'élevaient dans un grand plat, au bord du vieux buffet de chêne, et deux bouteilles, avec les verres étincelants comme du cristal, brillaient sur la nappe blanche devant les assiettes. Enfin, rien qu'à voir cela, l'idée vous venait que la joie du Seigneur est de combler ses enfants de bénédictions innombrables.

Catherine, avec ses bonnes joues rouges et ses dents blanches, riait de notre satisfaction, et l'on peut dire que pendant tout le dîner nos inquiétudes sur l'avenir furent oubliées. On ne songeait qu'à se faire du bien, à rire, à trouver que tout était en bon état dans ce bas monde.

Ce n'est que plus tard, en prenant le café, qu'une sorte de tristesse nous revint ; sans savoir pourquoi, chacun se mit à réfléchir. On ne voulait pas parler de politique, et ce fut la tante Grédel elle-même qui tout à coup demanda les nouvelles. M. Goulden alors dit que l'Empereur désirait la paix, qu'il se mettait seulement en état de défense, chose nécessaire afin de prévenir les ennemis que nous n'avions pas peur. Il dit

que, dans tous les cas, malgré leurs mauvaises intentions, les alliés n'oseraient pas venir chez nous, parce que le beau-père François, sans avoir beaucoup de cœur en avait pourtant assez pour ne pas vouloir renverser deux fois son gendre, sa propre fille et son petit-fils ; que ce serait contre nature, et que d'ailleurs maintenant la nation se lèverait en masse, qu'on déclarerait la patrie en danger, que ce ne serait plus seulement une guerre de soldats, mais une guerre de tous les Français contre ceux qui voudraient les opprimer. Cela devait faire réfléchir les souverains alliés, etc., etc.

Il dit encore bien d'autres choses qui ne me reviennent pas. La tante Grédel écoutait sans répondre. A la fin, elle se leva, ouvrit l'armoire et prit dans une écuelle un papier gris qu'elle remit à M. Goulden, en lui disant :

« Lisez un peu, des papiers pareils courent tout le pays ; celui-ci me vient de M. le curé Diemer. Vous allez voir si la paix est sûre. »

M. Goulden n'avait pas ses lunettes, c'est moi qui lus le papier à sa place. J'ai mis tous ces vieux écrits de côté depuis des années, c'est toujours bon à relire. Voici ce papier :

« Les puissances alliées, qui ont signé le traité de Paris, réunies en congrès à Vienne, informées de l'évasion de Napoléon Bonaparte et de son entrée à main armée en France, doivent à leur dignité et à l'intérêt de l'ordre social une déclaration solennelle des sentiments que cet événement leur a fait éprouver.

« En rompant ainsi la convention qui l'avait établi à l'île d'Elbe, Bonaparte détruit le seul titre légal auquel son existence était attachée. En reparaisant en France avec des projets de trouble et de boulever-

sement, il s'est privé lui-même de la protection des lois et a manifesté à la face de l'univers qu'il ne saurait y avoir ni paix, ni trêve avec lui. »

Les alliés continuaient ainsi deux grandes pages; et ces gens se donnaient le titre de défenseurs de la paix, finissaient par déclarer qu'ils se réunissaient en masse pour maintenir le traité de Paris et pour rétablir Louis XVIII.

Quand j'eus fini, la tante, regardant M. Goulden, lui demanda :

« Qu'est-ce que vous pensez de cela?

— Je pense, dit-il, que ces gens se moquent des peuples, et qu'ils extermineraient le genre humain sans honte et sans pitié, pour maintenir quinze ou vingt familles dans l'abondance. Je crois que ces gens se regardent comme des dieux, ou qu'ils nous prennent pour des bêtes.

— Sans doute, fit la tante Grédel, je ne dis pas le contraire; mais tout cela n'empêche pas que Joseph sera forcé de partir. »

J'étais tout pâle en voyant que la tante avait raison.

« Oui, répondit M. Goulden, je le savais depuis quelques jours, et voici ce que j'ai fait. Vous avez sans doute appris, mère Grédel, que l'on forme de grands ateliers pour la réparation des armes. Il en existe un à l'arsenal de Phalsbourg, mais les bons ouvriers manquent. Naturellement, les bons ouvriers rendent autant de services à l'État, en réparant les armes, que ceux qui vont se battre; ils ont plus de peine; mais au moins ils ne risquent pas leur vie et restent chez eux. Eh bien! aussitôt, je me suis rendu chez le commandant d'artillerie, M. de Montravel, et j'ai fait une demande pour que Joseph soit accepté comme ouvrier. La réparation d'une batterie de fusil n'est rien pour

un bon horloger; M. de Montravel a tout de suite accepté. Voici son ordre, dit-il, en nous montrant un papier qu'il avait dans sa poche. »

Alors je crus revenir au monde, et je m'écriai :

« Oh! monsieur Goulden, vous êtes plus que notre père, vous me sauvez la vie. »

Et Catherine, que l'inquiétude suffoquait depuis longtemps, sortit aussitôt, tandis que la tante Grédel, qui s'était levée, embrassait M. Goulden pour la seconde fois en disant :

« Oui, vous êtes le meilleur des hommes... un homme de bon sens... un homme de très grand esprit.... Ah! si tous les jacobins vous ressemblaient, les femmes ne voudraient plus avoir que des jacobins.

— Mais ce que j'ai fait est tout simple, disait-il.

— Non... non... ce n'est pas tout simple; c'est le bon cœur qui vous donne de bonnes idées. »

Moi, dans mon étonnement et ma joie, les paroles me manquaient, et pendant que la tante parlait, je sortis au verger prendre l'air. Catherine était là, dans un coin, elle pleurait à chaudes larmes.

« Ah! maintenant, dit-elle, je respire... je vais revivre. »

Je l'embrassai dans un attendrissement extraordinaire. Je voyais ce qu'elle avait dû souffrir depuis un mois; mais c'était une femme courageuse, qui me cachait ses inquiétudes; elle savait bien que j'en avais assez pour mon propre compte. Nous restâmes là plus de dix minutes pour essuyer nos larmes; ensuite, étant rentrés, M. Goulden nous dit :

« Eh bien! Joseph, c'est pour demain, tu partiras de bonne heure; l'ouvrage ne te manquera pas. »

Quel bonheur de penser que je ne serais pas forcé de partir! Ah! j'avais encore d'autres raisons pour

vouloir rester; Catherine et moi nous espérions quelque chose!... Mon Dieu! mon Dieu! ceux qui n'ont pas éprouvé cela ne sauront jamais ce que les hommes peuvent souffrir, ni quel poids une bonne nouvelle vous ôte du cœur.

Nous restâmes encore environ une heure aux Quatre-Vents. Et puis, au moment où les gens revenaient des vêpres, à la nuit tombante, nous repartîmes pour la ville. La tante Grédel nous accompagna jusqu'à la poste aux chevaux, et sur les sept heures nous remontions notre escalier.

C'est ainsi que l'accord se rétablit entre la tante Grédel et M. Goulden. Depuis, elle venait nous voir aussi souvent qu'autrefois. Moi j'allais tous les jours à l'arsenal, et je travaillais à la réparation des batteries. A midi sonnant, je rentrais dîner. A une heure, je repartais jusqu'à sept heures. J'étais à la fois soldat et ouvrier, dispensé des appels mais accablé d'ouvrage. Nous espérions que je resterais dans cette position jusqu'à la fin de la guerre, si par malheur elle commençait, car on n'était sûr de rien.

XIII

La confiance nous était un peu revenue depuis que je travaillais à l'arsenal, mais nous avions pourtant encore de l'inquiétude, car des centaines de semestriers, d'anciens soldats rengagés pour une campagne et des conscrits, passaient le sac au dos avec leurs habits de village. Ils criaient tous : *Vive l'Empereur!* et paraissaient furieux. Dans la grande salle de la mairie, les uns recevaient une capote, les autres un

shako, les autres des épaulettes, des guêtres, des souliers aux frais du département. Ils repartaient ainsi pour rejoindre, et je leur souhaitais bon voyage.

Tous les tailleur de la ville faisaient des uniformes par entreprise, les gendarmes cédaient leurs chevaux pour remonter la cavalerie, et M. le maire, le baron Parmentier, excitait les jeunes gens de seize à dix-sept ans à s'engager dans les partisans du colonel Brice, qui devait défendre les défilés de la Zorne, de la Zinselle et de la Sarre. M. le baron allait partir pour le *Champ de Mai*; cela redoublait son enthousiasme :

« Allez!... courage! » leur criait-il. Je pensais en l'écoutant :

« Puisque tu trouves cela si beau, pourquoi n'y vas-tu pas toi-même? »

On peut se figurer avec quel courage je travaillais à l'arsenal; rien ne me coûtait, j'aurais passé les jours et les nuits à raccommoder les fusils, à rajuster les baïonnettes, à serrer les vis. Quand le commandant de Montravel venait nous voir, il m'admirait :

« A la bonne heure! disait-il, c'est bien! Je suis content de vous, Bertha. »

Ces paroles me remplissaient de satisfaction, je ne manquais pas de les rapporter à Catherine pour lui remonter le cœur; nous étions presque sûrs que M. de Montravel me garderait à l'arsenal de Phalsbourg.

Les gazettes ne parlaient plus que de la nouvelle Constitution, qu'on appelait l'Acte additionnel, et du Champ de Mai. M. Goulden trouvait toujours à redire, tantôt sur un article, tantôt sur un autre; mais je ne me mêlais plus de politique.

Cela dura jusqu'au 23 mai. Ce jour-là, vers six heures du matin, je me trouvais dans la grande salle

de l'arsenal, en train de remplir des caisses de fusils. Les soldats du train, avec leurs fourgons, attendaient devant le parc à boulets pour charger les caisses. Je clouais la dernière, lorsque le garde du génie Robert me toucha l'épaule en me disant tout bas :

« Bertha, le commandant de Montravel désire vous voir; il est au pavillon. »

Qu'est-ce que le commandant avait à me dire? Tout de suite j'eus peur. Malgré cela je partis aussitôt en traversant la grande cour, où donne le hangar des affûts; je montai l'escalier, et je frappai à la porte.

« Entrez! » me dit le commandant.

J'ouvris tout tremblant, le bonnet à la main. Le commandant de Montravel était un homme de haute taille, maigre, brun, la tête un peu penchée. Il se promenait de long en large, au milieu de ses livres, de ses cartes et de ses armes pendues aux murs.

« Ah! c'est vous, Bertha, dit-il en me voyant; je vais vous apprendre une fâcheuse nouvelle : le 3^e bataillon, dont vous faites partie, part pour Metz. »

En entendant cette terrible nouvelle, je sentis mon cœur se retourner et je ne pus rien répondre.

Le commandant me regardait.

« Ne vous troublez pas, fit-il au bout d'un instant; vous êtes marié depuis quelques mois, et d'ailleurs bon ouvrier, cela mérite considération. Vous remettrez cette lettre au colonel Desmichels, à l'arsenal de Metz; c'est un de mes amis, il vous trouvera de l'emploi dans ses ateliers, soyez-en sûr. »

Je pris la lettre qu'il me tendait, en le remerciant, et je sortis plein d'épouvante.

Chez nous, Zébédé, M. Goulden et Catherine causaient ensemble dans l'atelier; la désolation était peinte sur leurs figures, ils savaient déjà tout.

« Le 3^e bataillon part, leur dis-je en entrant; mais cela ne fait rien, M. le commandant de Montravel vient de me donner cette lettre pour le chef de l'arsenal de Metz. N'ayez pas d'inquiétudes, je ne ferai pas campagne. »

J'étais presque. M. Goulden prit la lettre et dit :

« Elle est ouverte, c'est pour que nous puissions la lire. »

Alors il lut cette lettre, où M. de Montravel me recommandait à son ami, disant que j'étais marié, bon ouvrier, plein de zèle, nécessaire à ma famille, et que je rendrais de véritables services à l'arsenal. On ne pouvait rien écrire de mieux. Zébédé s'écria :

« Maintenant ton affaire est sûre.

— Oui, dit M. Goulden, te voilà revenu dans l'arsenal de Metz. »

Et Catherine vint m'embrasser, toute pâle, en disant :

« Quel bonheur, Joseph. »

Tous faisaient semblant de croire que je resterais à Metz, et moi je voulais aussi leur cacher mon épouvante. Mais cela me suffoquait, je ne pouvais presque pas m'empêcher de sangloter; heureusement, l'idée me vint d'aller annoncer la nouvelle à la tante Grédel.

« Écoutez, leur dis-je, quoique ce ne soit pas pour longtemps et que je doive rester à Metz, il faut pourtant que j'annonce cette bonne nouvelle à la tante Grédel. Ce soir, entre cinq et six heures, je reviendrai; Catherine aura le temps d'arranger mon sac. et nous souperons.

— Oui, va, Joseph », me dit M. Goulden.

Catherine ne dit rien, car elle avait de la peine à ne pas fondre en larmes. — Je partis comme un fou.

Zébédé, qui s'en retournait à la caserne, me prévint sur la porte que l'officier d'habillement se trouvait à la mairie et qu'il faudrait être là vers cinq heures. J'écoutais ses paroles comme en rêve, et je me sauvaï jusqu'à la ville. Sur les glacis, je me mis à courir. Les idées qui me traversaient l'esprit ne sont pas à décrire; j'étais effaré. Quand j'approchai des Quatre-Vents, par le sentier de Dann, il pouvait être trois heures; la mère Grédel, qui mettait des perches à ses haricots, derrière, dans le jardin, m'avait vu de loin. Elle me cria :

« C'est toi, Joseph?

— Oui.... c'est moi, » lui dis-je.

Elle sortit dans la petite allée de sureaux, et me voyant là tout pâle :

« Je sais pourquoi tu viens, mon enfant, me dit-elle; tu pars, n'est-ce pas?

— Oh! lui dis-je, je suis retenu pour l'arsenal de Metz.... Les autres partent... moi je vais rester à Metz... c'est bien heureux. »

Elle ne dit rien. Nous entrâmes dans la cuisine bien fraîche à cause de la grande chaleur qu'il faisait dehors. Elle s'assit et je lui lus la lettre du commandant. — Elle écoutait et dit :

« Oui, c'est bien heureux. »

Et nous restâmes à nous regarder l'un l'autre sans parler. Ensuite elle me prit la tête entre les mains et m'embrassa longtemps, et je vis qu'elle pleurait à chaudes larmes sans pousser un soupir.

« Vous pleurez... lui dis-je. Mais puisque je reste à Metz.... »

Elle ne répondit pas et descendit à la cave chercher du vin. Elle m'en fit boire un verre et me demanda :

vie et qu'on pense : « Mon Dieu, pourquoi donc m'avez-vous mis au monde? » Mais ce n'est pas Dieu qui fait de pareilles choses; ce sont les hommes qui vous arrachent le cœur!

Enfin M. Goulden et moi nous étions descendus; il me disait :

« Elle dort... elle ne sait rien... c'est un bonheur... tu partiras pendant son sommeil. »

Je bénissais le Seigneur de l'avoir endormie.

Nous rêvions en écoutant les moindres bruits, lorsque enfin le rappel se mit à battre. Alors M. Goulden me regarda gravement, et nous nous levâmes. Il prit le sac et me le boucla sur les épaules en silence.

« Joseph, me dit-il, va voir le commandant de l'arsenal, à Metz, mais ne compte sur rien. Le danger est tellement grave, que la France a besoin de tous ses enfants pour la défendre. Et cette fois il ne s'agit plus de prendre le bien des autres, mais de sauver notre pays. Souviens-toi que c'est toi-même, ta femme, tout ce que tu possèdes de plus cher au monde, qui se trouve en jeu. Je voudrais avoir vingt ans de moins pour t'accompagner et te montrer l'exemple. »

Nous descendîmes ensuite sans faire de bruit; nous nous embrassâmes et je gagnai la caserne. Zébédé lui-même me conduisit à la chambrée, où je mis mon uniforme. Le père de Zébédé, qui se trouvait là, fit un paquet de mes habits, en disant qu'il irait chez nous après notre départ; ensuite le bataillon défila par la ruelle de Lanche, sous la porte de France.

Quelques enfants nous suivaient. Les soldats du corps de garde, à l'avancée, portèrent les armes. Nous étions en route pour Waterloo.

XIV

A Sarrebourg nous reçumes des billets de logement. Le mien était pour l'ancien imprimeur Järeisse, qui connaissait M. Goulden et la tante Grédel; il me fit dîner à sa table avec mon nouveau camarade de lit, Jean Buche, le fils d'un schlitteur du Harberg, qui n'avait jamais mangé que des pommes de terre avant d'être conscrit. Il croquait jusqu'aux os de la viande qu'on nous servait. Moi, j'étais tellement mélancolique que de l'entendre croquer ces os, cela me tombait sur les nerfs.

Le père Järeisse voulait me consoler, mais tout ce qu'il me disait augmentait encore mon chagrin.

Nous passâmes le reste de cette journée et la nuit suivante à Sarrebourg. Le lendemain, nous fîmes route jusqu'au village de Mézières, enfin le cinquième jour nous approchions de Metz.

Je n'ai pas besoin de vous raconter notre marche : les soldats tout blancs de poussière, qui vont d'étape en étape, le sac au dos, l'arme à volonté, parlent, rient, sans s'inquiéter de rien. Et quand on est triste, quand on laisse à la maison sa femme, de vieux amis, des gens qui vous aiment et qu'on ne reverra peut-être jamais, tout défile sous vos yeux comme des ombres, à cent pas plus loin, on n'y pense plus.

Pourtant la vue de Metz, avec sa haute cathédrale, ses vieilles maisons et ses remparts sombres, me réveilla. Deux heures avant d'arriver, nous croyions être aux chemins couverts. Il faisait très chaud, on allongeait le pas pour se mettre plus tôt à l'ombre. Au

souvenir du colonel Desmichels, je tâtais ma lettre dans ma poche. Zébédé ne me parlait plus, de temps en temps il se retournait pour me jeter un coup d'œil. Ce n'était plus tout à fait comme dans le temps; il était sergent, et moi simplement soldat. Que voulez-vous? nous nous aimions toujours, mais cela faisait tout de même une différence.

Jean Buche, lui, marchait près de moi, le dos rond et les pieds en dedans comme les loups.

Enfin, sur les cinq heures de l'après-midi, nous arrivâmes à l'avancée. On vint nous reconnaître; le capitaine de garde lui-même nous cria :

« Quand il vous plaira! »

Les tambours se mirent à battre, et nous entrâmes dans cette ville, la plus vieille que j'aie jamais vue. C'est à Metz que la Seille et la Moselle se rencontrent, et c'est là qu'on voit des maisons de quatre et cinq étages, les murs décrépits pleins de poutrelles, comme à Saverne et à Bouxviller, des fenêtres rondes et carrées, grandes et petites sur la même ligne, avec des volets et sans volets, avec des vitres et sans vitres. C'est vieux comme les montagnes et les rivières et tout en haut le toit s'avance de six pieds, en allongeant son ombre dans les eaux noires, où passent des savates, des guenilles et des chiens noyés.

Notre billet de logement était pour Élias Meyer, boucher dans la rue de Saint-Valéry. Quand nous arrivâmes en face de la maison, ce boucher — qui découpaît de la viande à sa fenêtre en forme de voûte, garnie d'une grille — se fâcha et nous reçut très mal. C'était un gros juif tout rouge, la figure ronde, avec des bagues d'argent à ses doigts et des boucles d'oreilles; sa femme, maigre et jaune, descendit en s'écriant qu'ils avaient logé la veille, l'avant-veille... que le secrétaire

de la mairie leur en voulait, qu'il leur envoyait des soldats tous les jours, que les voisins n'en avaient pas... ainsi de suite. Ils nous laissèrent pourtant entrer. Leur fille vint nous voir; derrière elle se tenait une grosse servante crêpue, très sale. Il me semble que ces gens sont encore là, devant moi, dans la vieille chambre boisée de chêne, la grande lampe de cuivre pendue au plafond et la fenêtre grillée ouvrant sur une petite cour.

La fille, très pâle et les yeux noirs, dit quelques mots à sa mère, et la servante reçut l'ordre de nous conduire au grenier, à la chambre des mendiants; car tous les juifs ont des mendiants qu'ils nourrissent le vendredi.... Mon camarade du Harberg trouvait cela très bien; moi j'étais indigné. Malgré cela, nous montâmes derrière la servante, dans un escalier tournant où l'on glissait à force de crasse; et nous arrivâmes au grenier, dans une chambre formée de lattes à travers desquelles on voyait le linge sale pour la lessive. Le jour venait par une lucarne en tabatière dans le toit. Sans ma désolation, j'aurais trouvé ce lieu vraiment abominable; nous n'avions qu'une seule chaise et une paillasse étendue sur le plancher avec sa couverture pour nous deux. La servante nous regardait encore sur la porte, comme si nous avions dû lui faire des compliments.

Je m'assis et me débarrassai de mon sac, bien triste, comme on pense; Buche en fit autant de son côté. La servante se mettait à descendre, quand je lui crieai :

« Attendez une minute.... Nous descendons aussi... nous ne voulons pas nous casser le cou dans l'escalier. »

Après avoir changé de souliers et de bas, nous refermâmes la porte avec un cadenas, et nous descendîmes dans la boucherie acheter de la viande. Jean

alla chercher du pain chez le boulanger en face, et comme nous avions place au feu, nous entrâmes dans la cuisine faire la soupe.

Le boucher vint nous voir vers huit heures, il avait une grosse pipe d'Ulm; nous finissions de manger. Il nous demanda de quel pays nous étions; moi je ne lui répondis pas, mais Jean Buche lui dit que j'étais horloger à Phalsbourg, sur quoi cet homme me prit en considération. Il dit que son frère voyageait en Alsace et en Lorraine pour les montres, les bagues et autres objets d'orfèvrerie et de bijouterie; qu'il s'appelait Samuel Meyer, et que peut-être nous avions déjà fait des affaires ensemble. Je lui répondis alors que j'avais vu son frère deux ou trois fois chez M. Goulden, et c'était vrai. Là-dessus il prévint la servante de nous monter un oreiller; et nous allâmes nous coucher. La grande fatigue nous endormit bien vite. Je dormais encore quand mon camarade me secoua, en disant :

« Le rappel! »

Nous n'eûmes que le temps de nous habiller, de boucler notre sac, de prendre le fusil et de descendre. Comme nous arrivions sur la place de la Caserne, l'appel commençait. Après l'appel, deux fourgons s'avancèrent, et nous reçûmes cinquante cartouches à balle par homme. Le commandant Gémeau, le capitaine et tous les officiers étaient là. Je vis que tout était fini, et que ma lettre pour le colonel Desmichels serait bonne pour après la campagne, si j'en réchappais, et s'il fallait finir mes sept ans. — Zébédé me regardait de loin; je détournais la tête. Dans le même instant on crie :

« Portez armes! Arme à volonté! Par file à gauche, en avant, marche! »

Les tambours battaient, nous marquions le pas; les toits, les maisons, les fenêtres, les ruelles et les gens défilaient. Nous traversâmes le premier pont, ensuite le pont-levis. — Les tambours cessèrent de battre; nous allions du côté de Thionville.

D'autres troupes suivaient le même chemin, de la cavalerie et de l'infanterie.

Nous arrivâmes le soir au village de Beauregard, le lendemain soir au village de Mitry, près de Thionville, où nous fûmes cantonnés jusqu'au 8 juin. Je logeais, avec Buche, chez un gros propriétaire qui s'appelait M. Pochon, un honnête homme qui nous faisait boire du bon vin blanc, et qui se plaisait à parler de politique comme M. Goulden.

Pendant notre séjour dans ce village, le général Shœffer arriva de Thionville, et l'on nous fit prendre les armes, pour aller passer la revue près d'une grande ferme, qu'on appelait la ferme de Silvange.

Nous allions à plusieurs nous promener dans les environs. Un jour, Zébédé vint me prendre et me conduisit dans la grande fonderie de Moyeuvre, où nous vîmes couler des boulets et des obus. Nous cautions de Catherine, de M. Goulden; il me disait d'écrire, mais j'avais peur en quelque sorte de recevoir des nouvelles; je détournais mon esprit de Phalsbourg.

Le 8 juin, de grand matin, le bataillon partit du village et repassa près de Metz, mais sans entrer. Les portes de la ville étaient fermées et les canons sur les remparts, comme en temps de guerre. Nous allâmes coucher à Chatel, le lendemain à Étain, le jour suivant à Dannevoux, où je fus logé chez un bon patriote qui s'appelait M. Sébastien Perrin. C'était un homme riche. Il voulait tout savoir en détail, et comme avant

nous un grand nombre d'autres bataillons avaient suivi la même route, il disait :

« Dans un mois ou peut-être avant, nous saurons de grandes choses.... Toutes les troupes marchent sur la Belgique.... L'Empereur va tomber sur les Anglais et les Prussiens! »

C'était notre dernière bonne étape. Plus nous avançions, plus nous rencontrions de troupes, et comme j'avais déjà vu ces choses en Allemagne, je disais à mon camarade Jean Buche :

« Maintenant ça va chauffer! »

De tous les côtés, dans toutes les directions, la cavalerie, l'infanterie, l'artillerie s'avançaient par files, couvrant les routes à perte de vue. On ne pouvait voir de plus beau temps ni de plus magnifiques récoltes; seulement il faisait trop chaud. Ce qui m'étonnait, c'était de ne découvrir aucun ennemi, ni devant, ni derrière, ni à droite, ni à gauche. On ne savait rien. Le bruit courait entre nous que, cette fois, nous allions tomber sur les Anglais. J'avais déjà vu les Prussiens, les Autrichiens, les Russes les Bavarois, les Wurtembergeois, les Suédois; j'allais aussi connaître les Anglais. Je pensais : « Puisqu'il faut s'exterminer, j'aime autant que ce soit avec ceux-ci qu'avec les Allemands. Nous ne pouvons pas éviter notre sort; si je dois en réchapper, j'en réchapperai; si je dois laisser ma peau, tout ce que je ferais pour la sauver, ou rien, ce serait la même chose. Mais il faut en exterminer le plus possible des autres; de cette façon, nous augmentons les chances pour nous. »

Si ces raisonnements ne me faisaient pas de bien, au moins ils ne me causaient pas de mal.

XV

Nous avions passé la Meuse le 12, le 13 et le 14, nous continuâmes à marcher dans de mauvais chemins bordés de champs de blé, d'orge, d'avoine, de chanvre, qui n'en finissaient plus. — Il faisait une chaleur extraordinaire; la sueur me coulait sous le sac et la giberne jusqu'au bas des reins. Après avoir supporté la pluie, le vent, la neige et la boue en Allemagne, le tour de la poussière et du soleil était venu.

On n'entendait plus dans toutes les directions que le son des tambours et des trompettes; quand le bataillon passait sur une hauteur, des files de casques, de lances, de baïonnettes se découvraient à perte de vue. Zébédé, le fusil sur l'épaule, me criait quelquefois d'un air joyeux :

« Eh bien! Joseph, nous allons donc encore une fois nous regarder le blanc des yeux avec les Prussiens? »

Et j'étais forcé de lui répondre :

« Oh! oui, la noce va recommencer! »

Ce jour même, vers sept heures, nous arrivâmes à Roly. Des hussards occupaient déjà ce village et l'on nous fit bivouaquer dans un chemin creux, le long de la côte.

Nos fusils étaient à peine en faisceaux, que plusieurs officiers supérieurs arrivèrent. Le commandant Gémeau, qui venait de mettre pied à terre, remonta sur son cheval et courut à leur rencontre; ils causerent un instant ensemble et descendirent dans notre chemin, où tout le monde regardait en se disant :

« Quelque chose se passe! »

Le général Pécheux ordonna le roulement et nous cria :

« Formez le cercle! »

Mais comme le chemin était trop étroit, les soldats montèrent des deux côtés sur le talus; d'autres restèrent en bas. Tout le bataillon regardait, et le général se mit à dérouler un papier en nous criant :

« Proclamation de l'Empereur! »

Quand il eut dit cela, le silence devint si grand, qu'on aurait dit qu'il était seul au milieu des champs. Depuis le dernier conscrit jusqu'au commandant Gémeau, tout le monde écoutait; et même aujourd'hui, quand j'y pense, après cinquante ans, cela me remue le cœur : c'était quelque chose de grand et de terrible.

Voici ce que le général nous lut :

« Soldats! c'est aujourd'hui l'anniversaire de Marengo et de Friedland, qui décidèrent deux fois du sort de l'Europe. Alors, comme après Austerlitz, comme après Wagram, nous fûmes trop généreux, nous crûmes aux protestations et aux serments des princes que nous laissâmes sur le trône. Aujourd'hui cependant, coalisés entre eux, ils en veulent à l'indépendance et aux droits les plus sacrés de la France. Ils ont commencé la plus injuste des agressions; marchons à leur rencontre; eux et nous, nous ne sommes plus les mêmes hommes! »

Tout le bataillon frémît et se mit à crier : *Vive l'Empereur!* Le général leva la main, et l'on se tut en se penchant encore plus pour entendre.

« Soldats! — A Iéna, contre ces mêmes Prussiens, aujourd'hui si arrogants, nous étions un contre trois, et à Montmirail, un contre six. Que ceux d'entre vous qui ont été prisonniers des Anglais vous fassent le

récit de leurs pontons et des maux affreux qu'ils y ont soufferts.

« Les Saxons, les Belges, les Hanovriens, les soldats de la Confédération du Rhin gémissent d'être obligés de prêter leurs bras à la cause de princes ennemis de la justice et des droits de tous les peuples; ils savent que cette coalition est insatiable: après avoir dévoré douze millions de Polonais, douze millions d'Italiens, un million de Saxons, six millions de Belges, elle devra dévorer les États de second ordre de l'Allemagne.

« Les insensés! Un moment de prospérité les aveugle; l'oppression et l'humiliation du peuple français sont hors de leur pouvoir. S'ils entrent en France, ils y trouveront leur tombeau.

« Soldats, nous avons des marches forcées à faire, des batailles à livrer, des périls à courir; mais avec de la constance, la victoire sera à nous; les Droits de l'homme et le bonheur de la patrie seront reconquis. Pour tout Français qui a du cœur, le moment est arrivé de vaincre ou de périr.

« NAPOLÉON. »

On ne se figurera jamais les cris qui s'élévèrent alors; c'était un spectacle qui vous grandissait l'âme; on aurait dit que l'Empereur nous avait soufflé son esprit des batailles, et nous ne demandions plus qu'à tout massacrer.

Cette proclamation me paraissait très belle.

Notre courage était augmenté par ces paroles fortes et justes. Les anciens disaient en riant :

« Cette fois, nous n'allons pas languir... à la première marche, nous tombons sur les Prussiens! »

Et les conscrits qui n'avaient pas encore entendu

ronfler les boulets, se réjouissaient plus que les autres. Les yeux de Buche brillaient comme ceux d'un chat; il s'était assis au bord du chemin, son sac ouvert sur le talus, et repassait lentement son sabre, en essayant le fil à la pointe de son soulier. D'autres affilaient leur baïonnette, ou rajustaient leur pierre à fusil, ce qui se fait toujours en campagne, la veille d'une rencontre.

Le soleil se penchait de plus en plus derrière les blés; quelques détachements allaient chercher du bois au village, ils en rapportaient aussi des oignons, des poireaux, du sel, et même des quartiers de vache pendus à de grandes perches sur leurs épaules.

C'est autour des feux, lorsque les marmites commençaient à bouillonner et que la fumée tournait dans le ciel, qu'il aurait fallu voir la mine joyeuse qu'on avait; l'un parlait de Lutzen, l'autre d'Austerlitz, l'autre de Wagram, d'Iéna, de Friedland, de l'Espagne, du Portugal, de tous les pays du monde. Tous parlaient ensemble; mais on n'écoutait que les anciens, les bras couverts de chevrons, qui parlaient mieux et montraient les positions à terre avec le doigt, en expliquant les par file à droite et les par file à gauche, par trente ou quarante en bataille. On croyait tout voir en les écoutant.

Chacun avait sa cuiller d'étain à la boutonnière et pensait :

« Le bouillon va bien... c'est une bonne viande bien grasse. »

La nuit alors était venue. Après la distribution on avait l'ordre d'éteindre les feux et de ne pas sonner la retraite, ce qui signifiait que l'ennemi n'était pas loin, et qu'on craignait de l'effaroucher.

Il commençait à faire clair de lune. Buche et moi nous mangions à la même gamelle. Quand nous eûmes

fini, durant plus de deux heures il me raconta leur vie au Harberg, leur grande misère lorsqu'il fallait traîner des cinq et six stères de bois sur une *schlitten*, en risquant d'être écrasés, surtout à la fonte des neiges. L'existence des soldats, la bonne gamelle, le bon pain, la ration régulière, les bons habits chauds, les chemises bien solides en grosse toile, tout cela lui paraissait admirable. Jamais il ne s'était figuré qu'on pouvait vivre aussi bien; et la seule idée qui le tourmentait, c'était de faire savoir à ses deux frères, Gaspard et Jacob, sa belle position, pour les décider à s'engager aussitôt qu'ils auraient l'âge.

« Oui, lui disais-je, c'est bien; mais les Russes, les Anglais, les Prussiens... tu ne penses pas à cela.

— Je me moque d'eux, faisait-il; mon sabre coupe comme un tranchet, ma baïonnette pique comme une aiguille. C'est plutôt eux qui doivent avoir peur de me rencontrer. »

Nous étions les meilleurs amis du monde; je l'aimais presque autant que mes anciens camarades Klipfel, Furst et Zébédé. Lui m'aimait bien aussi; je crois qu'il se serait fait hacher pour me tirer d'embarras. — Les anciens camarades de lit ne s'oublient jamais; de mon temps, le vieux Harwig, que j'ai connu plus tard à Phalsbourg, recevait encore une pension de son ancien camarade Bernadotte, roi de Suède.

Pendant que nous étions à causer, Zébédé vint me frapper sur l'épaule.

« Tu ne fumes pas, Joseph? me dit-il.

— Je n'ai pas de tabac. »

Aussitôt il m'en donna la moitié d'un paquet, et cela m'attendrit. Lui ne se possédait plus de joie, en songeant que nous allions tomber sur les Prussiens.

« Quelle revanche! s'écriait-il. Pas de quartier.... Il

faut que tout soit payé depuis la Katzbach jusqu'à Soissons. »

On aurait cru que ces Prussiens et ces Anglais n'allait pas se défendre, et que nous ne risquions pas d'attraper des boulets et de la mitraille. Mais que peut-on dire à des gens qui ne se rappellent rien et qui voient tout en beau? Je fumais tranquillement ma pipe et je répondais :

« Oui!... oui!... nous allons les arranger, ces gueux-là!... Nous allons les bousculer.... Ils vont en voir des dures.... »

J'avais laissé bourrer sa pipe à Jean Buche; et comme nous étions de garde, Zébédé, vers neuf heures, alla relever les premières sentinelles à la tête du piquet. Moi, je sortis de notre cercle, et j'allai m'étendre quelques pas en arrière, l'oreille sur le sac, au bord d'un sillon. Le temps était si chaud, qu'on entendait les cigales chanter longtemps encore après le coucher du soleil; quelques étoiles brillaient au ciel, pas un souffle n'arrivait sur la plaine, les épis restaient droits, et dans le lointain les horloges des villages sonnaient neuf heures, dix heures, onze heures. Je finis par m'endormir. C'était la nuit du 14 au 15 juin 1815.

Entre deux et trois heures du matin, Zébédé vint me secouer.

« Debout! disait-il, en routel! »

Buche était aussi venu s'étendre près de moi; nous nous levâmes. C'était notre tour de relever les postes. Il faisait encore nuit, mais le jour étendait une ligne blanche au bord du ciel, le long des blés. A trente pas plus loin, le lieutenant Bretonville nous attendait au milieu du piquet. C'est dur de se lever, quand on dort si bien après une marche de dix heures. Tout en bouclant notre sac, nous avions rejoint le piquet. Au

bout de deux cents pas, derrière une haie, je relevai la sentinelle en face de Roly. Le mot d'ordre était : « Jemmapes et Fleurus ! »

Je me mis à marcher l'arme au bras le long de la haie. Le village, avec ses petits toits de chaume et plus loin son clocher d'ardoises, s'élevait au-dessus des moissons. Un hussard à cheval en sentinelle au milieu du chemin regardait, son mousqueton appuyé sur la cuisse. C'est tout ce qu'on voyait.

Longtemps j'attendis là, songeant, écoutant et marchant. Tout dormait. La ligne blanche du ciel grandissait.

Cela dura plus d'une demi-heure. La lumière matinale grisonnait au loin le pays; deux ou trois cailles s'appelaient et se répondaient d'un bout de la plaine à l'autre. Je m'étais arrêté tout mélancolique, des idées innombrables me venaient, quand, dans le lointain, le galop d'un cheval s'entendit. Je regardai d'abord sans rien voir. Ce galop, au bout de quelques minutes, entra dans le village; ensuite tout se tut. Seulement il se fit une rumeur confuse. Qu'est-ce que cela signifiait? Un instant après, le cavalier sortit de Roly dans notre chemin, ventre à terre; je m'avancai au bord de la haie, l'arme prête en criant :

« Qui vive?

- France!
- Quel régiment?
- Douzième chasseurs... estafette.
- Quand il vous plaira. »

Il poursuivit sa route en redoublant de vitesse. Je l'entendis s'arrêter au milieu de notre campement et crier :

« Le commandant? »

Je m'avancai sur le dos de la colline pour voir ce

qui se passait. Presque aussitôt il se fit un grand mouvement : les officiers arrivaient; le chasseur, toujours à cheval, parlait au commandant Gémeau; des soldats s'approchaient aussi. J'écoutais, mais c'était trop loin. Le chasseur repartit en remontant la côte. Tout paraissait en révolution; on criait, on gesticulait.

Tout à coup, la diane se mit à battre. Le piquet qui relevait les postes tournait au coude du chemin. Zébédé de loin m'avait l'air tout pâle.

« Arrive! » me dit-il en passant.

Deux sentinelles restaient plus loin sur la gauche. On ne parle pas sous les armes, malgré cela Zébédé me dit tout bas :

« Joseph, nous sommes trahis; Bourmont, le général de la division d'avant-garde, et cinq autres brigands de son espèce viennent de passer à l'ennemi. »

Sa voix tremblait. Tout mon sang ne fit qu'un tour, et, regardant les autres du piquet, deux vieux à chevrons, je vis que leurs moustaches grises frissonnaient; ils roulaient des yeux terribles, comme s'ils avaient cherché quelqu'un à tuer, mais ils ne disaient rien.

Nous pressions le pas pour relever les deux autres sentinelles. En rentrant au bivouac, nous trouvâmes le bataillon déjà sous les armes, prêt à partir. La fureur et l'indignation étaient peintes sur toutes les figures; les tambours roulaient. Le commandant et le capitaine adjudant-major, à cheval sur le front du bataillon, attendaient, pâles comme des morts. Le commandant, tout à coup tirant son épée pour faire cesser le roulement, voulut dire quelque chose; mais les idées ne lui venaient pas, et, comme un fou, il se mit à crier :

« Ah! canailles!... ah! misérables chouans!... Vive l'Empereur! Pas de quartier!... »

Il bredouillait et ne savait plus ce qu'il disait; mais tout le bataillon trouvait qu'il parlait très bien, et l'on se mit à crier tous ensemble comme des loups :

« En avant!... en avant!... A l'ennemis!... Pas de quartier! »

On traversa le village au pas de charge. Au bout d'une heure, après avoir fait chacun ses réflexions, on se remit à jurer, à crier, d'abord tout bas, ensuite tout haut, de sorte qu'à la fin le bataillon était comme des révoltés. Les uns disaient qu'il fallait exterminer tous les officiers de Louis XVIII, les autres qu'on voulait nous livrer tous en masse; et même plusieurs criaient que les maréchaux trahissaient, qu'ils devaient passer au conseil de guerre pour être fusillés.

Le commandant alors ordonna de faire halte, et passa devant nous en crient « que les trahirs étaient partis trop tard; que nous allions attaquer le même jour et que l'ennemi n'aurait pas le temps de profiter de la trahison, qu'il serait surpris et culbuté ».

On se remit en marche, et l'on répétait tout le long de la route que les plans avaient été livrés trop tard.

Mais ce qui changea notre colère en joie, c'est lorsque, vers dix heures, nous entendîmes tout à coup le canon gronder à gauche, à cinq ou six lieues, de l'autre côté de la Sambre. Alors les hommes levèrent leurs shakos à la pointe de leurs baïonnettes, et ils se mirent à crier :

« En avant! Vive l'Empereur! »

Beaucoup de vieux en pleuraient d'attendrissement. Sur toute cette grande plaine, ce n'était qu'un cri immense; quand un régiment avait fini, l'autre

recommençait. Le canon grondait toujours, on redoublait le pas et comme nous marchions sur Charleroi depuis sept heures, l'ordre arriva par estafette d'appuyer à droite. Dans tous les villages où nous passions, les hommes, les femmes, les enfants, regardaient par leurs fenêtres et sur leurs portes; ils levaient les mains d'un air joyeux et criaient!

« Les Français!... les Français!... »

On voyait que ces gens nous aimaient, qu'ils étaient du même sang que nous! et même, dans les deux haltes que nous fîmes, ils arrivaient avec leur bon pain de ménage, le couteau de fer-blanc enfoncé dans la croûte, et leurs grosses cruches de bière noire, en nous tendant cela sans rien nous demander. Personne dans leur pays ne savait rien non plus, dans ce coin de la Sambre et de la Meuse, nous étions déjà plus de cent mille hommes, sans que la moindre nouvelle en fût arrivée aux ennemis. La trahison de Bourmont nous empêcha de les surprendre dispersés dans les cantonnements : tout aurait été fini d'un seul coup; mais alors il était bien plus difficile de les exterminer.

Nous continuâmes à marcher tout l'après-midi, par cette grande chaleur, dans la poussière des chemins. Plus nous avancions, plus nous voyions devant nous d'autres régiments d'infanterie et de cavalerie. Derrière nous il en venait encore d'autres. Vers les cinq heures, nous arrivâmes dans un village où les bataillons et les escadrons défilaient sur un pont de briques. En traversant ce village, que notre avant-garde avait enlevé, nous vîmes quelques Prussiens étendus à droite et à gauche dans les ruelles. Je dis à Jean Buche :

« Ça, ce sont des Prussiens.... J'en ai vu pas mal du

côté de Lutzen et de Leipzig, et tu vas en voir aussi, Jean!

— Tant mieux! fit-il, c'est tout ce que je demande!»

Le village que nous traversons s'appelait Châtelet; la rivière, c'était la Sambre: une eau jaune pleine de terre glaise, et profonde; ceux qui par malheur y tombent ont de la peine à s'en tirer, car les bords sont à pic.

De l'autre côté du pont, on nous fit bivouaquer le long de la rivière. Nous n'étions pas tout à fait l'avant-garde, puisque les hussards avaient passé avant nous; mais nous étions la première infanterie du corps de Gérard.

Tout le reste de ce jour, le quatrième corps défila sur le pont, et nous apprîmes à la nuit que l'armée avait passé la Sambre; qu'on s'était battu près de Charleroi, à Marchiennes et à Jumet.

XVI

Une fois sur l'autre rive de la Sambre, on mit les armes en faisceaux dans un verger, et chacun put allumer sa pipe et respirer en regardant les hussards, les chasseurs, l'artillerie et l'infanterie défiler d'heure en heure sur le pont et prendre position dans la plaine.

Sur notre front se trouvait une forêt de hêtres; elle s'étendait du côté de Fleurus, et pouvait avoir trois lieues d'un bout à l'autre. On voyait à l'intérieur de grandes places jaunes; c'étaient des chaumes, et même des carrés de blé. Une vingtaine de maisons,

vieilles et décrépites, dépassaient le pont, car le Châtelet est un village plus grand que Saverne.

Entre les bataillons et les escadrons, qui défilaient toujours, arrivaient des femmes, des hommes, des enfants, avec des cruches de bière vineuse, du pain et de l'eau-de-vie blanche très forte, qu'ils nous vendaient moyennant quelques sous. Buche et moi nous cassâmes une croûte en regardant ces choses, et même en riant avec les filles, qui sont blondes et très jolies dans ce pays.

Tout proche de nous se découvrait le petit village de Catelineau, et, sur notre gauche, bien loin, entre le bois et la rivière, le village de Gilly.

La fusillade, les coups de canon et les feux de peloton roulaient toujours dans cette direction. La nouvelle arriva bientôt que les Prussiens, repoussés de Charleroi par l'Empereur, s'étaient mis en carrés au coin de la forêt. De minute en minute, on s'attendait à marcher pour leur couper la retraite. Mais entre sept et huit heures, la fusillade cessa; les Prussiens s'étaient retirés sur Fleurus, après avoir perdu l'un de leurs carrés; le reste s'était sauvé dans le bois; et nous vîmes arriver deux régiments de dragons.

Ils prirent position à notre droite le long de la Sambre.

Il pouvait être huit heures du soir, et l'on pensait que nous resterions au Châtelet jusqu'après le défilé de nos trois divisions. Un vieux paysan chauve, en blouse bleue et bonnet de coton, sec comme une chèvre, qui se trouvait avec nous, disait au capitaine Grégoire que de l'autre côté du bois, dans un fond, se trouvaient le village de Fleurus et celui de Lambusart, plus petit et sur la droite; que depuis au moins trois semaines les Prussiens avaient des hommes dans ces

villages; qu'il en était de même arrivé d'autres la veille et l'avant-veille. Il nous disait aussi que le long d'une grande route blanche, bordée d'arbres, qu'on voyait filer tout droit à deux bonnes lieues sur notre gauche, les Belges et les Hanovriens avaient des postes à Gosselies et aux Quatre-Bras; — que c'était la grande route de Bruxelles, où les Anglais, les Hanovriens, les Belges avaient toutes leurs forces, tandis que les Prussiens, à quatre ou cinq lieues sur la droite, occupaient la route de Namur; qu'entre eux et les Anglais, du plateau des Quatre-Bras jusque sur le plateau de Ligny, en arrière de Fleurus, s'étendait une bonne chaussée, où leurs estafettes allaient et venaient du matin au soir, de sorte que les Anglais apprenaient toutes les nouvelles des Prussiens, et les Prussiens toutes celles des Anglais; qu'ils pouvaient ainsi se secourir les uns les autres.

Au bout de cinq minutes, la moitié du bataillon était en cercle autour de ce vieux. Il fumait une pipe de terre et nous montrait toutes les positions avec son tuyau; étant commissionnaire pour les paquets entre le Châtelet, Fleurus et Namur, il connaissait les moindres détails du pays. Il se plaignait beaucoup des Prussiens, disant que c'étaient des êtres fiers, insolents, dangereux pour les femmes; qu'on ne pouvait jamais les contenter, et que les officiers se vantaient de nous avoir ramenés depuis Dresde jusqu'à Paris, en nous faisant courir devant eux comme des lièvres.

Voilà ce qui m'indigna! Je savais qu'ils avaient été deux contre un à Leipzig, que les Russes, les Autrichiens, les Saxons, les Bavarois, les Wurtembergeois, les Suédois, toute l'Europe nous avait accablés, lorsque les trois quarts de notre armée étaient malades du typhus, du froid, de la faim, des marches et des contre-

marches; ce qui ne nous avait pas encore empêchés de leur passer sur le ventre à Hanau et de les battre cinquante fois, un contre trois, en Champagne, en Alsace, dans les Vosges et partout. Ces vanteries des Prussiens me révoltaient.

Ce vieux disait aussi que les Prussiens répétaient sans cesse qu'ils allaient bientôt se réjouir à Paris, en buvant les bons vins de France, et que l'armée française n'était qu'une bande de brigands.

En entendant cela, je m'écriai en moi-même :
« Joseph, maintenant tu n'auras plus de pitié....
C'est l'extermination! »

Neuf heures et demie sonnaient au village du Châtelet, les hussards sonnaient la retraite et chacun s'arrangeait derrière une haie, derrière un rucher ou dans un sillon pour dormir, lorsque le général de brigade Schaeffer vint donner l'ordre au bataillon de se porter de l'autre côté du bois, en avant-garde. Je vis aussitôt que notre malheureux bataillon allait toujours être en avant-garde comme en 1813. C'est triste pour un régiment d'avoir de la réputation; les hommes changent, mais le numéro reste.

Quelques hussards déployés en éclaireurs à droite et à gauche du chemin précédaient la colonne. Nous marchions au pas ordinaire, nos capitaines dans l'intervalle des compagnies, et le commandant Géneau à cheval, au milieu du bataillon, sur sa petite jument grise.

Avant de partir, chaque homme avait reçu sa miche de trois livres et deux livres de riz; c'est ainsi que la campagne s'ouvrit pour nous.

Il faisait un clair de lune magnifique, tout le pays et même la forêt, à trois quarts de lieue devant nous, brillait comme de l'argent. Malgré moi, je songeais au

bois de Leipzig où j'avais glissé dans un trou de terre glaise avec deux hussards prussiens pendant que le pauvre Klipfel était haché plus loin en mille morceaux; cette idée me rendait très attentif. Personne ne parlait; Buche lui-même dressait la tête, en serrant les dents, et Zébédé, sur la gauche de la compagnie, ne regardait pas de mon côté, mais dans l'ombre des arbres, comme tout le monde.

Il nous fallut près d'une heure pour arriver au bois; à deux cents pas, on cria : « Halte! » Les hussards se replièrent sur les flancs du bataillon, une compagnie fut déployée en tirailleurs sous bois. On attendit environ cinq minutes, et, comme aucun bruit, aucun avertissement n'arrivait, on se remit en marche. Le chemin que nous suivions dans cette forêt était un chemin de charrettes assez large. La colonne marquait le pas dans l'ombre. A chaque instant de grandes places vides donnaient de l'air et de la lumière. On avait fait aussi quelques coupes, et le bois blanc, en stères entre deux piquets, brillait de loin en loin. Du reste, rien ne s'entendait ni ne se voyait.

Buche me disait tout bas :

« J'aime pourtant sentir l'odeur du bois; c'est comme au Harberg. »

Enfin, au bout de deux heures, la lumière reparut au fond du taillis, et nous arrivâmes de l'autre côté sans avoir rien rencontré. Les hussards qui nous suivaient repartirent et le bataillon mit l'arme au pied.

Nous étions dans un pays de blé comme je n'en ai jamais vu de pareil. Ces blés étaient en fleur, encore un peu verts, les orges étaient déjà presque mûres. Cela s'étendait à perte de vue. Je vis alors que le vieux ne nous avait pas trompés, car, au fond d'une espèce de creux, à deux mille pas en avant de nous,

et derrière un petit renflement, s'élevaient la pointe d'un vieux clocher et quelques pignons couverts d'ardoises où donnait la lune. Ce devait être Fleurus. Plus proche de nous, sur notre droite, se découvraient des chaumières, quelques maisons et un autre clocher; c'était sans doute Lambusart. Mais beaucoup plus loin, au bout de cette grande plaine, à plus d'une lieue et derrière Fleurus, le terrain se renflait en collines, qui brillaient de feux innombrables. On reconnaissait trois gros villages, qui s'étendaient sur ces hauteurs, de gauche à droite, et que nous avons su depuis être Saint-Amand, le plus proche de nous, Ligny au milieu, et plus loin, à deux bonnes lieues au moins, Sombref. L'armée des Prussiens se trouvait là dans les maisons, dans les vergers, dans les champs. Et derrière ces trois villages en ligne, s'en découvrait encore un autre plus haut et plus loin, sur la gauche, où des feux brillaient aussi; c'était celui de Bry, où les gueux devaient avoir leurs réserves.

Tout cela, je voyais que ce serait très difficile à prendre.

Dans la plaine, sur notre gauche, brillaient aussi des feux, c'étaient ceux du troisième corps, qui, vers huit heures, avait tourné le coin de la forêt, après avoir repoussé les Prussiens, et qui s'était arrêté dans quelque village encore bien loin de Fleurus. Quelques feux le long du bois, sur la même ligne que nous, étaient aussi de notre armée; je crois me rappeler que nous en avions des deux côtés, mais je n'en suis pas sûr; la grande masse, dans tous les cas, était à gauche.

On posa tout de suite des sentinelles aux environs, après quoi chacun se coucha sur la lisière du bois, sans allumer de feux, en attendant les nouveaux ordres.

Le général Schœffer vint encore cette même nuit.

avec des officiers de hussards. Le commandant Gémeau veillait sous les armes; ils causèrent tout haut à vingt pas de nous. Le général disait que notre corps d'armée continuait à défiler, mais qu'il était bien en retard; qu'il ne serait pas même au complet le lendemain (en effet, ce quatrième bataillon, qui devait nous rejoindre au Châtelet, n'arriva que le lendemain de la bataille, lorsque nous étions presque tous exterminés dans ce gueux de Ligny, et qu'il ne nous restait plus seulement quatre cents hommes; au lieu que, s'il avait été là, nous aurions donné ensemble, et qu'il aurait eu sa part de gloire).

Comme j'avais été de garde la veille, je m'étendis tranquillement au pied d'un arbre, côte à côte avec Buche, au milieu des camarades. Il pouvait être une heure du matin. C'était le jour de la terrible bataille de Ligny. La moitié de ceux qui dormaient là devaient laisser leurs os dans ces villages que nous voyions, et dans ces grandes plaines si riches en grains de toutes sortes; ils devaient aider à faire pousser les blés, les orges et les avoines.

XVII

Durant cette nuit, l'air était lourd, je m'éveillais toutes les heures malgré la grande fatigue; les camarades dormaient, quelques-uns parlaient en rêvant. Buche ne bougeait pas. Tout près de nous, sur la lisière du bois, nos fusils en faisceaux brillaient à la lune.

Dans le lointain à gauche, on entendait des « Qui vive? » sur notre front, des : *Wer da?*

Beaucoup plus près de nous, les sentinelles du bataillon se voyaient immobiles, à deux cents pas, dans les blés jusqu'au ventre.

Je me levai doucement et je regardai : du côté de Sombref, à deux lieues au moins sur notre droite, il arrivait de grandes rumeurs qui montaient et puis cessaient. On aurait dit de petits coups de vent dans les feuilles; mais il ne faisait pas le moindre vent, il ne tombait pas une goutte de rosée, et je pensais :

« Ce sont les canons et les fourgons des Prussiens qui galopent là-bas sur la route de Namur, et leurs bataillons, leurs escadrons qui viennent toujours. Mon Dieu! dans quelle position nous allons être demain, avec cette masse de gens devant nous, qui se renforcent encore de minute en minute! »

Ils avaient éteint leurs feux à Saint-Amand et à Ligny, mais du côté de Sombref il en brillait beaucoup plus : les régiments prussiens, qui venaient d'arriver à marches forcées, faisaient sans doute leur soupe. Quelquefois je me disais :

« Tu t'es sauvé de Lutzen, de Leipzig et de Hanau, pourquoi ne réchapperais-tu pas encore d'ici? »

Mais ces espérances que je me donnais ne m'empêchaient pas de reconnaître que ce serait terrible.

A la fin, je m'étais pourtant endormi lorsque le tambour-maître Padoue se mit à battre lui-même la diane; il se promenait de long en large sur la lisière du bois, et se complaisait dans ses roulements et ses redoublés. Les officiers étaient déjà réunis sur la colline dans les blés, ils regardaient vers Fleurus, causant entre eux.

Notre diane commence toujours avant celle des Prussiens, des Russes, des Autrichiens et de tous nos ennemis; c'est comme le chant de l'alouette au tout

petit jour. Les autres, avec leurs larges tambours, commencent après leurs roulements sourds, qui vous donnent des idées d'enterrement. Mais leurs trompettes ont de jolis airs pour sonner le réveil, au lieu que les nôtres ne donnent que trois ou quatre coups de langue, et semblent dire :

« En route! nous n'avons pas de temps à perdre. »

Tout le monde se levait, le soleil magnifique montait sur les blés, on sentait d'avance quelle chaleur il allait faire sur les midi. Buche et tous les hommes de corvée partaient avec les bidons chercher de l'eau, pendant que d'autres secouaient l'amadou dans une poignée de paille pour allumer les feux. Le bois ne manquait pas, chacun cherchait sa brassée dans les coupes. Le caporal Duhem, le sergent Rabot et Zébédé vinrent causer avec moi. Nous étions tous partis ensemble en 1813; ils avaient été de ma noce; malgré la différence des grades, ils conservaient toujours un bon fonds pour Joseph.

« Eh bien! me cria Zébédé, la danse va recommencer?

— Oui, » lui dis-je.

Et, me rappelant tout à coup les paroles du pauvre sergent Pinto, le matin de Lutzen, je lui répondis en clignant de l'œil :

« Ça, Zébédé, comme disait le sergent Pinto, c'est une bataille où l'on gagne la croix à travers les coups de refouloir et de baïonnette; et si l'on n'a pas la chance de l'avoir, il ne faut plus compter dessus. »

Alors tous se mirent à rire, et Zébédé s'écria :

« Oui, le pauvre vieux, il la méritait bien; mais c'est plus difficile de l'attraper que le bouquet au mât de cocagne. »

Nous riions tous, et comme ils avaient une gourde

d'eau-de-vie, nous cassâmes une croûte en regardant les mouvements qui commençaient à se dessiner. Buche était revenu l'un des premiers avec son bidon; il se tenait derrière nous, les oreilles tendues comme un renard à l'affût. Des files de cavaliers sortaient du bois et traversaient les blés en se dirigeant sur Saint-Amand, le grand village à gauche de Fleurus.

« Ça, disait Zébédé, c'est la cavalerie légère de Pajol, qui va se déployer en tirailleurs; ça, ce sont les dragons d'Exelmans. Quand les autres auront éclairé la position, ils s'avanceront en ligne, je vous en préviens; cela se fait toujours de la même manière, et les canons arrivent avec l'infanterie. La cavalerie fait un à droite ou un à gauche; elle se replie sur les ailes, et l'infanterie se trouve en première ligne. On formera les colonnes d'attaque sur les bons chemins et dans les champs, et l'affaire s'engagera par la canonnade pendant une demi-heure, vingt minutes, plus ou moins; la première distribution est toujours entre canonniers. Quand ils en ont assez, quand la moitié des batteries est à terre, l'Empereur choisit un bon moment pour nous lancer; mais nous autres, c'est de la mitraille que nous attrapons, parce que nous sommes plus près. On s'avance l'arme au bras, au pas accéléré, en bon ordre, et l'on finit toujours au pas de course, à cause de la mitraille qui vous cause des impatiences, je vous en préviens, conscrits, pour que vous ne soyez pas étonnés. »

Plus de vingt conscrits étaient venus se ranger derrière nous. La cavalerie sortait toujours du bois.

« Je parie, dit le caporal Duhem, que le 4^e corps est en marche derrière nous depuis la pointe du jour. »

Et Rabot disait qu'il lui faudrait du temps pour

arriver en ligne, à cause des mauvaises traverses dans le bois.

Nous étions là comme des généraux qui délibèrent entre eux, et nous regardions aussi la position des Prussiens autour des villages, dans les vergers et derrière les haies, qui s'élèvent à six et sept pieds dans ce pays. Un grand nombre de leurs pièces étaient en batterie entre Ligny et Saint-Amand; on voyait très bien le bronze reluire au soleil.

« Je suis sûr, disait Zébédé, qu'ils ont tout barri cadé, qu'ils ont creusé des fossés, qu'ils ont percé des trous dans les murs, et qu'on aurait bien fait de pousser hier soir, à la retraite de leurs carrés, jusqu'au premier village sur la hauteur. Si nous étions au même niveau qu'eux, tout irait bien; mais, de grimper à travers des haies, sous le feu de l'ennemi, cela coûte du monde, à moins qu'il n'arrive quelque chose par derrière, comme c'est l'habitude de l'Empereur. »

De tous les côtés, les anciens causaient de la sorte et les conscrits écoutaient.

En attendant, les marmites pendaient sur le feu, mais avec défense expresse d'employer à cela les baïonnettes, qui se détrempent.

Il pouvait être sept heures, tout le monde croyait que la bataille serait livrée à Saint-Amand, celui des trois villages le plus à notre gauche, entouré de haies et d'arbres touffus, une grosse tour ronde au milieu; et plus haut, derrière, d'autres maisons avec un chemin tournant bordé de pierres sèches.

Tous les officiers disaient : « C'est là que se portera l'affaire. »

Parce que nos troupes venant de Charleroi s'étendaient dans la plaine au-dessous; infanterie et cavalerie, tout filait de ce côté : tout le corps de Vandamme

et la division Gérard. Des mille et mille casques brillaient au soleil.

Des files de baïonnettes innombrables se voyaient dans la même direction à perte de vue.

Les Prussiens s'étendaient de plus en plus sur la côte en arrière des villages, où se trouvaient des moulins à vent.

Ce mouvement dura jusqu'à huit heures. Personne n'avait faim, mais on mangeait tout de même, car une fois la bataille commencée, il faut aller, quand cela durerait deux jours.

Entre huit et neuf heures, les premiers bataillons de notre division débouchèrent aussi du bois. Les officiers venaient serrer la main à leurs camarades, mais l'état-major restait encore en arrière.

Tout à coup nous vîmes des hussards et des chasseurs passer en prolongeant notre front de bataille sur la droite : c'était la cavalerie de Morin. L'idée nous vint aussitôt que dans le moment où le combat serait engagé sur Saint-Amand, et que les Prussiens auraient porté toutes leurs forces de ce côté, nous leur tomberions en flanc par le village de Ligny. Mais les Prussiens eurent la même idée, car, depuis ce moment, ils ne défilaient plus jusqu'à Saint-Amand et s'arrêtaient à Ligny; ils descendaient même plus bas, et l'on voyait très bien leurs officiers poster les soldats dans les haies, dans les jardins, derrière les petits murs et les baraqués. On trouvait leur position très solide.

— Ils continuaient à descendre dans un pli de terrain entre Ligny et Fleurus; nous ne savions pas encore que plus bas passe un ruisseau qui partage le village en deux, et qu'ils étaient alors en train de garnir les maisons de notre côté; nous ne savions pas que si nous avions la chance de les bousculer ils auraient

encore leur retraite plus haut, et nous tiendrions toujours sous leur feu.

Si l'on savait tout dans des affaires pareilles, on n'oseraient jamais commencer, mais ces choses ne se découvrent qu'à mesure, et dans ce jour nous devions en découvrir beaucoup auxquelles on ne s'attendait pas.

Vers huit heures et demie, plusieurs de nos régiments avaient passé le bois; bientôt on battit le rappel, tous les bataillons prirent les armes. Le général comte Gérard et son état-major arrivaient. Ils passèrent au galop jusque sur la colline au-dessus de Fleurus sans nous regarder.

Presque aussitôt la fusillade s'engagea; des tirailleurs du corps de Wandamme s'approchaient du village, à gauche; deux pièces de canon partaient aussi, traînées par des artilleurs à cheval. Elles tirèrent cinq ou six coups du haut de la colline; puis la fusillade cessa, nos tirailleurs étaient à Fleurus, et nous voyions trois ou quatre cents Prussiens remonter la côte plus loin, vers Ligny.

Le général Gérard regarda ce petit engagement, puis il revint avec ses officiers d'ordonnance, et passa lentement sur le front de nos bataillons, en nous inspectant d'un air pensif, comme pour voir la mine que nous avions. C'était un homme brun, la figure ronde, il pouvait avoir quarante-cinq ans; il avait le bas de la figure large, le menton pointu, la tête grosse; on trouve beaucoup de paysans chez nous qui lui ressemblent, ce ne sont pas les plus bêtes.

Il ne nous dit rien, et, quand il eut parcouru la ligne d'un bout à l'autre, tous les commandants et les colonels se réunirent sur notre droite. On nous commanda de mettre l'arme au pied. Les officiers d'ordon-

nance allaient alors comme le vent, on ne voyait que cela; mais rien ne bougeait. Seulement le bruit s'était répandu que le maréchal Grouchy nous commandait en chef, et que l'Empereur attaquait les Anglais à quatre lieues de nous, sur la route de Bruxelles.

Cette nouvelle ne nous rendait pas de bonne humeur; plus d'un disait :

« Ce n'est pas étonnant que nous soyons encore là depuis ce matin sans rien faire; si l'Empereur était avec nous, la bataille serait engagée depuis long-temps; les Prussiens n'auraient pas eu le temps de se reconnaître. »

Trois heures après, vers midi, tout à coup des milliers de cris de : *Vive l'Empereur!* s'élèverent à gauche; Napoléon arrivait. Ces cris se rapprochaient comme un orage, et se prolongèrent bientôt jusqu'en face de Sombref.

Aussitôt l'ordre arriva de se porter à cinq cents pas en avant, en appuyant sur la droite, et nous partîmes à travers les blés, les orges, les seigles, les avoines. La grande ligne de bataille, sur notre gauche, ne bougeait toujours pas.

Comme nous approchions d'une grande chaussée que nous n'avions pas encore vue, et que nous découvrions aussi Fleurus, à mille pas en avant de nous, avec son ruisseau bordé de saules, on nous cria :

« Halte! »

Dans toute la division on n'entendait qu'un murmure :

« Le voilà! »

L'Empereur arrivait à cheval avec un petit état-major; de loin, on ne reconnaissait que sa capote grise et son chapeau; sa voiture, entourée de lanciers, était en arrière. Il entra par la grande route à Fleurus,

et resta dans ce village plus d'une heure, pendant que nous rôtissions dans les blés.

Au bout de cette heure, et lorsqu'on pensait que cela ne finirait plus, des files d'officiers d'ordonnance partirent, les reins pliés, le nez entre les oreilles de leurs chevaux; deux s'arrêtèrent auprès du général comte Gérard, un resta, l'autre repartit. Tout à coup, d'un bout du pays à l'autre, toutes les musiques des régiments se mirent à jouer; tout se mêlait : les tambours, les trompettes! et tout marchait; cette grande ligne, qui s'étendait bien loin derrière Saint-Amand jusqu'au bois, se courbait, l'aile droite en avant. Comme elle dépassait notre division par derrière, on nous fit encore obliquer à droite, puis on nous cria de nouveau :

« Halte! »

Nous étions en face de la route qui sort de Fleurus. Nous avions à gauche un mur blanc; derrière ce mur s'élevaient des arbres, une grande maison, et devant nous se dressait un moulin à vent en briques rouges, haut comme une tour.

A peine faisions-nous halte, que l'Empereur sortit de ce moulin avec trois ou quatre généraux, et deux paysans en blouse, deux vieux qui tenaient leur bonnet de coton à la main. C'est alors que la division se mit à crier : *Vive l'Empereur!* et que je le vis bien, car il arrivait juste en face du bataillon par un sentier, les mains derrière le dos et la tête penchée, en écoutant un de ces vieux tout chauve. Lui ne faisait pas attention à nos cris; deux fois il se retourna, montrant le village de Ligny. Je le voyais comme le père Goulden, lorsque nous étions assis l'un en face de l'autre à table. Il était devenu beaucoup plus gros et plus jaune depuis Leipzig; s'il n'avait pas eu sa capote grise et son cha-

peau, je crois qu'on aurait eu de la peine à le reconnaître : il avait l'air vieux et ses joues tombaient. Cela venait sans doute de ses chagrins à l'île d'Elbe. Il ne lui restait plus que son armée; s'il la perdait, tout était perdu pour lui, parce que, dans la nation, les uns voulaient la liberté comme le père Goulden, et les autres voulaient l'ordre et la paix, comme la mère Grédel, comme moi, comme tous ceux qu'on enlevait à la guerre.

Il avait perdu la confiance de tout le monde. Les vieux soldats seuls lui conservaient leur attachement; ils voulaient vaincre ou mourir; avec des idées pareilles, on est toujours sûr que l'un ou l'autre ne vous manquera pas; tout devient très simple et très clair; mais bien des gens n'avaient pas les mêmes idées, et, pour ma part, j'aimais beaucoup plus Catherine que l'Empereur.

En arrivant au coin du mur, où des hussards l'attendaient, il monta sur son cheval, et le général Gérard, qui l'avait vu, descendit au galop jusque sur la chaussée. Lui se retourna deux secondes pour l'écouter, ensuite ils entrèrent ensemble dans Fleurus.

Il fallut encore attendre.

Sur les deux heures, le général Gérard revint; on nous fit obliquer une troisième fois à droite, et toute la division, en colonnes, suivit la grande chaussée de Fleurus, les canons et les caissons dans l'intervalle des brigades. Il faisait une poussière qu'on ne peut s'imaginer, Buche me disait :

« A la première mare que nous rencontrons, coûte que coûte, il faut que je boive. »

Mais nous ne rencontrions pas d'eau.

Les musiques jouaient toujours; derrière nous

arrivaient des masses de cavalerie, principalement des dragons. Nous étions encore en marche, lorsque le roulement de la fusillade et des coups de canon commença comme une digue qui se rompt.

Je connaissais cela, mais Buche devint tout pâle; il ne disait rien et me regardait d'un air étonné.

« Oui, oui, Jean, lui dis-je, ce sont les autres là-bas, qui commencent l'attaque de Saint-Amand, mais tout à l'heure notre tour viendra. »

Ce roulement redoublait, les musiques en même temps avaient cessé; on criait de tous les côtés :

« Halte. »

La division s'arrêta sur la chaussée, les canonniers mirent leurs pièces en ligne, à cinquante pas devant nous, les caissons derrière.

Nous étions en face de Ligny. On ne voyait qu'une ligne blanche de maisons à moitié cachées par les vergers — le clocher au-dessus — des rampes de terre jaune, des arbres, des haies, des palissades. Nous étions de douze à quinze mille hommes sans compter la cavalerie et nous attendions l'ordre d'attaquer. La bataille du côté de Saint-Amand continuait, des masses de fumée montaient au ciel. En attendant notre tour, je me mis à penser avec une tendresse extraordinaire à Catherine, l'idée qu'elle aurait un enfant me traversa l'esprit, je suppliai Dieu de me conserver la vie, mais la bonne pensée me vint aussi que, si je mourais, notre enfant serait là pour les consoler tous, Catherine, la tante Grédel et le père Goulden; que si c'était un garçon, ils l'appelleraient Joseph, et qu'ils le caresseraient; que M. Goulden le ferait danser sur ses genoux, que la tante Grédel l'aimerait, et que Catherine, en l'embrassant, penserait à moi. Je me dis que je ne serais pas tout à fait

mort. Mais j'aurais bien voulu pourtant vivre, et je voyais que ce serait terrible.

Buche aussi me dit :

« Écoute, j'ai une croix... si je suis tué... il faut que tu me promettes quelque chose. »

Il me serrait la main.

« Je te le promets, lui dis-je.

— Eh bien! elle est là sur ma poitrine; je veux que tu la rapportes au Harberg, et que tu la pendes dans la chapelle, en souvenir de Jean Buche, mort dans la croyance du Père, du Fils et du Saint-Esprit. »

Il me parlait gravement, et je trouvais sa volonté très naturelle.

Je lui promis donc ce qu'il me demandait, et nous attendîmes encore près d'une demi-heure. Tous ceux qui sortaient du bois vinrent se serrer contre nous; nous voyions aussi la cavalerie se déployer sur notre droite, comme pour attaquer Sombref.

De notre côté, jusqu'à deux heures et demie, pas un coup de fusil n'avait été tiré, lorsqu'un aide de camp de l'Empereur arriva ventre à terre sur la route de Fleurus, et je pensai tout de suite : « Voici notre tour. Maintenant, que Dieu veille sur nous; car ce n'est pas nous autres, pauvres malheureux, qui pouvons nous sauver dans des massacres pareils! »

J'avais à peine eu le temps de me faire ces réflexions, que deux bataillons partirent à droite sur la chaussée, avec de l'artillerie, du côté de Sombref où des uhlans et des hussards prussiens se déployaient en face de nos dragons. Ces deux bataillons eurent la chance de rester en position sur la route toute cette journée pour observer la cavalerie ennemie pendant que nous allions enlever le village où les Prussiens étaient en force.

On forma les colonnes d'attaque sur le coup de

trois heures; j'étais dans celle de gauche, qui partit la première, au pas accéléré, dans un chemin tournant. De ce côté de Ligny se trouvait une grosse mesure en briques; elle était ronde et percée de trous; elle regardait dans le chemin où nous montions, et nous la regardions aussi par-dessus les blés. La seconde colonne au milieu partit ensuite; nous devions la rencontrer à l'entrée du village. Je ne sais pas quand la troisième partit, nous ne l'avons rencontrée que plus tard.

Tout alla bien jusque dans un endroit où le chemin coupe une petite hauteur et redescend plus loin dans le village. Comme nous entrions entre ces deux petites buttes couvertes de blé, et que nous commençions à découvrir les premières maisons, tout à coup une véritable grêle de balles arriva sur notre tête de colonne; de tous les trous de la grosse mesure, de toutes les fenêtres et de toutes les lucarnes des maisons, des haies, des vergers, par-dessus les petits murs en pierres sèches, la fusillade se croisait sur nous comme des éclairs. En même temps, d'un champ en arrière de la grosse tour à gauche, et plus haut que Ligny, du côté des moulins à vent, une quinzaine de grosses pièces mises exprès commencèrent un autre roulement. Ceux qui, par malheur, avaient déjà dépassé le chemin creux tombaient les uns sur les autres en tas dans la fumée. Et dans le moment où cela nous arrivait, nous entendions aussi le feu de l'autre colonne s'engager à notre droite, et le grondement d'autres canons, sans savoir si c'étaient les nôtres ou ceux des Prussiens.

Heureusement, le bataillon n'avait pas encore dépassé la colline; les balles sifflaient et les boulets ronflaient dans les blés au-dessus de nous, en rabo-

tant la terre, mais sans nous faire de mal. Chaque fois qu'il passait des rafales pareilles, les conscrits baissaient la tête. Buche me regardait avec de gros yeux. Les anciens seraient les lèvres.

La colonne s'arrêta. Dans le moment où la fusillade paraissait ralentir; tous les officiers, le sabre au clair, se mirent à crier :

« En avant! »

Et la colonne repartit au pas de course. Elle se jeta d'abord dans le chemin qui descend à travers les haies, par-dessus les palissades et les murs où les Prussiens embusqués continuaient à nous fusiller. Ceux qu'on trouvait se défendaient comme des loups, mais les coups de crosse et de baïonnette les étendaient bientôt dans un coin. Un assez grand nombre, les vieux à moustaches grises, avaient préparé leur retraite; ils s'en allaient d'un pas ferme, en se retournant pour tirer leur dernier coup, et refermaient une porte, ou bien se glissaient dans une brèche. Nous les suivions sans relâche; on n'avait plus de prudence ni de miséricorde, et finalement nous arrivâmes tout débandés aux premières maisons, où la fusillade recommença sur nous de partout.

Nous avions bien alors les vergers, les jardins, les murs de pierres sèches qui descendaient le long de la colline, mais tout saccagés, bouleversés, les palissades arrachées, et qui ne pouvaient plus servir d'abri. En dix minutes, ces Prussiens nous auraient exterminés jusqu'au dernier. Alors, en voyant cela, la colonne se mit à redescendre, les tambours, les sapeurs, les officiers et les soldats pêle-mêle sans tourner la tête. Moi je sautais par-dessus les palissades, où jamais de la vie, dans un autre moment, je n'aurais eu l'amour-

proper de croire que je pouvais sauter, principalement avec le sac et la giberne sur le dos, et tous les autres faisaient comme moi : tout dégringolait comme un pan de mur.

Une fois dans le chemin creux, entre les collines, on s'arrêta pour reprendre haleine. Plusieurs se couchaient par terre, d'autres s'essuyaient le dos contre le talus. Les officiers s'indignaient contre nous, comme s'ils n'avaient pas suivi le mouvement de retraite; beaucoup criaient : « Qu'on fasse avancer les canons! » D'autres voulaient reformer les rangs, et c'est à peine si l'on s'entendait, au milieu de ce grand bourdonnement de la canonnade, dont l'air tremblait.

Je vis Buche revenir en allongeant le pas; sa baïonnette était rouge de sang; il vint se placer près de moi sans rien dire, en rechargeant.

Plus de cent hommes du bataillon, le capitaine Grégoire, le lieutenant Certain, plusieurs sergents et caporaux restaient dans les vergers; les deux premiers bataillons de la colonne avaient autant souffert que nous. Zébédé, son grand nez crochu, tout pâle en m'apercevant de loin, se mit à crier :

« Joseph... pas de quartier! »

Des masses de fumée blanche passaient au-dessus de la butte. Toute la côte depuis Ligny jusqu'à Saint-Amand était en feu.

J'avais grimpé jusqu'au niveau des blés, les deux mains à terre, et voyant ce terrible spectacle, je redescendis en pensant :

« Jamais nous ne viendrons à bout de cette armée; elle remplit les villages, elle garde les chemins, elle couvre la côte à perte de vue, elle a des canons partout : c'est contraire au bon sens de s'obstiner dans une entreprise pareille! »

J'étais indigné contre nos généraux. j'en étais même dégoûté.

Tout cela ne prit pas dix minutes. Dieu sait ce que nos deux autres colonnes étaient devenues; toute cette grande fusillade arrivant de la gauche, et ces volées de mitraille étaient sans doute pour elle.

Je croyais que nous avions déjà notre bonne part de malheurs, lorsque le général Gérard et deux autres généraux, Vichery et Schœffer, arrivèrent de la route au-dessous de nous, ventre à terre, en criant comme des furieux :

« En avant!... en avant!... »

Nos canons, de la route plus bas, ouvraient leur feu dans le même moment sur Ligny; les toits du village s'écroulaient, les murs s'affaissaient; et d'un seul coup on se remit à courir en avant, les généraux en tête, l'épée à la main, et les tambours par derrière battant la charge. On crieait : *Vive l'Empereur!* Les boulets prussiens vous raflaient par douzaines, les balles arrivaient comme la grêle, les tambours allaient toujours : *Pan!... pan!... pan!...* On ne voyait plus rien, on n'entendait plus rien, on passait à travers les vergers; ceux qui tombaient, on n'y faisait pas attention et deux minutes après on entrait dans le village, on enfonçait les portes à coups de crosse, pendant que les Prussiens vous fusillaient des fenêtres. C'était un vacarme mille fois pire que dehors, parce que les cris de fureur s'y mêlaient; on s'engouffrait dans les maisons à coups de baïonnette; on se massacrait sans miséricorde. De tous les côtés ne s'élevait qu'un cri :

« Pas de quartier! »

Les Prussiens surpris dans les premières maisons n'en demandaient pas non plus. C'étaient tous de

vieux soldats, qui se défendaient jusqu'à la mort.

A la troisième ou quatrième maison d'une rue assez large, qui passe devant l'église et plus loin sur un petit pont, pendant que les grosses tuiles creuses, les ardoises, les briques pleuvaient dans la rue, que les incendies allumés par nos obus remplissaient l'air de fumée, que tout criait, sifflait, pétillait autour de nous, Zébédé me prit par le bras d'un air terrible en criant :

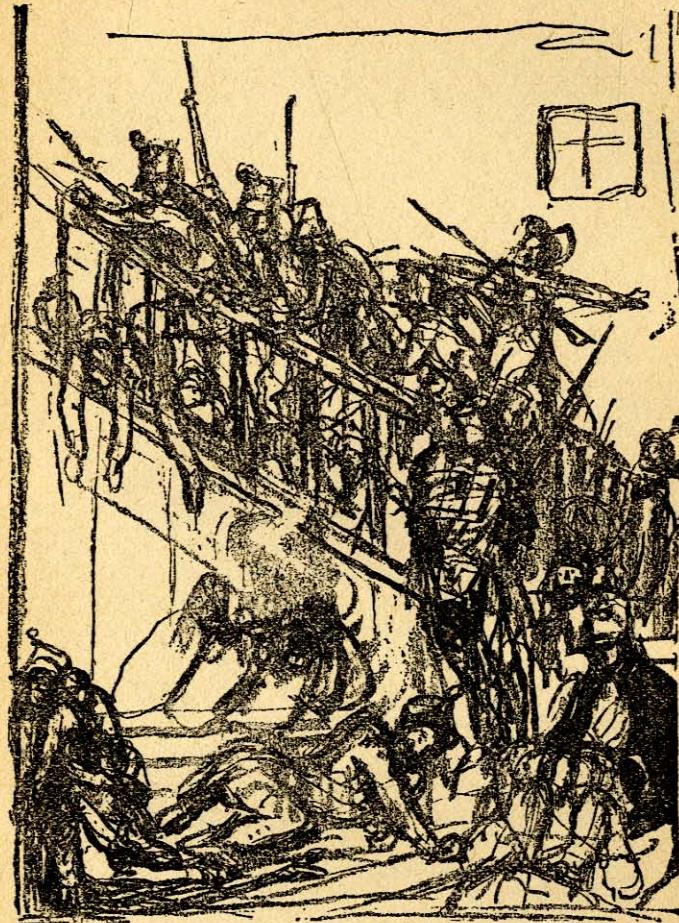
« Arrive ! »

Nous entrâmes dans cette maison, dont la grande chambre en bas, toute sombre parce qu'on avait blindé les fenêtres avec des sacs de terre, était déjà pleine de soldats. On apercevait dans le fond un escalier en bois, très roide, où le sang coulait; des coups de fusil partaient d'en haut, et leurs éclairs montraient, de seconde en seconde, cinq ou six des nôtres affaissés contre la rampe, les bras pendants, et les autres qui leur passaient sur le corps, la baïonnette en avant, pour forcer l'entrée de la soupente.

C'était quelque chose d'horrible que tous ces hommes, avec leurs moustaches, leurs joues brunes, la fureur peinte dans les rides, qui voulaient monter à toute force. En voyant cela, je ne sais quelle rage me prit, et je me mis à crier :

« En avant!... pas de quartier!... »

C'est un vieux tout criblé de coups qui monta sous les baïonnettes. En arrivant à la soupente, il étendit les bras en lâchant son fusil, et se cramponna des deux mains à la balustrade; deux balles à bout portant ne purent le faire descendre, et derrière lui trois ou quatre autres, qui se bousculaient pour arriver les premiers, le jetèrent dans la chambre en enjambant les dernières marches.



LES SOLDATS S'ÉLANÇAIENT DANS L'ESCALIER.

Alors nous entendîmes là-haut un vacarme qu'on ne peut pas se figurer; les coups de fusil se suivaient dans cette chambre étroite, les piétinements, les cris faisaient croire que la maison s'abîmait, que tout éclatait. Et d'autres montaient toujours! Lorsque j'arrivai derrière Zébédé, tout était encombré de morts et de blessés, les fenêtres en face avaient sauté, le sang avait éclaboussé les murs, il ne restait plus un Prussien debout, et cinq ou six des nôtres se tenaient adossés aux meubles en souriant et regardant d'un air féroce; ils avaient presque tous des balles dans le corps ou des coups de baïonnette, mais le plaisir de la vengeance était plus fort que le mal.

Aussitôt que Zébédé vit que les Prussiens étaient bien morts, il redescendit en me répétant :

« Arrive! il n'y a plus rien à faire ici. »

Et nous sortîmes. Dehors, la colonne avait déjà dépassé l'église; des milliers de coups de fusil pétillaient sur le pont. La seconde colonne, en descendant la grand-rue à droite, était venue rejoindre la nôtre; pendant qu'une de ces grandes colonnes de Prussiens, que j'avais vues sur la côte, en arrière de Ligny, descendait pour nous rejeter hors du village. C'est là qu'on se rencontrait pour la première fois en masses. Deux officiers d'état-major filaient par la rue d'où nous venions.

« Ceux-ci, dit Zébédé, vont chercher des canons. Lorsque nous aurons des canons ici, tu verras, Joseph, si l'on peut nous dénicher. »

Il courait, et je le suivais.

L'engagement près du pont continuait. La vieille église sonnait cinq heures; nous avions alors exterminé tous les Prussiens de ce côté du ruisseau, excepté ceux qui se trouvaient embusqués dans la grande

masure à gauche, en forme de tour. Des obus avaient mis le feu dans le haut, mais la fusillade continuait au-dessous; il fallait éviter ce passage.

En avant de l'église nous étions en force; nous trouvâmes la petite place encombrée de troupes prêtes à marcher; il en arrivait d'autres par la grande rue qui traverse Ligny. Une seule tête de colonne restait engagée en face du petit pont, les feux de file se suivaient sans interruption. On ne voyait sur la place, à travers la fumée, que des baïonnettes, la façade de l'église, les généraux sur le perron donnant leurs ordres, les officiers d'ordonnance partant au galop, et dans les airs la vieille flèche d'ardoises, où les cornilles tourbillonnaient effrayées de ce bruit.

Le canon de Saint-Amand tonnait toujours.

Entre les pignons à gauche, on apercevait sur la côte de grandes lignes bleues et des masses de cavalerie en route du côté de Sombref, pour nous tourner. C'est là-bas, derrière nous, que devaient se livrer des combats à l'arme blanche entre les uhlans et nos hussards! Combien nous en avons vu, le lendemain, de ces uhlans étendus dans la plaine!

Notre bataillon, ayant le plus souffert, passait alors en seconde ligne. Nous retrouvâmes tout de suite notre compagnie, que le capitaine Florentin commandait. Des canons arrivaient aussi par la même rue que nous; les chevaux galopaient en écumant et secouant la tête comme furieux; les pièces et les caissons écrasaient tout. Tous les soldats criaient, quelques-uns chantaient la main en l'air et le fusil sur l'épaule, mais on ne voyait que leurs bouches ouvertes.

J'avais repris mon rang auprès de Buche, et je commençais à respirer, lorsque tout se remit en mouvement.

Cette fois, il s'agissait de passer le ruisseau, de rejeter les Prussiens de Ligny, de remonter la côte derrière, et de couper leur armée en deux; alors la bataille serait gagnée! Chacun comprenait cela, mais avec la masse de troupes qu'ils tenaient en réserve, ce n'était pas une petite affaire.

Tout marchait pour attaquer le pont; on ne voyait que les cinq ou six hommes devant soi. J'étais content de savoir que la colonne s'étendait bien loin en avant.

Ce qui me fit le plus de plaisir, c'est qu'au milieu de la rue, devant une grange dont la porte était défoncée, le capitaine Florentin arrêta la compagnie, et qu'on posta les restes du bataillon dans ces masures à moitié démolies, pour soutenir la colonne d'attaque en tirant par les fenêtres.

Nous étions quinze hommes dans cette grange, que je vois encore avec son échelle qui monte par un trou carré, deux ou trois Prussiens morts contre les murs, la vieille porte criblée de balles, qui ne tenait plus qu'à l'un de ses gonds, et, dans le fond, une lucarne qui donnait sur l'autre rue derrière. Zébédé commandait notre poste; le lieutenant Bretonville s'établit avec un autre peloton dans la maison en face, le capitaine Florentin ailleurs.

La rue était garnie de troupes jusqu'aux deux coins, près du ruisseau.

La première chose que nous essayâmes de faire, ce fut de redresser et de raffermir la porte; mais nous avions à peine commencé cet ouvrage, qu'on entendit dans la rue un fracas épouvantable: les murs, les volets, les tuiles, tout était raflé d'un coup; deux hommes du poste restés dehors pour soutenir la porte, tombèrent comme fauchés. En même temps, dans le lointain, près du ruisseau, les pas de la colonne en

retraite se mirent à rouler sur le pont, pendant qu'une dizaine de coups pareils au premier soufflaient dans l'air et vous faisaient reculer malgré vous. C'étaient six pièces chargées à mitraille, que Blücher avait masquées au bout de la rue et qui commençaient leur feu.

Toute la colonne, tambours, soldats, officiers, à pied et à cheval, repassèrent en se poussant et se bousculant, comme un véritable ouragan. Personne ne regardait en arrière; ceux qui tombaient étaient perdus. A peine les derniers avaient-ils dépassé notre porte, que Zébédé se pencha dehors pour voir, et, dans la même seconde, il nous cria d'une voix terrible :

« Les Prussiens! »

Il fit feu. Plusieurs d'entre nous étaient déjà sur l'échelle; mais avant que l'idée de grimper me fût venue, les Prussiens étaient là. Zébédé, Buche et tous ceux qui n'avaient pas eu le temps de monter les repoussaient à la baïonnette. Il me semble encore voir ces Prussiens, — avec leurs grandes moustaches; leurs figures rouges et leurs shakos plats, — furieux d'être arrêtés. Zébédé criait : « Pas de quartier! » Aussitôt il reçut un coup de crosse sur la tête et tomba.

Je vis qu'il allait être massacré, cela me retourna le cœur.... Je sortis en criant : « A la baïonnette! » Et tous ensemble nous tombâmes sur ces gueux, pendant que les camarades tiraient d'en haut, et que les maisons en face commençaient la fusillade.

Ces Prussiens alors reculèrent, mais il en venait plus loin un bataillon entier. Buche prit Zébédé sur ses épaules et monta. Nous n'eûmes que le temps de le suivre.

Nous l'aidions de toutes nos forces à grimper. J'étais l'avant-dernier. Je croyais que cette échelle n'en fini-

rait jamais, car des coups de fusil éclataient déjà dans la grange. Enfin nous arrivâmes.

Nous avions tous la même idée, c'était de retirer l'échelle; en la tirant à travers les coups de fusil qui partaient d'en bas, nous reconnûmes qu'elle était trop grande pour entrer dans le grenier. Cela nous rendit tout pâles. Zébédé, qui se réveillait, nous dit :

« Mettez donc un fusil dans les échelons! »

Et cette idée nous parut inspiration d'en haut.

Mais c'est au-dessous qu'il fallait entendre le vacarme. Toute la rue était pleine de Prussiens, et notre grange aussi. Ces gens ne se possédaient plus de rage; ils étaient pires que nous, ils enfonçaient les portes, et l'on entendait les combats dans les maisons, les chutes, les malédictions en français et en allemand, les commandements du lieutenant Bretonville en face, ceux des officiers prussiens ordonnant d'aller chercher de la paille, pour mettre le feu. Par bonheur, les récoltes n'étaient pas faites; ils nous auraient tous brûlés.

On tirait dans notre plancher; mais c'étaient de bons madriers en chêne, où les balles tapaient comme des coups de marteau. Nous, les uns derrière les autres, nous continuions la fusillade dans la rue; chaque coup portait.

Il paraît que ces gens avaient repris la place de l'Eglise, car on n'entendait plus le roulement de notre feu que bien loin. Nous étions seuls, à deux ou trois cents hommes, au milieu de trois ou quatre mille. Alors je m'écriai en moi-même :

« Voici ta fin, Joseph! jamais tu ne te réchapperas d'ici, c'est impossible! »

Et je n'osais pas seulement penser à Catherine, mon cœur grelottait. Nous n'avions pas de retraite;

les Prussiens tenaient les deux bouts de la rue et les quelques maisons. Mais tout se taisait... ils préparaient quelque chose : ils cherchaient du foin, de la paille, des fagots, ou bien ils faisaient avancer leurs pièces pour nous démolir.

Nos fusiliers regardaient aux lucarnes et ne voyaient rien, la grange était vide. Ce silence près de nous était plus terrible que le tumulte de tout à l'heure.

Zébédé venait de se relever, le sang lui coulait du nez et de la bouche.

« Attention ! disait-il, nous allons voir arriver l'attaque ; les gueux se préparent. »

Il finissait à peine de parler que la maison tout entière, depuis les pignons jusqu'aux fondements, était secouée comme si tout entrât sous terre ; les poutres, les lattes, les ardoises, tout descendait dans cette secousse, pendant qu'une flamme rouge montait d'en bas sous nos pieds jusqu'au-dessus du toit.

Nous tombâmes tous à la renverse. Une bombe allumée, que les Prussiens avaient fait rouler dans la grange, venait d'éclater.

En me relevant, j'entendis un sifflement dans mes oreilles ; mais cela ne m'empêcha pas de voir une échelle se poser à notre lucarne, et Büche qui lançait au-dehors de grands coups de baïonnette.

Les Prussiens voulaient profiter de notre surprise pour monter et nous massacrer ; je courus au secours de Büche. Des camarades arrivèrent en criant : *Vive l'Empereur !*

Je n'entendais pour ainsi dire plus. Le bruit devait être épouvantable, car la fusillade d'en bas et celle des fenêtres éclairaient toute la rue, comme une flamme qui se promène. Nous avions renversé l'échelle, et nous étions encore six : deux sur le

devant qui tiraient, quatre derrière qui chargeaient et leur passaient les fusils.

Dans cette extrémité, j'étais devenu calme, je me résignais à mon malheur, en pensant :

« Tâche de conserver ta vie ! »

Les autres sans doute pensaient la même chose, et nous faisions un grand carnage.

Ce moment de presse dura bien un quart d'heure ; ensuite le canon se mit à tonner, et quelques secondes après, les camarades en avant se penchèrent à la fenêtre et cessèrent le feu.

Ma giberne était presque vide, j'allai reprendre des cartouches chez les morts.

Les cris de *Vive l'Empereur !* se rapprochaient : tout à coup notre tête de colonne, son drapeau tout noir et déchiré, déboucha sur la petite place en gagnant notre rue.

Les Prussiens battaient en retraite. Nous aurions tous voulu descendre, mais deux ou trois fois notre colonne s'arrêta devant la mitraille. Les cris et la canonnade se confondaient de nouveau. Zébédé, qui regardait dehors, courut enfin descendre l'échelle ; notre colonne dépassait la grange, et nous descendîmes tous à la file, sans regarder les camarades hachés par les éclaboussures de la bombe, et dont plusieurs nous criaient d'une voix déchirante de les emporter.

XVIII

C'est ainsi que nous sortîmes à six de cette grange, où nous étions entrés quinze une heure avant. Büche et Zébédé se trouvaient dans le nombre des vivants.

Une fois dehors, il fallut suivre l'attaque.

Nous avancions sur des tas de morts : tout était mou sous nos pieds. On ne regardait pas si l'on marchait sur la figure d'un blessé, sur sa poitrine ou sur ses membres ; on avançait. Cette masse de Prussiens entassés dans la rue du Petit-Pont avaient été mitraillés par quelques pièces en batterie devant l'église.

Au lieu de passer le pont, on nous fit obliquer à droite et garnir les maisons qui longent le ruisseau. Les Prussiens tiraient sur nous de toutes les fenêtres en face. Lorsque nous fûmes embusqués dans les maisons, nous ouvrîmes le feu sur leurs pièces, ce qui les força de reculer.

On parlait déjà d'attaquer l'autre partie du village, quand le bruit se répandit qu'une colonne prussienne, forte de quinze à vingt mille hommes, arrivait de Charleroi sur nos derrières. Personne n'y comprenait plus rien ; nous avions tout balayé depuis les rives de la Sambre. Cette colonne, qui nous tombait sur le dos, était donc cachée dans les bois.

Il pouvait être alors six heures et demie, le combat de Saint-Amand semblait grandir, Blücher portait toutes ses forces de ce côté ; c'était le beau moment pour emporter l'autre partie du village, mais cette colonne nous forçait d'attendre.

Les rangées de maisons des deux côtés du ruisseau, était garnies de troupes : à droite les Français, à gauche les Prussiens. La fusillade avait cessé, quelques coups de fusil partaient bien encore, mais c'étaient des coups visés.

Les Prussiens, dans la maison en face, avec leurs habits bleus, leurs shakos de cuir, leurs moustaches retroussées, étaient tous des hommes solides, de vieux soldats, le menton carré et les oreilles écartées

de la tête. On aurait cru qu'ils devaient nous bousculer tout d'un coup.

Le long des deux rues qui suivent le ruisseau, et dans les ruisseaux même, les morts ne formaient que deux longues files, un grand nombre étaient assis le dos au mur. Dans le ruisseau, plusieurs restaient debout, les mains cramponnées au bord comme pour grimper, mais ils ne bougeaient plus ; et, dans les recoins obscurs, on voyait aussi des malheureux écrasés sous les décombres, des pierres et des poutres.

Le combat de Saint-Amand devenait plus terrible, les roulements de la canonnade semblaient s'élever les uns sur les autres, la terre en tremblait.

Nous respirions, mais bientôt nous sentîmes une soif extraordinaire. En se battant, personne n'avait éprouvé cette soif terrible ; alors tout le monde voulait boire.

Notre maison formait le coin à gauche du pont, et le peu d'eau qui coulait sur la bourbe était rouge de sang. Mais entre notre maison et la voisine, au milieu d'un petit jardin, se trouvait un puits d'arrosage ; nous regardions tous ce puits avec sa margelle et ses deux poteaux de bois. Malgré la mitraille, les seaux pendaient encore à la chaîne ; trois hommes, la face contre terre et les mains en avant, étaient couchés dans le sentier qui menait à cet endroit ; ils avaient aussi voulu boire, et les Prussiens les avaient tués. Nous étions donc tous à regarder le puits. L'un disait :

« Je donnerais la moitié de mon sang pour un verre d'eau. »

L'autre :

« Oui, mais les Prussiens attendent ! »

C'était vrai ; les Prussiens, à cent pas de nous, et

qui peut-être avaient aussi soif, devinaient ce que nous pensions.

Cela durait au moins depuis une demi-heure, lorsque la canonnade s'étendit entre Saint-Amand et Ligny, et tout de suite nous vîmes qu'on tirait à la mitraille sur les Prussiens, à mi-côte entre les deux villages, car à chaque décharge leurs colonnes épaisse étaient traversées; cette nouvelle attaque produisit une grande agitation. Buche, qui jusqu'à ce moment n'avait pas bougé, sortit de la ruelle du jardin et courut au puits; il se mit derrière la margelle, et les deux maisons en face commencèrent la fusillade sur lui, de sorte que bientôt la pierre et les poteaux furent criblés de balles. Mais alors nous recommençâmes à tirer sur les fenêtres et dans une minute la fusillade fut rallumée d'une bout du village à l'autre; la fumée s'étendait partout. Dans cet instant, une voix criait en bas :

« Joseph... Joseph!... »

C'était Buche; il avait eu le courage de tirer le seau, de le décrocher et d'arriver après avoir bu. Plusieurs anciens voulaient lui prendre le seau, mais il criait :

« Mon camarade d'abord! Lâchez, ou je verse tout! »

Il fallut bien m'attendre. Je bus tout ce que je pouvais; ensuite les autres, et ceux qui restaient en haut descendirent et burent tant qu'il en resta.

C'est en ce moment que Buche montra qu'il m'aimait. Nous remontâmes ensemble bien contents.

Je pense qu'il était alors plus de sept heures, le soleil se couchait, l'ombre de nos maisons s'allongeait jusque sur le ruisseau; celles des Prussiens restaient éclairées, ainsi que la côte de Bry, où de nouvelles



DANS LES RUES LES MORTS ÉTAIENT ÉTENDUS.

troupes descendaient au pas de course. La canonnade n'avait jamais été si forte de notre côté.

Entre sept et huit heures du soir, l'Empereur ayant reconnu que la colonne de Prussiens qu'on avait signalée sur nos derrières était le corps du général d'Erlon, — égaré entre la bataille de Ney aux Quatre-Bras contre les Anglais, et la nôtre, — avait ordonné tout de suite à la vieille garde de nous soutenir.

Un lieutenant qui se trouvait avec nous disait :
« Voici la grande attaque. Attention ! »

Toute la cavalerie des Prussiens fourmillait entre les deux villages. On sentait, sans le voir, un grand mouvement derrière nous. Le lieutenant répétait :

« Attention au commandement ! Que personne ne reste après le commandement ! Voici l'attaque. »

Nous ouvrions tous l'œil.

Plus la nuit avançait, plus le ciel devenait rouge du côté de Saint-Amand. A force d'entendre la canonnade, on n'y faisait plus attention; mais, à chaque décharge, on peut dire que le ciel prenait feu.

Le tumulte augmentait derrière nous.

Tout à coup, la grande rue qui longe le ruisseau fut pleine de nos troupes, depuis le pont jusqu'à l'autre bout de Ligny. Sur la gauche et plus loin encore, les Prussiens tiraient des fenêtres; nous ne répondions plus. On criait :

« La garde!... c'est la garde! »

Je ne sais pas comment toute cette masse d'hommes passa le fossé plein de bourbe; c'est bien sûr avec des planches, car d'un instant à l'autre nos troupes en masse étaient sur la rive gauche.

La grande batterie des Prussiens au haut du ravin,

entre les deux villages, faisait des rues dans nos colonnes; mais elles montaient toujours.

Ce qui restait de notre division courait sur le pont; des canonniers à cheval avec leurs pièces suivaient au galop.

Alors nous descendîmes aussi, mais nous n'étions pas encore au pont que des cuirassiers se mettaient à défiler; après les cuirassiers arrivèrent des dragons et des grenadiers à cheval de la garde. Il en passait même autour du village : c'était comme une armée toute neuve, une armée innombrable.

Le massacre recommençait en haut; cette fois, c'était la bataille en rase campagne. La nuit venait, les carrés prussiens se dessinaient en feu sur la côte.

Nous courions, enjambant les morts et les blessés. Une fois hors du village, nous vîmes ce que l'on peut appeler une mêlée de cavalerie; on ne distinguait pour ainsi dire que des cuirasses blanches qui traversaient les lignes des uhlans.... Tout se mêlait, puis les cuirassiers se reformaient et repartaient comme un mur.

Il faisait déjà sombre, la masse de fumée empêchait de voir à cinquante pas devant soi. Tout s'ébranlait, tout montait vers les moulins; le roulement du galop, les cris, les commandements, les feux de file bien loin, tout se confondait. Plusieurs carrés étaient rompus. De temps en temps, un coup de feu vous montrait quelques cavaliers, un lancier penché sur son cheval, un cuirassier avec son gros dos blanc, son casque et sa queue de cheval flottante, lancé comme un boulet, deux ou trois fantassins courant au milieu de la bagarre : cela passait comme un éclair! Et les blés foulés, la pluie qui rayait le ciel, car un orage venait d'éclater, les blessés sous les pieds

des chevaux, tout sortait de la nuit un quart de seconde.

A chaque coup de fusil ou de pistolet, on voyait des choses pareilles. Mais tout montait, tout s'éloignait de Ligny; nous étions les maîtres, nous avions enfoncé le centre de l'ennemi; les Prussiens ne se défendaient plus que tout en haut de la colline, près des moulins, et dans la direction de Sombref, sur notre droite : Saint-Amand et Ligny nous restaient.

Alors, nous autres, à dix ou douze de la compagnie, contre les décombres des cassines, la giberne presque vide, nous ne savions plus de quel côté tourner. Zébédé, le lieutenant Bretonville et le capitaine Florentin avaient disparu; le sergent Rabot nous commandait. C'était un petit vieux, sec, mal bâti, mais dur comme du fer; il clignait de l'œil et devait avoir été roux dans sa jeunesse. Rien qu'en parlant de lui, je l'entends nous dire tranquillement :

« La bataille est gagnée! Par file à droite, en avant, marche! »

Plusieurs demandaient à faire la soupe, car, depuis douze heures on commençait à sentir la faim; et le sergent, le fusil sur l'épaule, descendait la ruelle en riant tout bas, et répétait d'un air moqueur :

« La soupe! la soupe! Attendez, l'administration des vivres va venir. »

Nous le suivions dans la ruelle sombre; vers le milieu se trouvait un cuirassier à cheval qui nous tournait le dos; il avait un coup de sabre dans le ventre et s'était retiré là; le cheval s'appuyait au mur pour l'empêcher de tomber. Comme nous défilions il nous appela :

« Camarades! »

Personne ne tourna seulement la tête. A vingt pas

plus loin se trouvait une vieille cassine toute criblée de boulets, mais elle avait encore la moitié de son toit de chaume, c'est pourquoi le sergent Rabot la choisit, et nous entrâmes dans ce réduit à la file.

On n'y voyait pas plus que dans un four; le sergent fit partir une amorce, et nous vîmes que c'était une cuisine; cinq ou six Prussiens et Français étaient étendus à terre, blanches comme de la cire, et les yeux ouverts.

« Allons, dit le sergent, voici la chambrée, que chacun s'arrange. »

Comme on voyait bien qu'il ne fallait pas compter sur la distribution, chacun, sans rien dire, déboucla son sac, le mit au pied du mur et s'étendit l'oreille dessus. On entendait encore la fusillade, mais bien loin sur la côte. La pluie tombait à verse. Le sergent tira la porte qui grinçait, puis alluma sa pipe tranquillement, pendant que plusieurs ronflaient déjà.

C'était un homme dur et juste, il avait trois chevrons et savait lire et écrire; il aurait dû passer officier, ayant des blessures, mais il n'était pas bien bâti. Il finit aussi par se coucher sur son sac, et bientôt après nous dormions tous.

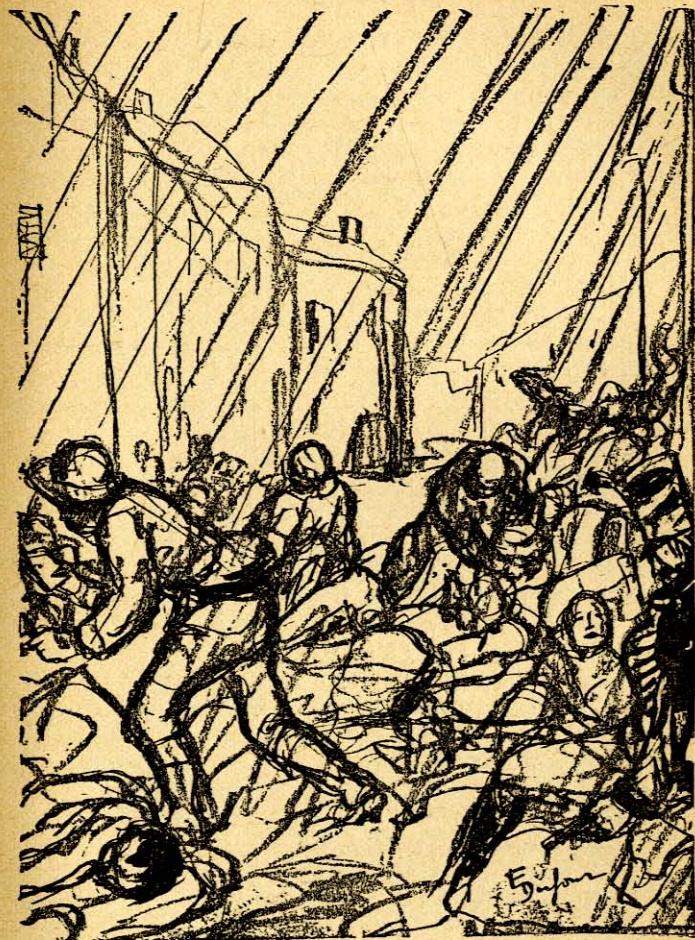
Cela durait depuis longtemps, lorsque je fus réveillé par un bruit.... On rôdait autour de notre cassine... je me levai sur la main pour écouter.... Dans le même instant, on essayait d'ouvrir la porte. Alors je ne pus retenir un cri.

« Qu'est-ce que c'est? » demanda le sergent.

Et comme des pas s'éloignaient en courant, il dit en se retournant sur son sac :

« Ah! les oiseaux de nuit.... Allez... canailles!... allez, ou je vais vous envoyer une balle! »

Je m'étais approché de la fenêtre, et je voyais le



DES MARAUDEURS FOUILLAIENT LES BLESSÉS ET LES MORTS

long de la ruelle des maraudeurs en train de fouiller les blessés et les morts. Ils allaient doucement de l'un à l'autre, la pluie tombait par torrents : c'était quelque chose d'horrible.

Je me recouchai pourtant et me rendormis à cause de la grande fatigue. Au petit jour, le sergent était debout et criait :

« En route ! »

Nous ressortîmes de la cassine en remontant la ruelle. Le cuirassier était alors à terre, le cheval attendait toujours.

Le sergent prit ce cheval par la bride et le conduisit une centaine de pas dans les vergers; il lui retira le mors en s'écriant :

« Va, mange : on te retrouvera bientôt. »

Et cette pauvre bête partit doucement.

Nous allongions le pas dans un sentier qui longe Ligny; les sillons et quelques carrés de jardinage aboutissaient sur ce chemin. Le sergent se baissa pour déterrer quelques restes de carottes et de navets. Je me dépêchai de faire comme lui, pendant que les camarades se pressaient sans tourner la tête.

Je trouvai deux beaux navets et des carottes, qui sont très bonnes crues; mais je suivis l'exemple du sergent et je les mis dans mon shako.

Je courus ensuite pour rattraper le peloton, qui se dirigeait sur les feux de Sombref.

Et quant au reste, je n'ai pas seulement l'idée de vous peindre le plateau derrière Ligny, où nos cuirassiers et nos dragons avaient tout massacré. Ce n'étaient que des tas d'hommes et de chevaux : leur long cou allongé à terre; les hommes pris dessous, morts ou blessés. Quelques-uns levaient la main pour faire signe; les chevaux essayaient de se

lever et les écrasaient encore mieux en retombant.

Du sang! toujours du sang! La direction des boulets et de la mitraille était marquée en traînées rouges sur les pentes, comme on voit chez nous, à la fonte des neiges, le passage des torrents dans le sable. Eh bien! cela ne me touchait presque plus.

Avant de partir pour Lutzen, un pareil spectacle m'aurait fait tomber à la renverse, mais alors je ne pensais à rien.

Mon seul plaisir alors, c'était d'avoir des carottes et des navets, car en passant derrière les bivouacs pour demander la place du bataillon, nous avions appris que les distributions n'avaient pas été faites; on n'avait reçu que la ration d'eau-de-vie et des cartouches.

Les anciens étaient en route pour remplir les marmites. Les conscrits qui ne savaient pas encore la manière de vivre en campagne, et qui par malheur avaient déjà mangé leur pain, comme il arrive à vingt ans, lorsqu'on marche et qu'on a bon appétit, ceux-là devaient se passer de tremper la cuiller.

Vers sept heures nous arrivâmes enfin au bivouac. Zébédé, en me voyant, parut joyeux; il vint à ma rencontre et me dit :

« Je suis content de te voir, Joseph; mais qu'est-ce que tu apportes? Nous avons trouvé un biquet bien gras; nous avons aussi du sel, mais pas une croûte de pain. »

Je lui fis voir le riz qui me restait, mes carottes et mes navets. Il me dit :

« C'est bien : nous allons avoir le meilleur bouillon du bataillon. »

Je voulus que Buche pût aussi manger avec nous, et les six hommes de notre marmite qui s'en étaient

tous réchappés par hasard, avec des coups de crosse et des égratignures, y consentirent. Le tambour-maître Padoue dit en riant :

« Les anciens sont toujours les anciens, ils n'arrivent jamais les mains vides. »

Nous regardions de côté la marmite de cinq conscrits, où l'on ne voyait bouillir que du riz dans de l'eau claire, et nous clignions de l'œil, car nous avions une bonne soupe grasse qui répandait son odeur dans tous les environs.

A huit heures, nous mangeâmes avec un appétit qu'on peut s'imaginer. Non, pas même le jour de mes noces, je n'ai fait un meilleur repas; c'est encore une satisfaction aujourd'hui pour moi d'y penser. Quand l'âge arrive, on n'a plus l'enthousiasme de la jeunesse pour de pareilles choses; mais ce sont toujours d'agrables souvenirs. Et ce bon repas nous a soutenus longtemps; les pauvres conscrits, avec leur reste de pain trempé comme de la pâte par l'averse, devaient en voir de dures le lendemain 18.

Le temps semblait se remettre au beau, le soleil recommençait à briller dans les nuages. Nous venions à peine de manger que le rappel battait sur toute la ligne.

Il faut savoir qu'en ce moment les Prussiens retiraient seulement leur arrière-garde de Sombref, et qu'il était question de se mettre à leur poursuite. Plusieurs même disaient qu'on aurait dû commencer par là, en envoyant bien loin notre cavalerie légère pour récolter des prisonniers. Mais on ne les écoutait pas; l'Empereur savait bien ce qu'il faisait.

On croyait que l'Empereur préparait un grand coup, qu'il avait fait tourner l'ennemi par Ney, et d'autres choses semblables.

En attendant, l'appel commença; le général Gérard vint passer la revue du 4^e corps. Notre bataillon avait le plus souffert, à cause des trois attaques où nous avions toujours été en tête: nous avions le commandant Gémeau et le capitaine Vidal blessés; les capitaines Grégoire et Vignot tués; sept lieutenants et sous-lieutenants et trois cent soixante hommes hors de combat.

Zébédé disait que c'était pire qu'à Montmirail, et qu'on allait nous compléter pour sûr avant de partir.

Heureusement, le quatrième bataillon, commandant Delong, arrivant de Metz, vint alors nous remplacer en ligne.

Le capitaine Florentin, qui nous commandait, cria :

« Par file à gauche! » et nous descendîmes au village jusque près de l'église, où stationnaient une quantité de charrettes.

On nous distribua par escouades pour surveiller l'enlèvement des blessés. Quelques détachements de chasseurs eurent l'ordre d'escorter les convois jusqu'à Fleurus, parce qu'à Ligny la place manquait; l'église était déjà pleine de ces malheureux.

Ce n'est pas nous qui choisissons les blessés, mais les chirurgiens militaires et quelques médecins du pays mis en réquisition; il était trop difficile de reconnaître un grand nombre de ces blessés d'entre les morts. Nous aidions seulement à les étendre sur la paille, dans les charrettes.

J'ai vu là des choses qu'on ne peut presque pas croire: des hommes tués au moment de la plus grande fureur, et dont les figures horribles n'étaient pas changées; ils tenaient encore leurs fusils, debout contre les murs, et rien qu'en les regardant il vous semblait les entendre crier :

« A la baïonnette! Pas de quartier! »
J'en ai vu d'autres à demi morts qui s'étranglaient entre eux. Et vous saurez qu'à Fleurus il fallait séparer les Prussiens des Français, parce qu'ils se levaient de leurs lits ou de leurs bottes de paille pour se déchirer et se dévorer!

La guerre!... ceux qui veulent la guerre, ceux qui rendent les hommes semblables à des animaux féroces, doivent avoir un compte terrible à régler là-haut!...

XIX

Le relèvement des blessés continua jusqu'au soir. Vers midi, les cris de : *Vive l'Empereur!* se prolongeaient sur toute la ligne de nos bivouacs, depuis le village de Bry jusqu'à Sombref. Napoléon avait quitté Fleurus avec son état-major; il passait la revue de l'armée sur le plateau. Ces cris durèrent environ une heure, puis tout se tut; l'armée devait être alors en marche.

Nous attendîmes longtemps l'ordre de suivre; comme il ne venait pas, le capitaine Florentin finit par aller voir, et revint ventre à terre en criant :

« Battez le rappel! »

Les détachements du bataillon se réunirent, et l'on se mit à remonter le village au pas accéléré. Tout était parti. Bien d'autres pelotons n'avaient pas reçu d'ordres, et du côté de Saint-Amand les rues étaient pleines de soldats. Quelques compagnies, restées en arrière, gagnaient à travers champs la route à gauche, où l'on voyait s'étendre une queue de colonne à perte

de vue; des caissons, des fourgons, des bagages de toute sorte.

J'ai souvent pensé que nous aurions eu de la chance en ce jour d'être laissés en arrière comme la division Gérard, à Saint-Amand; on n'aurait jamais pu nous faire des reproches. Puisque nous avions ordre de relever les blessés, nous étions en règle; mais le capitaine Florentin se serait cru déshonoré.

Nous marchions en allongeant le pas. Il s'était remis à pleuvoir; on glissait dans la boue, et la nuit venait. La pluie tombait comme d'un arrosoir, et nous allions en arrondissant le dos, le fusil sous le bras, le pan de la capote sur la batterie, tellement trempés, qu'en traversant une rivière ce n'aurait pas été pire. Et quelle boue! Avec cela, on recommençait à sentir la faim.

Moi, je revoyais en rêve notre petite chambre de Phalsbourg, bien chaude, la table blanche, le père Goulden assis devant son assiette, et Catherine qui nous servait de la bonne soupe grasse, pendant que les côtelettes fumaient sur le gril. La tristesse d'être là m'accablait.

La nuit était venue; elle était toute grise; sans les ornières, où l'on enfonçait jusqu'aux genoux, on aurait eu de la peine à reconnaître son chemin; mais on n'avait qu'à marcher dans la boue, et l'on était sûr de ne pas se tromper.

Entre sept et huit heures, on entendit au loin comme des roulements de tonnerre, les uns disaient : « C'est l'orage! » Les autres : « C'est le canon! »

Beaucoup de soldats débandés nous suivaient. A huit heures, nous arrivâmes aux Quatre-Bras. Ce sont deux maisons en face l'une de l'autre, au croisement de la route de Nivelles à Namur avec celle de

Bruxelles à Charleroi; ces maisons étaient encombrées de blessés. C'est là que le maréchal Ney avait livré bataille aux Anglais pour les empêcher d'arriver au secours des Prussiens, par le chemin que nous venions de suivre. Il n'avait que vingt mille hommes contre quarante mille, et Nicolas Cloutier, le tanneur, soutient encore aujourd'hui qu'il aurait dû nous envoyer la moitié de ses troupes pour prendre les Prussiens par derrière, comme si ce n'avait pas été bien assez d'arrêter les autres. Enfin, pour des gens pareils tout est facile : seulement, s'ils commandaient eux-mêmes, on les mettrait en déroute avec quatre hommes et un caporal.

Au-dessous, dans les champs d'orge et d'avoine, tout était plein de morts. C'est là que je vis les premiers habits rouges étendus sur la route.

Le capitaine nous ordonna de faire halte; il entra seul dans la maison à droite. Nous attendions depuis quelque temps à la pluie, lorsqu'il ressortit sur la porte avec le général de division Donzelot, qui riait parce que nous aurions dû suivre l'armée de Grouchy du côté de Namur et que le manque d'ordres nous avait fait tourner vers les Quatre-Bras. Nous reçumes pourtant l'ordre de continuer notre chemin sans nous arrêter.

Je croyais à chaque minute tomber en faiblesse; mais cela devint encore pire lorsque nous eûmes rattrapé les bagages; car il fallait marcher sur les revers de la route, dans les champs, et plus on avançait, plus on enfonçait dans la terre grasse.

Vers onze heures, nous arrivâmes dans un grand village appelé Genappe, qui s'étend sur les deux côtés de la route. L'encombrement des fourgons, des canons et des bagages dans cette rue nous força de passer la Thy à droite sur un pont, et depuis cet endroit nous

ne fîmes plus que marcher à travers les champs, dans les blés, dans les chanvres, comme des sauvages qui ne respectent rien. La nuit était si sombre, que des dragons à cheval, posés de deux cents pas en deux cents pas, comme des poteaux, vous criaient :

« Par ici! par ici! »

Nous arrivâmes à minuit au tournant d'un chemin, près d'une espèce de ferme couverte en chaume et pleine d'officiers supérieurs. Ce n'était pas loin de la grande route, car on entendait défiler la cavalerie, l'artillerie et les équipages comme un torrent.

Le capitaine venait à peine d'entrer à la ferme, que plusieurs d'entre nous se précipitèrent dans le jardin à travers les haies. Je fis comme les autres, et j'empoignai des raves. Presque aussitôt tout le bataillon suivit ce mouvement, malgré les cris des officiers; chacun se mit à déterrer ce qu'il put avec sa baïonnette, et, deux minutes après, il ne restait plus rien. Les sergents et les caporaux étaient venus avec nous; lorsque le capitaine revint, on avait déjà repris les rangs.

Ceux qui volent et pillent en campagne méritent d'être fusillés, mais que voulez-vous? les villages qu'on rencontrait n'avaient pas le quart de vivres qu'il aurait fallu pour nourrir tant de monde.

Les Anglais avaient déjà presque tout pris. Il nous restait bien encore un peu de riz, mais le riz sans viande ne soutient pas beaucoup. Les Anglais, eux, recevaient des bœufs et des moutons de Bruxelles; ils étaient bien nourris et tout luisants de bonne santé. Nous autres, nous étions venus trop vite, les convois de vivres étaient en retard; et le lendemain, qui devait être la terrible bataille de Waterloo, nous ne reçûmes que la ration d'eau-de-vie.

Enfin, en partant de là, nous montâmes une petite côte, et malgré la pluie, nous aperçûmes les bivouacs des Anglais. On nous fit prendre position dans les blés entre plusieurs régiments qu'on ne voyait pas, parce qu'on avait l'ordre de ne pas allumer de feu, de peur d'effaroucher l'ennemi s'il nous voyait en ligne, et de le décider à continuer sa retraite.

Représentez-vous des hommes couchés dans les blés, sous une pluie battante, comme de véritables Bohémiens, grelottant de froid, songeant à massacrer leurs semblables, et bien heureux d'avoir un navet, une rave ou n'importe quoi pour soutenir un peu leurs forces.

Cela ne nous empêchait pas de claquer des dents et de voir en face de nous les Anglais, qui se réchauffaient et se gobergeaient autour de leurs grands feux, après avoir reçu leur ration de bœuf, d'eau-de-vie et de tabac. Je pensais :

« C'est nous, pauvres diables, trempés jusqu'à la moelle des os, qui sommes forcés d'attaquer ces hommes remplis de confiance en eux-mêmes, et qui ne manquent ni de canons, ni de munitions, ni de rien; qui dorment les pieds au feu, la panse bien garnie, pendant que nous couchons dans la boue! »

Toute la nuit ce spectacle me révoltait. Buche disait :

« La pluie ne me fait rien, j'en ai supporté bien d'autres à l'affût; mais au moins j'avais une croute de pain, des oignons et du sel. »

Il se fâchait. Pour ma part, j'étais attendri sur mon propre sort et je ne disais rien.

Entre deux et trois heures de la nuit, la pluie avait cessé. Buche et moi, nous étions dos à dos dans le creux d'un sillon, pour nous réchauffer, et la grande fatigue avait fini par m'endormir.

Une chose que je n'oublierai jamais, c'est le moment où je me réveillai, vers les cinq heures du matin : les cloches des villages sonnaient matines sur cette grande plaine; et, regardant les blés renversés, les camarades couchés à droite et à gauche, le ciel gris, cette grande désolation me fit grelotter le cœur. Le son des cloches qui se répondaient de Planchenois à Genappe, à Fricheumont, à Waterloo me rappelait Phalsbourg; je me disais :

« C'est aujourd'hui dimanche, un jour de paix et de repos. M. Goulden a mis hier son bel habit au dos de la chaise, avec une chemise blanche. Il se lève maintenant, et pense à moi.... Catherine aussi se lève dans notre petite chambre; elle est assise sur le lit et pleure; et la tante Grédel aux Quatre-Vents pousse ses volets; elle a tiré de l'armoire son livre de prières pour aller à la messe. »

Et j'entendais les cloches de Dann, de Mittelbronn, de Bigelberg bourdonner dans le silence. Je me figurais cette bonne vie tranquille.... J'aurais voulu fondre en larmes! Mais le roulement commençait, un roulement sourd comme dans les temps humides, quelque chose de sinistre. Du côté de la grande route, à gauche, on battait la générale, les trompettes de cavalerie sonnaient le réveil. On se levait, on regardait par-dessus les blés. Ces trois jours de marche et de combats, le mauvais temps et l'oubli des rations avaient rendu les hommes plus sombres. On ne parlait pas comme à Ligny; chacun regardait et réfléchissait pour son propre compte.

On voyait aussi que ce serait une plus grande bataille, parce qu'au lieu d'avoir des villages bien occupés en première ligne, et qui font autant de combats séparés, ici c'était une grande plaine élevée, nue,

occupée par les Anglais; derrière leurs lignes, au haut de la côte, se trouvait le village de Mont-Saint-Jean, et beaucoup plus loin, à près d'une lieue et demie, une grande forêt qui bordait le ciel.

Entre les Anglais et nous, le terrain descendait doucement et se relevait de notre côté; mais il fallait avoir l'habitude de la campagne pour voir ce petit vallon, qui devenait plus profond à droite et se resserrait en forme de ravin. Sur la pente de ce ravin, de notre côté, derrière des haies, des peupliers et d'autres arbres, quelques maisons couvertes de chaume indiquaient un hameau; c'était Planchenois. Dans la même direction, mais bien plus haut et derrière la gauche de l'ennemi, s'étendait une plaine à perte de vue, parsemée de petits villages.

— C'est en temps de pluie, après un orage, que ces choses se distinguent le mieux; tout est bleu sombre sur un fond clair. On découvrait jusqu'au petit village de Saint-Lambert, à trois lieues de nous sur la droite.

A notre gauche, et derrière la droite des Anglais, se voyaient aussi d'autres petits villages dont je n'ai jamais su le nom.

Voilà ce que nous découvrions au premier coup d'œil, dans ce grand pays plein de magnifiques récoltes encore en fleur, et chacun se demandait pourquoi les Anglais étaient là, quel avantage ils avaient à garder cette position. Alors on observait mieux leur ligne, à quinze cents ou deux mille mètres de nous et l'on voyait que la grande route que nous avions suivie depuis les Quatre-Bras, et qui se rend à Bruxelles, cette route large, bien arrondie et même pavée au milieu, traversait la position de l'ennemi à peu près au centre; elle était droite, et l'on pouvait la suivre des yeux jusqu'au village de Mont-Saint-Jean, et

même plus loin, jusqu'à l'entrée de la grande forêt de Soignes. Les Anglais voulaient donc la défendre, pour nous empêcher d'aller à Bruxelles.

En regardant bien, on voyait que leur ligne de bataille se courbait un peu de notre côté sur les deux ailes, et suivait un chemin creux qui coupait la route de Bruxelles en croix. Ce chemin était tout à fait creux à gauche de la route, à droite il était bordé de grandes haies de houx et de petits hêtres, comme il s'en trouve dans ce pays. Là, derrière, étaient postées des masses d'habits rouges, qui nous observaient de leur chemin couvert; le devant de leur côté descendait en pente comme des glacis : c'était très dangereux.

Et sur leurs ailes, qui se prolongeaient d'environ trois quarts de lieue, était de la cavalerie innombrable. On voyait aussi de la cavalerie sur le haut du plateau, dans l'endroit où la grande route, après avoir passé la colline, descend avant de remonter vers Mont-Saint-Jean; car on comprenait très bien qu'il se trouvait un creux entre la position des Anglais et ce village, pas bien profond, puisque les plumets de la cavalerie s'apercevaient, mais assez profond pour y tenir de grandes forces en réserve à l'abri de nos boulets.

J'avais déjà vu Weissenfelz, Lutzen, Leipzig et Ligny : je commençais à comprendre ce que les choses veulent dire, pourquoi l'on se place d'une manière plutôt que d'une autre, et je trouvais que ces Anglais s'étaient très bien arrangés dans leur chemin pour défendre la route, et que leurs réserves, bien abritées sur le plateau, montraient chez ces gens beaucoup de bon sens naturel.

Malgré cela, trois choses me parurent alors avantageuses pour nous. Ces Anglais, avec leur chemin cou-

vert et leurs réserves bien cachées, étaient comme dans une grande fortification. Mais tout le monde sait qu'en temps de guerre on démolit tout de suite, autour des places fortes, les bâtiments trop près des remparts, pour empêcher l'ennemi de s'en emparer et de s'abriter derrière. Eh bien! juste sur leur centre, le long de la grande route et sur la pente de leurs glacis, se trouvait une ferme dans le genre de la Roulette, aux Quatre-Vents, mais cinq ou six fois plus grande. Je la voyais très bien de la hauteur où nous étions : c'était un grand carré, les bâties, la maison, les écuries et les granges en triangle du côté des Anglais, et l'autre moitié du triangle, formée d'un mur et de hangars, de notre côté; la cour à l'intérieur. L'un des pans de ce mur donnait sur les champs avec une petite porte, et l'autre sur la route, avec une porte cochère pour les voitures. C'était construit en briques bien solides. Naturellement les Anglais l'avaient garnie de troupes, comme une espèce de demi-lune; mais si nous avions la chance de l'enlever, nous étions tout près de leur centre, et nous pouvions lancer sur eux nos colonnes d'attaque, sans rester longtemps sous leur feu.

Voilà ce que nous avions de meilleur pour nous. Cette ferme s'appelait la Haie-Sainte, comme nous l'avons su depuis.

Plus loin, en avant de leur aile droite, dans un fond, se trouvait une autre ferme avec un petit bois, que nous pouvions aussi tâcher d'enlever. Cette ferme, d'où j'étais on ne la voyait pas, mais elle devait être encore plus solide que la Haie-Sainte, puisqu'un verger entouré de murs et plus loin un bois la couvraient. Le feu des fenêtres donnait dans le verger, le feu du verger donnait dans le bois, le feu du bois don-

naît sur la côte, l'ennemi pouvait battre en retraite de l'un dans l'autre.

Ces choses, je ne les ai pas vues de mes propres yeux, mais quelques anciens m'ont raconté plus tard l'attaque de cette ferme, appelée Hougoumont.

Enfin, en avant de leur aile gauche, où descendait le chemin de Wavre, à quelque cent pas de notre côté, se trouvaient encore les fermes de Papelotte et de la Haye, occupées par des Allemands, et les petits hameaux de Smohain, du Cheval-de-Bois, de Jean-Loo. Ces hameaux, je les voyais bien alors, mais je n'y faisais pas grande attention, d'autant plus qu'ils étaient en dehors de notre ligne de bataille, sur la droite, et qu'on n'y remarquait pas de troupes.

Donc chacun maintenant se figure la position des Anglais en face de nous, la grande route de Bruxelles qui la traverse, le chemin qui la couvre, le plateau derrière, où sont les réserves, et les trois bâties de Hougoumont, de la Haie-Sainte et de Papelotte, en avant, bien défendues. Chacun doit penser que c'était bien difficile à prendre.

Je regardais cela vers six heures du matin, très attentivement, comme un homme qui risque de perdre sa vie, ou d'avoir les os cassés dans une entreprise, et qui veut au moins savoir s'il a quelque chance d'en réchapper.

Zébédé, le sergent Rabot, le capitaine Florentin, Buche, enfin tout le monde, en se levant, jetait un coup d'œil de ce côté sans rien dire. Ensuite, on regardait autour de soi les grands carrés d'infanterie, les escadrons de cuirassiers, de dragons, de chasseurs, de lanciers, etc., campés au milieu des récoltes.

Alors personne n'avait plus la crainte de voir les Anglais battre en retraite; on allumait des feux tant

qu'on voulait, et la fumée de la paille humide s'étendait dans les airs. Ceux auxquels il restait encore un peu de riz suspendaient la marmite, les autres regardaient en pensant :

« Chacun son tour, hier nous avions de la viande, nous nous moquions du riz; maintenant nous voudrions bien en avoir. »

Vers huit heures, il arriva des fourgons avec des cartouches et des tonnes d'eau-de-vie. Chaque soldat reçut double ration; avec une croûte de pain on aurait pu s'en contenter, mais le pain manquait. Qu'on juge, d'après cela, quelle mine on avait. C'est tout ce que nous reçûmes en ce jour, car aussitôt après commencèrent les grands mouvements. Les régiments se réunirent à leurs brigades, les brigades à leurs divisions, les divisions reformèrent leurs corps. Les officiers à cheval couraient porter les ordres, tout était en route.

Le bataillon se réunit à la division Donzelot; les autres divisions n'avaient que huit bataillons, elle en eut neuf.

J'ai souvent entendu raconter par nos anciens l'ordre de bataille donné par l'Empereur; le corps de Reille à gauche de la route, en face de Hougoumont; d'Erlon à droite, en face de la Haie-Sainte; Ney à cheval sur la chaussée, et Napoléon derrière, avec la vieille garde, les escadrons de service, les lanciers, les chasseurs, etc. A huit heures et demie, nos quatre divisions reçurent l'ordre de se porter en avant, à droite de la grand-route. Nous étions de quinze à vingt mille hommes, nous marchions sur deux lignes, l'arme à volonté, et nous enfoncions jusqu'aux genoux. Personne ne disait rien.

Plusieurs racontent que nous étions tout réjouis et que nous chantions, mais c'est faux! Quand on a

marché toute la nuit sans recevoir de ration, quand on a couché dans l'eau, avec défense d'allumer des feux et qu'on va recevoir de la mitraille, cela vous ôte l'envie de chanter; nous étions bien contents de retirer nos souliers des trous où l'on enfonçait à chaque pas; les blés mouillés vous rafraîchissaient les cuisses, et les plus courageux, les plus durs avaient l'air ennuyé.

Il est vrai que les musiques jouaient les marches de leurs régiments, et que les trompettes de la cavalerie, les tambours de l'infanterie, les grosses caisses et les trombones mêlés ensemble produisaient un effet terrible comme toujours. Il est aussi vrai que tous ces milliers d'hommes en bon ordre, allongeant le pas, le sac au dos, le fusil sur l'épaule; les lignes blanches des cuirassiers qui suivaient les lignes rouges, brunes, vertes des dragons, des hussards, des lanciers dont les petits drapeaux en queue d'hirondelle remplissaient l'air; les canonniers dans l'intervalle des brigades, à cheval autour de leurs pièces, qui coupaient la terre jusqu'aux essieux, tout cela traversant les moissons dont pas un épéi ne restait debout, il est très vrai qu'on ne pouvait rien voir de plus épouvantable.

Et les Anglais en face, bien rangés, leurs canonniers la mèche allumée, étaient aussi quelque chose qui vous faisait réfléchir.

Le père Gouilden me disait bien que, dans son temps, les soldats chantaient, mais c'est qu'ils étaient partis volontairement et non par force. Ils se battaient pour garder leurs champs et les Droits de l'homme, qu'ils aimaient mieux que les yeux de leur tête, et ce n'était pas la même chose que de se faire éreinter pour savoir si l'on aurait d'anciens nobles ou de nou-

veaux. Moi, je n'ai jamais entendu chanter ni à Leipzig ni à Waterloo.

Nous marchions, les musiques jouaient par ordre supérieur; et lorsque les musiques se turent, le plus grand silence suivit. Alors nous étions au haut du petit vallon, à mille ou douze cents pas de la gauche des Anglais. Nous formions le centre de notre armée; des chasseurs s'étendaient sur notre flanc droit avec des lanciers.

On prit les distances, on resserra les intervalles, la première brigade de la première division obliqua sur la gauche et se mit à cheval sur la chaussée. Notre bataillon faisait partie de la seconde division : nous fûmes donc en première ligne, avec une seule brigade de la première devant nous. On fit passer toutes les pièces sur notre front; celles des Anglais se voyaient en face, à la même hauteur. Et bien longtemps encore d'autres divisions vinrent nous appuyer. On aurait cru que toute la terre marchait : les anciens disaient :

« Voici les cuirassiers de Milhaud! voici les chasseurs de Lefebvre-Desnoëttes; voilà là-bas le corps de Lobau! »

De tous les côtés, aussi loin que pouvait s'étendre la vue, on ne voyait que des cuirasses, des casques, des colbacks, des sabres, des lances, des files de baïonnettes.

« Quelle bataille! s'écriait Buche; malheur aux Anglais! »

Et je pensais comme lui, je croyais que pas un Anglais n'en réchapperait. On peut dire que nous avons eu du malheur en ce jour; sans les Prussiens, je crois encore que nous aurions tout exterminé.

Durant deux heures que nous restâmes l'arme au

pied, nous n'eûmes pas même le temps de voir la moitié de nos régiments et de nos escadrons; c'était toujours du nouveau. Je me souviens qu'au bout d'une heure, on entendit tout à coup, sur la gauche, s'élever comme un orage les cris de : *Vive l'Empereur!* et que ces cris se rapprochaient en grandissant toujours, qu'on se dressait sur la pointe des pieds en allongeant le cou; que cela se répandait dans tous les rangs; que, derrière, les chevaux eux-mêmes hennissaient comme s'ils avaient voulu crier, et que dans ce moment un tourbillon d'officiers généraux passa devant notre ligne ventre à terre. Napoléon s'y trouvait, je crois bien l'avoir vu, mais je n'en suis pas sûr; il allait si vite, et tant d'hommes levaient leurs shakos au bout de leurs baïonnettes, qu'on avait à peine le temps de reconnaître son dos rond et sa capote grise au milieu des uniformes galonnés. Quand le capitaine avait crié : « Portez armes! Présentez armes! » c'était fini.

Voilà comment on le voyait presque toujours, à moins d'être de la garde.

Quand il fut passé, quand les cris se furent prolongés à droite, toujours plus loin, l'idée vint à tout le monde que dans vingt minutes la bataille serait commencée. Mais cela dura bien plus longtemps. L'impatience vous gagnait; les conscrits du corps de d'Erlon, qui n'avait pas donné la veille, se mettaient à crier : « En avant! » quand enfin, vers midi, le canon gronda sur la gauche, et, dans la même seconde des feux de bataillon suivirent, puis des feux de file. On ne voyait rien, c'était de l'autre côté de la route, l'attaque de Hougoumont.

Aussitôt les cris de : *Vive l'Empereur!* éclatèrent. Les canonniers de nos quatre divisions étaient à

leurs pièces à vingt pas l'une de l'autre, tout le long de la côte. Au premier coup de canon, ils commencèrent à charger. Je les vois encore tous en ligne mettre la gargousse, refouler tous ensemble, se redresser, secouer la mèche sur leur bras; on aurait dit un seul mouvement, et cela vous donnait froid. Les chefs de pièces derrière, presque tous de vieux officiers, commandaient comme à la parade; et quand ces quatre-vingts pièces partirent ensemble, on n'entendit plus rien, tout le vallon fut couvert de fumée.

Au bout d'une seconde, la voix calme de ces vieux, à travers le siflement de vos oreilles, s'entendit de nouveau :

« Chargez! Refoulez! Pointez! Feu! »

Et cela continua sans interruption une demi-heure. On ne se voyait déjà plus: mais, de l'autre côté, les Anglais avaient aussi commencé le feu; le ronflement de leurs boulets dans l'air, leur bruit sec dans la boue, et l'autre bruit dans les rangs, lorsque les fusils sont broyés, et les hommes jetés à vingt pas en arrière tout désossés, comme des sacs, ou qu'ils s'affaissent avec un bras ou une jambe de moins, ce bruit se mêlait au roulement sourd · la démolition commençait.

Quelques cris de blessés troublaient ce grand bruit. On entendait aussi des chevaux hennir d'une voix perçante: c'est un cri terrible, car ces animaux sont naturellement féroces; ils n'ont de bonheur que dans le carnage; on ne peut presque pas les retenir. Derrière nous, à plus d'une demi-lieue, on n'entendait que ce tumulte: les chevaux voulaient partir.

Et comme on ne voyait plus, depuis longtemps, que les ombres de nos canonniers manœuvrer dans la fumée au bord du ravin, le commandement : « Cessez

le feu! » s'entendit. En même temps, la voix éclatante des colonels de nos quatre divisions s'éleva :

« Serrez les rangs en bataille! »

Toutes les lignes se rapprochèrent.

« Voici notre tour, dis-je à Buche.

— Oui, fit-il, tenons toujours ensemble. »

La fumée de nos pièces montait alors, et nous vîmes les batteries des Anglais qui continuaient le feu tout le long des haies qui bordaient leur chemin. La première brigade de la division Alix s'avancait sur la route vers la Haie-Sainte; elle allait au pas accéléré. Je reconnus derrière le maréchal Ney avec quelques officiers d'état-major.

Toutes les fenêtres de la ferme, le jardin et les murs où l'on avait percé des trous, tout était en feu; à chaque pas, quelques hommes restaient en arrière étendus sur la route. Ney, à cheval, son grand chapeau de travers, observait l'action du milieu de la chaussée. Je dis à Buche :

« Voilà le maréchal Ney; la seconde brigade va soutenir la première, et nous arriverons ensuite. »

Mais je me trompais; en ce moment même, le premier bataillon de la seconde brigade reçut l'ordre de marcher en ligne, à droite de la route, le deuxième bataillon derrière le premier, le troisième derrière le deuxième, enfin le quatrième comme au défilé. On n'avait pas le temps de nous former en colonnes d'attaque, mais cela paraissait solide tout de même; nous étions les uns derrière les autres, sur cent cinquante à deux cents hommes de front; les capitaines entre les compagnies, les commandants entre les bataillons. Seulement, les boulets, au lieu d'enlever deux hommes, en enlevaient huit d'un coup; ceux de derrière ne pouvaient pas tirer, parce que les premiers

rangs les gênaient; et l'on vit aussi par la suite qu'on ne pouvait pas se former en carrés. Il aurait fallu penser à cela d'avance, mais l'ardeur d'enfoncer les Anglais et de gagner tout de suite était trop grande.

On fit marcher notre division dans le même ordre : à mesure que le premier bataillon s'avancait, le second emboîtait le pas, ainsi de suite. Comme on commençait par la gauche, je vis avec plaisir que nous allions être au vingt-cinquième rang, et qu'il faudrait en hacher terriblement avant d'arriver sur nous.

Les deux divisions à notre droite se formèrent également en colonnes massives, les colonnes à trois cents pas l'une de l'autre.

C'est ainsi que nous descendîmes dans le vallon, malgré le feu des Anglais. La terre grasse où l'on enfonçait retardait notre marche; nous criions tous ensemble : « A la baïonnette! »

A la montée, nous recevions une grêle de balles par-dessus la chaussée à gauche. Si nous n'avions pas été si touffus, cette fusillade épouvantable nous aurait peut-être arrêtés. La charge battait.... Les officiers criaient : « Appuyez à gauche! » Mais ce feu terrible nous faisait allonger malgré nous la jambe droite plus que l'autre; de sorte qu'en arrivant près du chemin bordé de haies, nous avions perdu nos distances, et que notre division ne formait pour ainsi dire plus qu'un grand carré plein avec la troisième.

Alors deux batteries se mirent à nous balayer, la mitraille qui sortait d'entre les haies, à cent pas, nous perçait d'outre en outre. Ce ne fut qu'un cri d'horreur, et l'on se mit à courir sur les batteries, en bousculant les habits rouges qui voulaient nous arrêter.

Dans ce moment, je vis pour la première fois de près les Anglais, qui sont des gens solides, blancs,

bien rasés, comme de bons bourgeois. Ils se défendent bien, mais nous les valons! Ce n'est pas notre faute à nous autres simples soldats s'ils nous ont vaincus, tout le monde sait que nous avons montré autant et plus de courage qu'eux!

Tous les coups des Anglais portaient, ce qui nous força de rompre les rangs.

Un grand nombre s'étaient donc détachés, quand des milliers d'Anglais se levèrent du milieu des orges et tirèrent sur eux à bout portant, ce qui produisit un grand carnage; à chaque seconde, d'autres rangs allaient au secours des camarades, et nous aurions fini par nous répandre comme une fourmilière sur la côte, si l'on n'avait entendu crier :

« Attention! la cavalerie! »

Presque aussitôt nous vîmes arriver une masse de dragons rouges sur des chevaux gris : ils arrivaient comme le vent; tous ceux qui s'étaient écartés furent hachés sans miséricorde.

Il ne faut pas croire que ces dragons tombèrent sur nos colonnes pour les enfoncer, elles étaient trop profondes et trop massives; ils descendirent entre nos divisions, sabrant à droite et à gauche, et poussant leurs chevaux dans le flanc des colonnes pour les couper en deux, mais ils ne purent y réussir; seulement ils nous tuèrent beaucoup de monde, et nous mirent dans un grand désordre.

C'est un des plus terribles moments de ma vie. Comme ancien soldat, j'étais à la droite du bataillon; j'avais vu de loin ce que ces gens allaient faire : ils passaient en s'allongeant de côté sur leurs chevaux tant qu'ils pouvaient, pour faucher dans les rangs; leurs coups se suivaient comme des éclairs, et, plus de vingt fois, je crus avoir la tête en bas des épaules.

Heureusement pour moi, le sergent Rabot était en serre-file; c'est lui qui reçut cette averse épouvantable, en se défendant jusqu'à la mort. A chaque coup, il criait :

« Lâches, lâches! »

Et son sang sautait sur moi, comme de la pluie. A la fin, il tomba. J'avais encore mon fusil chargé, et voyant l'un de ces dragons, qui, de loin, me regardait d'avance, en se penchant pour me lancer son coup de pointe, je l'abattis à bout portant. Voilà le seul homme que j'aie vu tomber devant mon coup de feu.

Le pire, c'est que dans le même instant, leurs fantassins ralliés commencèrent à nous fusiller, et qu'ils prirent même l'audace de nous attaquer à la baïonnette. Les deux premiers rangs pouvaient seuls se défendre. C'était une véritable abomination de nous avoir rangés de cette manière.

Alors les dragons rouges, pêle-mêle avec nos colonnes, descendirent dans le vallon.

Notre division s'était encore le mieux défendue, car nous conservions nos drapeaux, et les deux autres, à côté de nous, avaient perdu deux aigles.

Nous redescendîmes donc de cette façon dans la boue, à travers les pièces qu'on avait amenées pour nous soutenir, et dont les attelages venaient d'être sabrés par les dragons. Nous courions de tous les côtés, Buche et moi toujours ensemble; et ce ne fut qu'au bout de dix minutes qu'on parvint à nous rallier près de la chaussée, par pelotons de tous les régiments.

Nous regardions derrière nous en reprenant haleine, et nous voyions déjà les dragons rouges monter la côte pour enlever notre grande batterie de quatre-

vingts pièces; mais, Dieu merci! leur tour était aussi venu d'être massacrés. L'Empereur avait vu de loin notre retraite, et, comme ces dragons montaient, deux régiments de cuirassiers à droite, avec un régiment de lanciers à gauche, tombèrent sur eux en flanc comme le tonnerre; le temps de regarder, ils étaient dessus. On entendait chaque coup glisser sur les cuirasses, les chevaux souffler; on voyait, à cent pas, les lances monter et descendre, les grands sabres s'allonger, les hommes se courber pour piquer en dessous, les chevaux furieux se dresser et mordre en hennissant d'une voix terrible; et puis les hommes à terre sous les pieds des chevaux, essayer de se lever en se garant de la main.

Quelle horrible chose que les batailles! Buche criait : « Hardi! » Moi, je sentais la sueur me couler du front. D'autres, avec des balafres et les yeux pleins de sang, s'essuyaient en riant d'un air féroce.

En dix minutes, sept cents dragons étaient hors de combat; leurs chevaux gris couraient de tous les côtés, le mors aux dents. Quelques centaines d'entre eux rentraient dans leurs batteries, mais plus d'un ballottait et se cramponnait à la crinière de son cheval.

De tout ce spectacle affreux, ce qui m'est le plus resté dans l'esprit, c'est que nos cuirassiers en revenant, leurs grands sabres rouges jusqu'à la garde, riaient entre eux, et qu'un gros capitaine, avec de grandes moustaches brunes, en passant près de nous, clignait de l'œil d'un air de bonne humeur, comme pour nous dire :

« Eh bien!.. vous avez vu... nous les avons ramenés vivement. »

Oui. mais il en restait trois mille des nôtres dans

ce vallon! Et ce n'était pas fini, les compagnies, les bataillons et les brigades se reformaient; du côté de la Haie-Sainte, la fusillade roulait; plus loin, près de Hougoumont, le canon tonnait. Tout cela n'était qu'un petit commencement, les officiers disaient :

« C'est à recommencer. »

On aurait cru que la vie des hommes ne coûtait rien.

Enfin il fallait emporter la Haie-Sainte; il fallait forcer à tout prix le passage de la grande route au centre de l'ennemi, comme on enfonce la porte d'une place forte, à travers le feu des avancées et des demi-lunes. Nous avions été repoussés la première fois, mais la bataille était engagée, on ne pouvait plus reculer.

Après la charge des cuirassiers, il fallut du temps pour nous reformer. La bataille continuait à Hougoumont; la canonnade recommençait à notre droite; on avait améné deux batteries pour nettoyer la chaussée en arrière de la Haie-Sainte, où la route entre dans la côte. Chacun voyait que l'attaque allait se porter là.

Nous attendions l'arme au bras, lorsque, vers trois heures, Buche, regardant en arrière sur la route, me dit :

« Voici l'Empereur qui vient. »

La fumée était tellement épaisse qu'on voyait à peine, sur la petite butte de Rossomme, les bonnets à poil de la vieille garde. Je m'étais aussi retourné pour voir l'Empereur, mais bientôt nous reconnûmes le maréchal Ney, avec cinq ou six officiers d'état-major; il arrivait du quartier général et poussait droit sur nous au galop à travers champs. Nous lui tournions le dos. Nos commandants se portèrent

à sa rencontre, et nous les entendîmes parler, sans rien comprendre, à cause du bruit qui vous remplissait les oreilles.

Aussitôt le maréchal passa sur le front de nos deux bataillons et tira l'épée; il nous regardait avec ses yeux gris clair, et l'on aurait cru qu'il nous voyait tous, chacun se figurait que c'était lui qu'il regardait. Au bout d'un instant, il étendit son épée du côté de la Haie-Sainte, en nous criant :

« Nous allons enlever ça!... Vous aurez de l'ensemble.... C'est le nœud de la bataille.... Je vais vous conduire moi-même. Bataillons, par file à gauche! »

Nous partîmes au pas accéléré. Le maréchal Ney était devant, à cheval, avec les deux commandants et le capitaine Florentin; il avait remis son épée dans le fourreau. Les balles sifflaient par centaines, le canon grondait tellement dans le fond de Hougoumont, à gauche et sur notre droite en arrière, que c'était comme une grosse cloche dont on n'entend plus les coups à la fin, mais seulement le bourdonnement. Tantôt l'un, tantôt l'autre de nous s'affaissait, et l'on passait par-dessus.

Deux ou trois fois, le maréchal se retourna pour voir si nous marchions bien réunis; il avait l'air si calme, que je trouvais pour ainsi dire naturel de n'avoir pas peur; sa mine donnait de la confiance à tout le monde, chacun pensait :

« Ney est avec nous... les autres sont perdus! »

A mesure que nous approchions de cette grande bâtie, le bruit de la fusillade devenait plus clair au milieu du roulement des canons; et l'on voyait aussi mieux la flamme des coups de fusil qui sortaient des fenêtres, le grand toit noir au-dessus dans la fumée, et la route encombrée de pierres.

Nous longions une haie, derrière cette haie pétillait le feu de nos tirailleurs, car la première brigade de la division Alix n'avait pas quitté les vergers; en nous voyant défiler sur la chaussée, elle se mit à crier : *Vive l'Empereur!* Et comme toute la fusillade des Allemands se dirigeait sur nous, le maréchal Ney, tirant son épée, cria d'une voix qui s'entendit au loin :

« En avant! »

Il partit dans la fumée avec deux ou trois autres officiers. Nous courions tous, la giberne ballottant sur les reins et l'arme prête. Derrière, bien loin, la charge battait, on ne voyait plus le maréchal, et ce n'est que près d'un hangar qui sépare le jardin de la route, que nous le découvrîmes à cheval devant la porte cochère. Il paraît que d'autres avaient déjà voulu forcer cette porte, car des tas de morts, de poutres, de pavés et de décombres s'élevaient contre, jusqu'au milieu de la route. Le feu sortait de tous les trous de la bâtie, on ne sentait que l'odeur épaisse de la poudre.

« Enfoncez-moi cela! » criait le maréchal, dont la figure était toute changée.

Et nous tous, à quinze, vingt, nous jetions nos fusils, nous levions les poutres, et nous les poussions contre cette porte qui criait, en retentissant comme le tonnerre. A chaque coup, on aurait cru qu'elle allait tomber. A travers ses ais, on voyait les pavés à l'intérieur entassés jusqu'au haut. Elle était criblée. En tombant, elle nous aurait écrasés, mais la fureur nous rendait aveugles. Nous ne ressemblions plus à des hommes : les uns n'avaient plus de shakos, les autres étaient déchirés, presque en chemise, le sang leur coulait sur les mains, le long des cuisses; et dans le roulement de la fusillade, des coups de mitraille arrivaient

de la côte, les pavés autour de nous sautaient en poussière.

Je ne voyais plus ni Buche, ni Zébédé, ni personne de la compagnie. Le maréchal était aussi parti. Notre acharnement redoublait. Et comme les poutres allaient et venaient, comme on devenait fou de rage, en voyant que cette porte ne voulait pas s'enfoncer, tout à coup les cris de : *Vive l'Empereur!* éclatèrent dans la cour avec un tumulte épouvantable. Chacun comprit que nos troupes étaient dans la ferme; on se dépêchait de lâcher les poutres, de reprendre les fusils et de sauter par les brèches dans le jardin, pour aller voir où les autres étaient entrés. C'était derrière la ferme, par une porte qui donnait dans une grange. On entrat à la file comme des bandes de loups. L'intérieur de cette vieille bâtie, pleine de paille, de greniers à foin, les écuries recouvertes de chaume, ressemblait à l'un de ces nids pleins de sang où les éperviers ont passé.

Sur un grand fumier, au milieu de la cour, on perçait les Allemands, qui poussaient des cris et des jurements sauvages.

J'allais à travers ce massacre au hasard. J'entendais aussi crier : « Joseph! Joseph! » et je regardais, pensant : « C'est Buche qui m'appelle. » Dans le même instant, je l'aperçus à droite, devant la porte d'un bûcher, qui croisait la baïonnette contre cinq ou six des nôtres. Je vis en même temps Zébédé, car notre compagnie se trouvait dans ce coin, et, courant au secours de Buche, je criai :

« Zébédé! »

Ensuite, fendant la presse :

« Qu'est-ce que c'est? dis-je à Buche.

— Ils veulent massacrer mes prisonniers. »

Je me mis avec lui. Les autres, dans leur fureur,

chargeaient leurs fusils pour nous tuer; c'étaient des voltigeurs d'un autre bataillon. Zébédé vint avec plusieurs hommes de la compagnie, et, sans savoir ce que cela voulait dire, il empoigna l'un des plus terribles à la gorge, en criant :

« Je m'appelle Zébédé, sergent au 6^e léger.... Après l'affaire, nous aurons une explication ensemble. »

Alors les autres s'en allèrent, et Zébédé me demanda :

« Qu'est-ce que c'est, Joseph? »

Je lui dis que nous avions des prisonniers, et tout de suite il devint pâle de colère contre nous; mais, étant entré dans le bûcher, il vit un vieux major qui lui présentait la garde de son sabre en silence, et un soldat qui disait en allemand :

« Laissez-moi la vie, Français?... Ne m'ôtez pas la vie! »

Dans un moment pareil, où les cris de ceux qu'on tuait remplissaient encore la cour, cela vous rentrait le cœur. Zébédé leur dit :

« C'est bon... je vous reçois mes prisonniers. »

Il ressortit et tira la porte. Nous ne quittâmes plus de là jusqu'au moment où l'on se mit à battre le rappel. Alors les hommes ayant repris les rangs, Zébédé prévint le capitaine Florentin que nous avions un major et un soldat prisonniers. On les fit sortir, ils traversèrent la cour sans armes, et furent réunis dans une chambre, avec trois ou quatre autres : c'est tout ce qui restait des deux bataillons de Nassau chargés de la défense de la Haie-Sainte.

Pendant que ceci se passait, deux autres bataillons de Nassau, qui venaient au secours de leurs camarades, avaient été massacrés dehors par nos cuirassiers, de sorte qu'en ce moment nous avions la victoire : nous

étions maîtres de la principale avancée des Anglais, nous pouvions commencer les grandes attaques au centre, couper à l'ennemi la route de Bruxelles, et le jeter dans les mauvais chemins de la forêt de Soignes. Nous avions eu de la peine, mais le principal de la bataille était fait. A deux cents pas de la ligne des Anglais, bien à couvert, nous pouvions tomber sur eux, et, sans vouloir nous glorifier, je crois qu'à la baïonnette et bien appuyés par notre cavalerie, nous aurions percé leur ligne; il ne fallait pas plus d'une heure, en se ramassant bien, pour en finir.

Mais, pendant que nous étions dans la joie, pendant que les officiers, les soldats, les tambours, les trompettes encore tous pêle-mêle sur les décombres, ne songeaient qu'à s'allonger les jambes, à reprendre haleine, à se réjouir, tout à coup la nouvelle se répand que les Prussiens arrivent, qu'ils vont nous tomber en flanc, que nous allons avoir deux batailles, l'une en face et l'autre à droite, et que nous risquons d'être entourés par des forces doubles de la nôtre.

Les gens qui n'avaient pas perdu la tête comprirent aussitôt combien nous avions eu tort de ne pas profiter de notre victoire de Ligny, de laisser les Prussiens s'en aller tranquillement pendant la nuit, sans envoyer de cavalerie à leur poursuite, comme cela se fait toujours. — On peut dire hardiment que cette grande faute est cause de notre désastre de Waterloo!

— L'Empereur avait bien envoyé le lendemain, à midi, le maréchal Grouchy avec trente-deux mille hommes à la recherche de ces Prussiens, mais c'était beaucoup trop tard : ils avaient eu le temps de se reformer pendant ces quinze heures, de prendre de l'avance et de s'entendre avec les Anglais. Il faut savoir que le lendemain de Ligny les Prussiens conser-

vaient quatre-vingt-dix mille hommes, dont trente mille de troupes fraîches, et deux cent soixante-quinze canons. Avec une armée pareille, ils pouvaient faire ce qu'il leur plairait; ils pouvaient même livrer une seconde bataille à l'Empereur; mais ce qui leur plaisait le plus c'était de nous tomber en flanc, pendant que nous avions les Anglais en tête. Blücher nous avait déjà fait le même tour à Leipzig, et maintenant il nous le faisait encore, en laissant Grouchy le poursuivre bien loin derrière.

Notre seule espérance était qu'on avait envoyé l'ordre à Grouchy de venir nous rejoindre, et qu'il allait arriver derrière les Prussiens; mais l'Empereur n'avait pas envoyé cet ordre.

Vous pensez bien que ce n'était pas à nous autres simples soldats que ces idées venaient, c'est à nos officiers, à nos généraux; nous autres, nous ne savions rien.

XX

Presque aussitôt après la nouvelle de l'arrivée des Prussiens, le rappel se mit à battre; les bataillons se démêlèrent, le nôtre, avec un autre de la brigade Quiot, resta pour garder la Haie-Sainte, et tout le reste suivit pour se joindre au corps du général d'Erlon, qui s'avancait de nouveau dans le vallon et tâchait de déborder les Anglais par la gauche.

Nos deux bataillons se dépêchèrent de reboucher les portes et les brèches comme on put, avec des poutres et des pavés. On mit des hommes en embuscade à tous les trous que l'ennemi avait faits du côté du verger et de la route.

C'est au-dessus d'une étable, au coin de la ferme, à mille ou douze cents pas de Hougoumont, que Zébédé, Buche et moi, nous fûmes postés avec le reste de la compagnie. Je vois encore les trous en ligne, à hauteur d'homme, que les Allemands avaient percés dans le mur pour défendre le verger. A mesure que nous montions, nous regardions par ces trous notre ligne de bataille, la grande route de Bruxelles, Charleroi, les petites fermes de Belle-Alliance, de Rossomme, du Gros-Caillou qui la bordaient de loin en loin, la vieille garde l'arme au bras en travers de la chaussée, l'état-major sur une petite éminence à gauche; et plus loin, dans la même direction, en arrière du ravin de Planchenois, la fumée blanche qui s'étendait au-dessus des arbres et se renouvelait sans cesse: c'était l'attaque du premier corps des Prussiens.

Nous avons su plus tard que l'Empereur avait envoyé dix mille hommes sous les ordres de Lobau pour les arrêter. Le combat était engagé, mais la vieille garde et la jeune garde, les cuirassiers de Milhaud, ceux de Kellermann et les chasseurs de Lefebvre-Desnoëttes, enfin toute notre magnifique cavalerie restait en position: la grande, la véritable bataille était toujours contre les Anglais.

Que de pensées vous venaient devant ce spectacle grandiose, et cette plaine immense, que l'Empereur devait voir en esprit, mieux que nous avec nos propres yeux! Nous serions restés là durant des heures, si le capitaine Florentin n'était pas monté tout à coup.

« Eh bien, que faites-vous donc là? s'écria-t-il; est-ce que nous allons défendre la route contre la garde? Voyons... dépêchons-nous... percez-moi ce mur du côté de l'ennemi. »

Chacun ramassa les pioches et les pics que les Alle-

mands avaient laissés sur le plancher, et l'on fit des trous dans le mur du pignon. Cela ne prit pas un quart d'heure, et l'on vit alors le combat de Hougoumont; les bâtisses en feu, les obus qui de seconde en seconde éclataient dans les décombres, les chasseurs écossais embusqués dans le chemin derrière; et sur notre droite, tout près de nous, à deux portées de fusil, les Anglais en train de reculer leur première ligne au centre, et d'emmener plus haut leurs pièces, que nos tirailleurs commençaient à démonter. Mais le reste de leur ligne ne bougeait pas, ils avaient des carrés rouges et des carrés noirs en échiquier, les uns en avant, les autres en arrière du chemin creux; ces carrés se rapprochaient par les coins; pour les attaquer, il fallait passer à travers leurs feux croisés; leurs pièces restaient en position au bord du plateau; plus loin, dans le pli de la côte de Mont-Saint-Jean, leur cavalerie attendait.

— La position de ces Anglais me parut encore plus forte que le matin; et comme nous n'avions déjà pas réussi contre leur aile gauche, comme les Prussiens nous attaquaient en flanc, l'idée me vint pour la première fois, que nous n'étions pas sûrs de gagner la bataille. Je me figurai notre déroute épouvantable, — si par malheur nous perdions, — entre deux armées, l'une en tête et l'autre en flanc, la seconde invasion, les contributions forcées, le siège des places, le retour des émigrés et les vengeances. Cette pensée me rendait tout pâle.

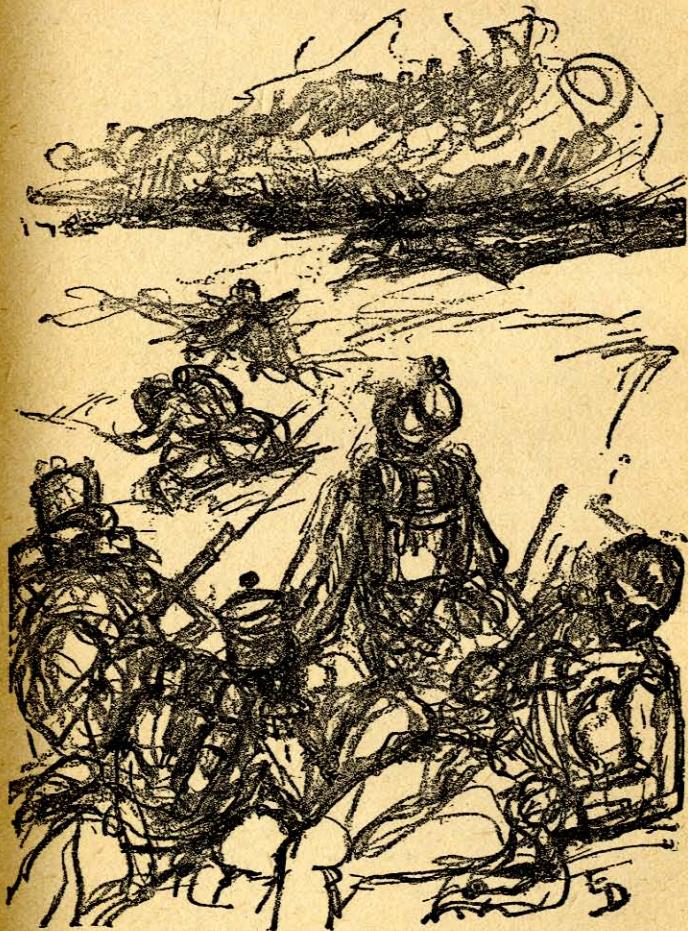
Dans le même instant, des cris de : *Vive l'Empereur!* s'élevaient par milliers derrière nous. Buche se trouvait près de moi dans le coin du grenier; il criait avec tous les camarades : *Vive l'Empereur!* et m'étant penché sur son épaule, je vis toute notre cavalerie de

l'aile droite : les cuirassiers de Milhaud, les lanciers et les chasseurs de la garde, plus de cinq mille hommes qui s'avançaient au trot; ils traversèrent la chaussée en écharpe, et descendirent dans le vallon entre Hougoumont et la Haie-Sainte. Je compris qu'ils allaient attaquer les carrés anglais et que notre sort était en jeu.

Les chefs de pièces anglais commandaient d'une voix si perçante, qu'on les entendait à travers le tumulte et les cris innombrables de : *Vive l'Empereur!*

Ce fut un moment terrible, lorsque nos cuirassiers passèrent dans le vallon; je crus voir un torrent à la fonte des neiges, quand le soleil brille sur les glaçons. Les chevaux, avec leur gros portemanteau bleu sur la croupe, allongeaient tous la hanche ensemble comme des cerfs, en défonçant la terre, les trompettes sonnaient d'un air sauvage au milieu du roulement sourd; et, dans l'instant qu'ils passaient, la première décharge à mitraille faisait trembler notre vieux hangar. Le vent soufflait de Hougoumont et remplissait de fumée toutes les ouvertures, nous nous penchions au-dehors; la seconde décharge, puis la troisième arrivaient coup sur coup.

A travers la fumée, je voyais les canonniers anglais abandonner leurs pièces et se sauver avec leurs attelages; et presque aussitôt nos cuirassiers étaient sur les carrés, dont les feux se dessinaient en zigzags le long de la côte. On n'entendait plus qu'une grande rumeur, des plaintes, des cliquetis sans fin, des hennissements, de temps en temps une décharge; puis de nouveaux cris, de nouvelles rumeurs, de nouveaux gémissements. Et, dans cette épaisse fumée qui s'amassait contre la ferme, des vingtaines de chevaux passaient comme des ombres, la crinière droite,



UNE GRANDE RUMEUR S'ÉLEVAIT DU CHAMP DE BATAILLE.

d'autres traînant leur cavalier la jambe prise dans l'étrier.

Cela dura plus d'une heure!

Après les cuirassiers de Milhaud arrivèrent les lanciers de Lefebvre-Desnoëttes; après les lanciers, les cuirassiers de Kellermann; après ceux-ci, les grenadiers à cheval de la garde; après les grenadiers, les dragons.... Tout cela montait la côte au trot et courrait sur les carrés le sabre en l'air, en poussant des cris de : *Vive l'Empereur!* qui s'élevaient jusqu'au ciel.

A chaque nouvelle charge, on aurait cru qu'ils allaient tout enfonce; mais, quand les trompettes sonnaient le ralliement, quand les escadrons pêle-mêle revenaient au galop, poursuivis par la mitraille, se reformer au bout du plateau, on voyait toujours les grandes lignes rouges, immobiles dans la fumée comme des murs.

Ces Anglais sont de bons soldats. Il faut dire aussi qu'ils savaient que Blücher venait à leur secours avec soixante mille hommes, et naturellement cette idée leur donnait un grand courage.

Malgré cela, vers six heures, nous avions détruit la moitié de leurs carrés; mais alors les chevaux de nos cuirassiers, épuisés par vingt charges dans ces terres grasses détrempées par la pluie, ne pouvaient plus avancer au milieu des tas de morts.

Et la nuit approchait.... Le grand champ de bataille derrière nous se vidait!.... A la fin, la grande plaine où nous avions campé la veille était déserte, et là-bas la vieille garde restait seule en travers de la route, l'arme au bras : tout était parti, à droite contre les Prussiens, en face contre les Anglais!

Nous nous regardions dans l'épouvante.

Il faisait déjà sombre, lorsque le capitaine Florentin parut au haut de l'échelle, les deux mains sur le plancher, en nous criant d'une voix grave :

« Fusiliers, l'heure est venue de vaincre ou de mourir! »

Je me rappelai que ces paroles étaient dans la proclamation de l'Empereur, et nous descendîmes tous à la file. Il ne faisait pas encore tout à fait nuit, mais dans la cour dévastée tout était gris et les morts déjà roides sur le fumier et le long des murs.

Le capitaine nous rangea sur la droite de la cour, le commandant de l'autre bataillon rangea ses hommes sur la gauche; nos tambours résonnèrent pour la dernière fois dans la vieille bâtie, et nous défilâmes par la petite porte de derrière dans le jardin; il fallut nous baisser l'un après l'autre.

Dehors, les murs du jardin étaient balayés. Les blessés, le long des décombres, se bandaient l'un la tête, l'autre la jambe ou le bras; une cantinière avec sa charrette et son âne, un grand chapeau de paille aplati sur le dos, se tenait aussi dans ce recoin; je ne sais pas ce que cette malheureuse était venue faire là. Plusieurs chevaux abattus de fatigue, la tête pendante, couverte de boue et de sang, ressemblaient à de vieilles rosses.

Quelle différence avec le matin! alors les compagnies arrivaient bien à moitié détruites, mais c'étaient des compagnies. Maintenant la confusion approchait. Le restant de notre bataillon et de l'autre formait seul encore une ligne en bon ordre; et, puisqu'il faut que je vous le dise, l'inquiétude nous gagnait.

Quand des hommes n'ont pas mangé depuis la veille, quand ils se sont battus tout le jour, et qu'à la nuit, après avoir épuisé toutes leurs forces, le trem-

blement de la faim les prend, les plus courageux perdent l'espoir.

Et pourtant, malgré tout, nous n'étions pas vaincus, les cuirassiers tenaient encore sur le plateau; de tous les côtés, au milieu du grondement de la canonnade et du tumulte, on n'entendait qu'un cri :

« La garde arrive! »

Ah! oui, la garde arrivait... elle arrivait à la fin! Nous voyions de loin, sur la grande route, ses hauts bonnets à poil s'avancer en bon ordre.

Ceux qui n'ont pas vu la garde arriver sur un champ de bataille ne sauront jamais la confiance que les hommes peuvent avoir dans un corps d'élite, l'espèce de respect que vous donnent le courage et la force. Les soldats de la vieille garde étaient presque tous d'anciens paysans d'avant la République, des hommes de cinq pieds six pouces au moins, secs, bien bâties; ils avaient conduit la charrue dans le temps pour le couvent et le château; plus tard, ils s'étaient levés en masse avec tout le peuple; ils étaient partis sous Kléber, sous Hoche, sous Marceau; ensuite sous Napoléon, qui les ménageait, qui leur faisait une haute paye. Ils se regardaient en quelque sorte comme les propriétaires d'une grosse ferme, qu'il fallait défendre et même agrandir de plus en plus. Ils ne connaissaient plus les parents, les gens du pays; ils ne connaissaient plus que l'Empereur, qui était leur Dieu; et finalement ils avaient adopté le roi de Rome pour hériter de tout avec eux, pour les entretenir et honorer leur vieillesse. On n'a jamais rien vu de pareil; ils étaient tellement habitués à marcher, à s'aligner, à charger, à tirer, à croiser la baïonnette, que cela se faisait en quelque sorte tout seul, selon le besoin. Quand ils s'avançaient l'arme au bras, avec

leurs grands bonnets, leurs gilets blancs, leurs guêtres, ils se ressemblaient tous; on voyait bien que c'était le bras droit de l'Empereur qui s'avancait. Quand on disait dans les rangs : « La garde va donner! » c'était comme si l'on avait dit : « La bataille est gagnée! »

Mais en ce moment, après ce grand massacre, ces terribles attaques repoussées, en voyant les Prussiens nous tomber en flanc, on se disait bien :

« C'est le grand coup! »

Mais on pensait :

« S'il manque, tout est perdu! »

Voilà pourquoi nous regardions tous la garde venir au pas sur la route. C'est encore Ney qui la conduisait, comme il avait conduit l'attaque des cuirassiers. L'Empereur savait bien que personne ne pouvait conduire la garde mieux que Ney, il aurait dû seulement l'envoyer une heure plus tôt, lorsque nos cuirassiers étaient dans les carrés; alors tout aurait été gagné. Mais l'Empereur tenait à sa garde comme à la chair de sa chair; s'il avait eu sa garde cinq jours après à Paris, Lafayette et les autres ne seraient pas restés longtemps dans leur chambre pour le destituer; mais il ne l'avait plus!

C'était donc à cause de cela qu'il avait attendu si longtemps pour l'envoyer. Il espérait que la cavalerie enfoncerait tout avec Ney, ou que les trente-deux mille hommes de Grouchy viendraient au bruit du canon, et qu'ils les enverraient à la place de sa garde, parce qu'on peut toujours remplacer trente ou quarante mille hommes par la conscription, au lieu que, pour avoir une garde pareille, il faut commencer à vingt-cinq ans et remporter cinquante victoires; ce qui reste de meilleur, de plus solide, de plus dur, c'est la garde.

Eh bien! elle arrivait... nous la voyions. Ney, le vieux Friant et trois ou quatre autres marchaient devant. On ne voyait plus que cela; le reste, les coups de canon, la fusillade, les cris des blessés, tout était comme oublié. Mais cela ne dura pas longtemps, car les Anglais avaient aussi compris que c'était le grand coup; ils se dépêchaient de réunir toutes leurs forces pour le recevoir.

On aurait dit que, sur notre gauche, le champ de bataille était vide; on ne tirait plus, à cause de l'épuisement des munitions, ou parce que l'ennemi se formait dans un nouvel ordre. A droite, au contraire, du côté de Frichemont, la canonnade redoublait, toute l'affaire semblait s'être portée là-bas, et l'on n'osait pas se dire : « Ce sont les Prussiens qui nous attaquent... une armée de plus qui vient nous écraser! » Non, cette idée nous paraissait trop épouvantable, quand tout à coup un officier d'état-major passa comme un éclair, en criant :

« Grouchy!... le maréchal Grouchy arrive! »

C'était dans le moment où les quatre bataillons de la garde prenaient à gauche de la chaussée, pour remonter derrière le verger et commencer l'attaque.

Combien de fois depuis cinquante ans, je me suis représenté cette attaque à la nuit, et combien de fois je l'ai entendu raconter par d'autres! En écoutant ces histoires, on croirait que la garde était seule, qu'elle s'avancait comme des rangs de palissade et qu'elle supportait seule la mitraille. Mais tout cela se passait dans la plus grande confusion; cette attaque terrible, c'était toute notre armée, tous les débris de l'aile gauche et du centre qui donnaient, tout ce qui restait de cavalerie épuisée par six heures de combat, tout ce qui pouvait encore se tenir debout et lever le bras :

c'était l'infanterie de Reille qui se concentrat sur la gauche, c'était nous autour de la Haie-Sainte, c'était tout ce qui vivait encore.

Et qu'on ne vienne pas dire que nous avons eu des terreurs paniques, ce n'est pas vrai! Quand le bruit courut que Grouchy venait, les blessés eux-mêmes se relevèrent et se remirent en rang; on aurait cru qu'un souffle faisait marcher les morts; tous ces misérables étendus derrière la Haie-Sainte, la tête, le bras, la jambe bandés, les habits en lambeaux et pleins de sang, tout ce qui pouvait mettre un pied devant l'autre se joignit à la garde qui passait devant les brèches du jardin, et chacun déchira sa dernière cartouche.

La charge battait, nos canons s'étaient remis à tonner. Sur la côte, tout se taisait; des files de canons anglais restaient abandonnées, on aurait cru les autres partis, et seulement lorsque les bonnets à poil commencèrent à s'élever au-dessus du plateau, cinq ou six volées de mitraille nous avertirent qu'ils nous attendaient.

Alors on comprit que ces Anglais, ces Allemands, ces Belges, ces Hanovriens, tous ces gens que nous avions sabrés et massacrés depuis le matin, s'étaient reformés en arrière, et qu'il fallait leur passer sur le ventre. Bien des blessés se retirèrent en ce moment, et la garde, sur qui tombait le gros de l'averse, s'avança presque seule à travers la fusillade et la mitraille, en culbutant tout; mais elle se resserrait de plus en plus et diminuait à vue d'œil. Au bout de vingt minutes, tous ses officiers à cheval étaient démontés; elle s'arrêta devant un feu de mousqueterie tellement épouvantable, que nous-mêmes, à deux cents pas en arrière, nous n'entendions plus nos propres coups de feu, nous croyions brûler des amores.

Finalement, toute cette masse d'ennemis, en face, à droite et à gauche, se leva, sa cavalerie sur les flancs, et tomba sur nous. Les quatre bataillons de la garde, réduits de trois mille hommes à douze cents, ne purent supporter une charge pareille, ils reculèrent lentement; et nous reculâmes aussi en nous défendant à coups de fusil et de baïonnette.

Comme nous arrivions au bord du plateau pour redescendre, toute la plaine au-dessous, déjà couverte d'ombre, était dans la confusion de la déroute; tout se débandait et s'en allait, les uns à pied, les autres à cheval; un seul bataillon de la garde, en carré près de la ferme, et trois autres bataillons plus loin, avec un autre carré de la garde, à l'embranchement de Planchenois, restaient immobiles comme des bâtisses, au milieu d'une inondation qui entraîne tout le reste! Tout s'en allait : hussards, chasseurs, cuirassiers, artillerie, infanterie, pêle-mêle sur la route, à travers champs, comme une armée de barbares, qui se sauve. Le long du ravin de Planchenois, le ciel sombre était éclairé par la fusillade; le seul carré de la garde tenait encore contre Bulow et l'empêchait de nous couper la route; mais plus près de nous, d'autres Prussiens — de la cavalerie — descendaient dans le vallon comme un fleuve qui passe au-dessus de ses écluses. Le vieux Blücher venait aussi d'arriver avec quarante mille hommes; il repliait notre aile droite et la dispersait devant lui.

Qu'est-ce que je peux dire encore? C'était le débordement.... Nous étions entourés partout; les Anglais nous repoussaient dans le vallon, et dans le vallon Blücher arrivait. Nos généraux, nos officiers, l'Empereur lui-même n'avaient plus d'autre ressource que de se mettre dans un carré; et l'on dit que nous autres,

pauvres malheureux, nous avions la terreur panique! On n'a jamais vu d'injustice pareille.

Je courais sur la ferme, avec Buche et cinq ou six camarades; des obus roulaient autour de nous en éclatant, et nous arrivâmes comme des êtres égarés, près de la route où des Anglais à cheval passaient déjà ventre à terre, en se criant entre eux : *No quarter!* *No quarter!*¹

Dans ce moment, le carré de la garde se mit en retraite; il faisait feu de tous les côtés pour écarter les malheureux qui voulaient entrer; les officiers et les généraux seuls pouvaient se sauver.

Ce que je n'oublierai jamais, quand je devrais vivre mille ans, ce sont ces cris immenses, infinis, qui remplissaient la vallée à plus d'une lieue, et tout au loin la grenadière qui battait comme le tocsin au milieu d'un incendie; mais c'était bien plus terrible encore, c'était le dernier appel de la France, de ce peuple courageux et fier, c'était la voix de la patrie qui disait : « A moi, mes enfants! je meurs! » Non, je ne puis vous peindre cela!... Ce bourdonnement du tambour de la vieille garde au milieu de notre désastre était quelque chose d'attendrissant et d'épouvantable. Je sanglotais comme un enfant; Buche m'entraînait, et je luicriais :

« Jean, laisse-moi... nous sommes perdus... nous avons tout perdu!... »

L'idée de Catherine, de M. Goulden, de Phalsbourg ne me venait pas. Ce qui m'étonne aujourd'hui, c'est que nous n'ayions pas été massacrés cent fois sur cette route, où passaient des files d'Anglais et de Prussiens. Ils nous prenaient peut-être pour des Allemands,

1. Pas de quartier.

peut-être aussi couraient-ils après l'Empereur, car tous espéraient l'avoir.

En face de la petite ferme de Rossomme, il fallut tourner à droite dans les champs; c'est là que le dernier carré de la garde soutenaît encore l'attaque des Prussiens; mais il ne tint plus longtemps, car, vingt minutes après, les ennemis débordaient sur la route, les chasseurs prussiens s'en allaient par bandes arrêter ceux qui s'écartaient ou qui restaient en arrière. On aurait dit que cette route était un pont, et que tous ceux qui ne la suivaient pas tombaient dans le gouffre.

A la descente du ravin, derrière l'auberge de Passe-Avant, des hussards prussiens coururent sur nous. Ils n'étaient pas plus de cinq ou six, et nous criaient de nous rendre; mais si nous avions levé la crosse, ils nous auraient sabrés. Nous les couchâmes en joue, et voyant que nous n'étions pas blessés, ils s'en allèrent plus loin. Cela nous força de regagner la route, dont les cris et le tumulte s'entendaient au moins de deux lieues; la cavalerie, l'infanterie, l'artillerie, les ambulances, les bagages, tout pêle-mêle, se traînaient sur la chaussée, hurlant, tapant, hennissant et pleurant. Non, pas même à Leipzig, je n'ai vu de spectacle pareil. La lune se levait au-dessus des bois, derrière Planchenois, elle éclairait cette foule de schapskas, de bonnets à poil, de casques, de sabres, de baïonnettes, de caissons renversés, de canons arrêtés; et, de minute en minute, l'encombrement augmentait; des hurlements plaintifs s'entendaient d'un bout de la ligne à l'autre, cela montait et descendait les côtes et finissait dans le lointain comme un soupir. Mais le plus triste, c'étaient les cris des femmes — de ces malheureuses qui sui-

vaient les armées, — lorsqu'on les bousculait et qu'on les jetait en bas du talus avec leurs charrettes : elles poussaient des cris qu'on entendait par-dessus ce tumulte immense, et personne ne tournait la tête, pas un homme ne descendait leur tendre la main : — Chacun pour soi! Je t'écrase, tant pis! je suis le plus fort. — Tu cries... ça m'est égal!... Gare!... gare!... je suis à cheval... je tape!... Place... pourvu que je me sauve!.. Les autres font comme moi! — Place pour l'Empereur!... Place pour le maréchal!... Le plus fort écrase le plus faible... il n'y a que la force dans ce monde! — En route!... en route!... Que les canons écrasent tout, pourvu qu'on les sauve! — Les canons ne marchent plus... qu'on dételle, qu'on coupe les traits, et tapons sur les chevaux qui nous emportent!... Qu'ils aillent tant qu'ils pourront, et puis qu'ils crèvent! — Qu'est-ce que nous fait le reste? Si nous ne sommes pas les plus forts, eh bien! notre tour viendra d'être écrasés; nous crierons, et l'on se moquera de nos cris! — Sauve qui peut... et vive l'Empereur!... — Mais l'Empereur est mort!

Tout le monde croyait que l'Empereur était mort avec la vieille garde : cela paraissait tout naturel.

La cavalerie prussienne passait par files, le sabre en l'air, en criant : « Hourrah! » Elle avait l'air de nous escorter, et sabrait tout ce qui s'écartait de la route; elle ne faisait pas de prisonniers et n'attaquait pas non plus la colonne en masse; quelques coups de fusil partaient dessus à droite et à gauche. Derrière, bien loin, on voyait une flamme rouge dans la nuit : la ferme de Caillou brûlait.

On allongeait le pas; la fatigue, la faim, le désespoir vous écrasaient; on aurait voulu mourir; et pourtant



LES TROUPES. LES BAGAGES SE TRAÎNAIENT PÊLE-MÊLE.

l'espoir de se sauver vous soutenait. Buche en marchant me disait :

« Joseph, soutenons-nous! moi, je ne t'abandonnerai jamais. »

Et je lui répondais :

« Nous mourrons ensemble.... Je ne me tiens plus... c'est trop horrible.... Il vaudrait mieux se coucher.

— Non!... allons toujours, disait-il; les Prussiens ne font pas de prisonniers. Regarde... ils massacent tout sans miséricorde, comme nous à Ligny. »

Nous suivions toujours la direction de la route avec des milliers d'autres, mornes, abattus, et qui se retournaient tout de même en masse, et se resserraient pour faire feu quand un escadron prussien approchait de trop près. Nous étions encore les plus fermes, les plus solides. De loin en loin, on trouvait des affûts, des canons, des caissons abandonnés : les fossés à droite et à gauche étaient remplis de sacs, de gibernes, de fusils, de sabres : on avait tout jeté pour aller plus vite!

Mais ce qu'il y avait de plus terrible, c'étaient les grandes voitures de l'ambulance, arrêtées au milieu de la chaussée et remplies de blessés. Les conducteurs avaient coupé les traits; ils s'étaient sauvés avec leurs chevaux, dans la crainte d'être pris. Ces malheureux, à demi-morts, les bras pendus, qui nous regardaient passer d'un air désespéré, quand j'y pense aujourd'hui, me produisent l'effet de ces touffes de paille et de foin qui restent accrochées aux broussailles après l'inondation; on dit : « Voilà la récolte... voilà nos moissons... voilà ce que nous laisse l'orage! »

Ce qui me désolait au milieu de cette déroute, ce qui me déchirait le cœur, c'était de ne plus voir un

homme du bataillon, excepté nous. Je me disais : « Ils ne peuvent pourtant pas être tous morts ! » et je m'écriais :

« Jean, si je retrouvais Zébédé, cela me rendrait courage ! »

Mais lui ne me répondait pas et disait :

« Tâchons seulement de nous sauver, Joseph ! Moi, si j'ai le bonheur de revoir le Harberg, je ne me plaindrai plus de manger des pommes de terre.... Non... non.... Je serai bien content de travailler et d'aller au bois, la hache sur l'épaule. Pourvu que je ne revienne pas estropié chez nous, et que je ne sois pas forcé de tendre la main au bord d'une grande route, comme tant d'autres ! Tâchons de nous échapper. »

Je trouvais qu'il était rempli de bon sens.

Vers dix heures et demie, nous approchions de Genappe; des cris terribles s'entendaient de loin. Comme on avait allumé des feux de paille au milieu de la grande rue pour éclairer le tumulte, nous voyions là-bas les maisons et les rues tellement pleines de monde, de chevaux et de bagages, qu'on ne pouvait faire un pas en avant. Nous comprîmes tout de suite que les Prussiens allaient venir d'une minute à l'autre, et qu'il valait mieux, pour nous, passer autour du village que d'être faits prisonniers en masse. C'est pourquoi nous prîmes à gauche, à travers les blés, avec un grand nombre d'autres. Nous passâmes le Thy, dans l'eau jusqu'à la ceinture, et nous arrivâmes vers minuit aux Quatre-Bras.

Nous avions bien fait de ne pas entrer à Genappe, car nous entendions déjà les coups de canon des Prussiens contre le village, et la fusillade. Il arrivait aussi beaucoup de fuyards sur la route; des cuirassiers,

siers, des lanciers, des chasseurs.... Aucun ne s'arrêtait !

La faim nous tourmentait d'une façon horrible. Nous pensions bien que dans ces maisons tout avait été mangé depuis longtemps; malgré cela, nous entrâmes dans celle de gauche. Le plancher était couvert de paille, où se trouvaient étendus des blessés. A peine avions-nous ouvert la porte, que tous se mirent à crier... et, pour dire la vérité, l'odeur était tellement mauvaise, que nous ressortîmes tout de suite, en reprenant le chemin de Charleroi.

La lune était magnifique. Nous découvrions à droite, dans les blés, une quantité de morts qu'on n'avait pas enterrés. Buche descendit dans un sillon, où l'on voyait trois ou quatre Anglais étendus les uns sur les autres. Je me demandais ce qu'il allait faire au milieu de ces morts, lorsqu'il revint avec une gourde de fer-blanc, qu'il secouait auprès de son oreille, et qu'il me dit :

« Joseph... elle est pleine !... »

Mais, avant de la déboucher, il la trempa dans le fossé rempli d'eau, ensuite, il l'ouvrit, et but en disant :

« C'est de l'eau-de-vie ! »

Il me la passa et je bus aussi, je sentais la vie qui me revenait, et je lui rendis cette gourde à moitié pleine, en bénissant le Seigneur de la bonne idée qu'il nous avait donnée.

Nous regardions de tous les côtés pour voir si les morts n'auraient pas aussi du pain. Mais comme le tumulte augmentait, et que nous n'étions pas en nombre pour résister aux attaques des Prussiens s'ils nous entouraient, nous repartîmes pleins de force et de courage. Cette eau-de-vie nous faisait déjà tout voir en beau; je disais :

« Jean, maintenant le plus terrible est passé; nous reverrons encore une fois Phalsbourg et le Harberg. Nous sommes sur une bonne route qui nous conduit en France.

— Les Anglais ont bien raison d'emporter des gourdes de fer-blanc; si je n'avais pas vu le fer-blanc reluire à la lune, l'idée ne me serait jamais venue d'aller voir. »

Pendant que nous parlions ainsi, à chaque instant des cavaliers passaient près de nous; leurs chevaux ne se tenaient presque plus, mais à force de taper dessus et de leur donner des coups d'éperon, ils les faisaient trotter tout de même. Le bruit de la débâcle au loin recommençait avec des coups de feu; heureusement nous avions de l'avance.

Il pouvait être une heure du matin, nous nous croyions sauvés, quand tout à coup Buche me dit : « Joseph... voici des Prussiens!... »

Et, regardant derrière nous, je vis au clair de la lune cinq hussards bruns, du même régiment que ceux qui l'année d'avant avaient haché Klipfel; cela me parut un mauvais signe.

« Est-ce que ton fusil est chargé! dis-je à Buche.

— Oui.

— Eh bien! attendons.... Il faut nous défendre... moi je ne me rends pas.

— Ni moi non plus, dit-il, j'aime encore mieux mourir que de m'en aller prisonnier. »

En même temps l'officier prussien nous criait d'un ton arrogant :

« Mettez bas les armes! »

Et Buche, au lieu d'attendre comme moi, lui lâchait un coup de fusil dans la poitrine.

Alors les quatres autres tombèrent sur nous,

Buche reçut un coup de sabre qui lui fendit le shako jusqu'à la visière, mais d'un coup de baïonnette il tua celui qui l'avait blessé. Il en restait encore trois. J'avais mon fusil chargé. Buche s'était mis le dos contre un noyer; chaque fois que les Prussiens, qui s'étaient reculés, voulaient s'approcher, je les mettais en joue : aucun d'eux ne voulait être tué le premier! Et comme nous attendions, Buche, la baïonnette croisée, moi la crosse à l'épaule, nous entendîmes galoper sur la route; cela nous fit peur, car nous pensions que c'étaient encore des Prussiens, mais c'étaient de nos lanciers. Les hussards alors descendirent dans les blés, à droite, pendant que Buche se dépêchait de recharger son fusil.

Nos lanciers passèrent et nous les suivîmes en courant. Un officier qui se trouvait avec eux nous dit que l'Empereur était parti pour Paris, et que le roi Jérôme venait de prendre le commandement de l'armée.

Buche avait toute la peau de la tête fendue, mais l'os était en bon état; le sang lui coulait sur les joues. Il se banda la tête avec son mouchoir, et, depuis cet endroit, nous ne rencontrâmes plus de Prussiens.

Seulement, vers deux heures du matin, comme nous étions tellement las que nous ne pouvions presque plus marcher, nous vîmes à cinq ou six cents pas, sur la gauche de la route, un petit bois de hêtres, et Buche me dit :

« Tiens, Joseph, entrons là.... Couchons-nous et dormons. »

Je ne demandais pas mieux.

Nous descendîmes, en traversant les avoines jusqu'au bois, et nous entrâmes dans un fourré touffu, rien que de petits arbres serrés. Nous avions con-

servé tous les deux notre fusil, notre sac et notre giberne. Nous mêmes le sac à terre pour nous étendre l'oreille dessus; et le jour était venu depuis long-temps, toute la grande débâcle défilait sur la route depuis des heures, lorsque nous nous éveillâmes et que nous reprîmes tranquillement notre chemin.

XXI

Un grand nombre de camarades et de blessés restèrent à Gosselies, mais la masse poursuivit sa route, et vers neuf heures on commençait à découvrir tout au loin les clochers de Charleroi, quand tout à coup des cris, des plaintes et des coups de feu s'entendirent en avant de nous à plus d'une demi-lieue. Toute l'immense colonne de misérables fit halte en criant :

« La ville ferme ses portes! nous sommes arrêtés ici.... »

La désolation et le désespoir se peignaient sur toutes les figures. Mais un instant après le bruit courut que des convois de vivres approchaient et qu'on ne voulait pas faire les distributions. Alors la fureur remplaça l'épouvante, et tout le long de la route on n'entendait qu'un cri :

« Tombons dessus! Assommons les gueux qui nous affament!... Nous sommes trahis! »

Les plus craintifs, les plus abattus se mirent à presser le pas en levant le sabre, ou en chargeant leur fusil.

On voyait d'avance que ce serait une véritable

boucherie, si les conducteurs et l'escorte ne se rendaient pas. Buche lui-même criait :

« Il faut tout massacrer... nous sommes trahis.... Arrive, Joseph!... vengeons-nous.... »

Mais je le retenais par le collet en lui criant :

« Non, Jean, non! nous avons déjà bien assez de massacres.... Nous sommes réchappés de tout; ce n'est pas ici qu'il faut nous faire tuer par des Français. Arrive!... »

Il se débattait. Pourtant, à la fin, comme je lui montrais un village à gauche de la route, en lui disant :

« Tiens! voilà le chemin de Harberg, voilà des maisons comme aux Quatre-Vents! Allons plutôt là demander du pain. J'ai de l'argent, nous en aurons pour sûr. Arrive! Cela vaudra mieux que d'attaquer les convois comme une bande de loups. »

Il finit par se laisser entraîner. Nous traversâmes encore une fois les récoltes. Sans la faim qui nous pressait, nous nous serions assis au bord du sentier à chaque pas. Mais au bout d'une demi-heure nous arrivâmes, grâce à Dieu, devant une espèce de ferme abandonnée, les fenêtres cassées, la porte ouverte au large, et de gros tas de terre noire autour. Nous entrâmes en criant :

« Est-ce qu'il n'y a personne? »

Nous tapions contre les meubles avec nos crosses, pas une âme ne répondait. Notre fureur s'augmentait d'autant plus que nous voyions quelques misérables venir par le même chemin que nous, et que nous pensions :

« Ils viennent manger notre pain! »

Ah! ceux qui n'ont pas souffert des privations pareilles ne connaissent pas la fureur des hommes. Nous avions déjà cassé la porte d'une armoire pleine

de linge, et nous bouleversions tout avec nos bafonnettes, quand une vieille femme sortit de dessous une table de cuisine, qui couvrait l'entrée de la cave; elle sanglotait et disait :

« Mon Dieu! mon Dieu! ayez pitié de nous! »

Cette maison avait été pillée au petit jour. On avait emmené les chevaux; l'homme avait disparu, les domestiques s'étaient sauvés. Malgré notre fureur, la vue de la pauvre vieille nous fit honte de nous-mêmes, et je lui dis :

« N'ayez pas peur... nous ne sommes pas des monstres. Seulement donnez-nous du pain, où nous allons périr. »

Elle, assise sur une vieille chaise, ses mains sèches croisées sur les genoux, disait :

« Je n'ai plus rien.... Ils ont tout pris, mon Dieu!... tout... tout. »

Ses cheveux gris lui pendaient sur les joues. J'aurais voulu pleurer pour elle et pour nous.

« Ah! nous allons chercher nous-mêmes, » dis-je à Buche. Et nous passâmes dans toutes les chambres, nous entrâmes dans l'écurie. Nous ne voyions rien, tout avait été pillé, cassé.

J'allais ressortir, quand, derrière la vieille porte, dans l'ombre, je vis un placard blanchâtre contre le mur. Je m'arrêtai, j'étendis la main; c'était un sac de toile avec une bretelle, que je décrochai bien vite en tremblant.

Buche me regardait.... Le sac était lourd... je l'ouvris... il y avait deux grosses raves noires, une demi-miche de pain sec et dur comme de la pierre, une grosse paire de ciseaux pour tailler les haies, et, tout au fond, quelques oignons et du sel gris dans un papier.

En voyant cela, nous poussâmes un cri; la peur de voir arriver les autres nous fit courir derrière, bien loin dans les seigles, en nous cachant et nous courbant comme des voleurs. Nous avions repris toutes nos forces, et nous nous assîmes au bord d'un petit ruisseau, Buche me disait :

« Écoute, j'ai ma part!

— Oui... la moitié de tout, lui dis-je; tu m'as aussi laissé boire à ta gourde.... Je veux partager. »

Alors il se calma.

Je coupai le pain avec mon sabre, disant : « Choisis, Jean, voici ta rave... voici la moitié des oignons, et le sel dans le sac entre nous. »

Nous mangeâmes le pain sans le tremper dans l'eau, nous mangeâmes notre rave, les oignons et le sel. Nous aurions voulu continuer de manger toujours; pourtant nous étions rassasiés! Nous nous agenouillâmes au bord du ruisseau les mains dans l'eau, et nous bûmes.

« Maintenant, allons-nous-en, dit Buche, et laissons le sac! »

Malgré la fatigue qui nous cassait les jambes, nous repartîmes, à gauche, pendant que sur la droite, derrière nous, du côté de Charleroi, les cris, les coups de fusil redoublaient, et que tout le long de la route on ne voyait que des gens se battre. Mais c'était déjà loin. Nous tournions la tête de temps en temps, et Buche me disait :

« Joseph, tu as bien fait de m'entraîner.... Sans toi, je serais peut-être étendu là-bas, au bord de cette route, assommé par un Français. J'avais trop faim. Mais où nous sauver, à cette heure? »

Je lui répondis :

« Suis-moi! »

Nous traversâmes bientôt un grand et beau village, aussi pillé et abandonné. Plus loin, nous rencontrâmes des paysans, qui nous regardaient d'un air de défiance. Nous devions avoir de mauvaises mines, surtout Buche avec sa tête bandée et sa barbe de huit jours, épaisse et dure comme les soies d'un sanglier.

Vers une heure de l'après-midi, nous avions déjà repassé la Sambre sur le pont du Châtelet; mais comme les Prussiens étaient en route, nous ne fîmes pas encore halte dans cet endroit. J'avais pourtant déjà bonne confiance, je pensais :

« Si les Prussiens continuaient leur poursuite, ils suivront certainement la grande masse, pour faire plus de prisonniers et recueillir des canons, des caissons et des bagages. »

Voilà comment étaient forcés de raisonner des hommes qui trois jours auparavant faisaient trembler le monde!

Je me souviens qu'en arrivant, sur les trois heures, dans un petit village, nous nous arrêtâmes devant une forge pour demander à boire. Aussitôt les gens du pays nous entourèrent, et le forgeron, un homme grand et brun, nous dit d'entrer dans l'auberge en face, qu'il allait venir, et que nous prendrions une cruche de bière avec lui.

Naturellement cela nous fit plaisir, car nous avions peur d'être arrêtés, et nous voyions que ces gens étaient pour nous.

L'idée me vint aussi qu'il me restait de l'argent dans mon sac, et que j'allais pouvoir m'en servir.

Nous entrâmes donc dans cette auberge, qui n'était qu'un bouchon. Quand nous fûmes assis, la salle se remplit tellement de monde, hommes et femmes, pour

avoir des nouvelles, que nous pouvions à peine respirer.

Le forgeron vint. Il avait ôté son tablier de cuir, et mis une petite blouse bleue; cinq ou six bourgeois le suivaient : c'étaient le maire, l'adjoint et les conseillers municipaux.

Ils s'assirent sur les bancs en face de nous, et nous firent servir de la bière aigre, comme on l'aime en ce pays. Buche ayant demandé du pain, la femme de l'aubergiste nous apporta la miche et un gros morceau de boeuf dans une écuelle. Tous nous disaient :

« Mangez! mangez. »

Quand l'un ou l'autre nous adressait des questions sur la bataille, le maire ou le forgeron s'écriait :

« Laissez donc ces hommes finir... vous voyez bien qu'ils arrivent de loin. »

Et seulement à la fin ils nous interrogèrent, nous demandant s'il était vrai que les Français venaient de perdre une grande bataille. On leur avait rapporté d'abord que nous étions vainqueurs, et maintenant un bruit se répandait que nous étions en déroute.

Nous comprîmes bien qu'ils avaient entendu parler de Ligny, et que cela leur troublait les idées.

J'étais honteux de leur avouer notre débâcle; je regardais Buche, qui dit :

« Nous avons été trahis!... Les traîtres ont livré nos plans.... L'armée était pleine de traîtres chargés de crier : « Sauve qui peut! » Comment voulez-vous que par ce moyen nous n'ayons pas perdu? »

C'était la première fois que j'entendais parler de cette trahison : quelques blessés criaient bien : « Nous sommes trahis! » mais je n'avais pas fait attention à leurs paroles; et quand Buche nous tira d'embarras par ce moyen, j'en fus content et même étonné.

Ces gens alors s'indignèrent avec nous contre les

traîtres, il fallut leur expliquer la bataille et la trahison. Buche disait que les Prussiens étaient arrivés par la trahison du maréchal Grouchy. Cela me paraissait tout de même trop fort; mais les paysans, remplis d'attendrissement, nous ayant encore fait boire de la bière et même donné du tabac et des pipes, je finis par dire comme Buche. Ce n'est que plus tard, après être partis de là, que l'idée de nos mensonges abominables me fit honte et que je m'écriai :

« Sais-tu bien, Jean, que nos mensonges sur les traîtres ne sont pas beaux? Si chacun en raconte autant, finalement, nous serons tous des traîtres, et l'Empereur seul sera un honnête homme. C'est honteux pour notre pays, de dire que nous avons tant de traîtres parmi nous.... Ce n'est pas vrai!

— Bah! bah!... disait-il, nous avons été trahis; sans cela jamais des Anglais et des Prussiens ne nous auraient forcés de battre en retraite. »

Et jusqu'à huit heures du soir nous ne fîmes que nous disputer. Nous arrivâmes alors dans un autre village appelé Bouvigny. Nous étions tellement fatigués que nos jambes étaient raides comme des piquets, et que depuis longtemps il nous fallait un grand courage pour faire un pas.

Nous croyions être bien loin des Prussiens. Comme j'avais de l'argent, nous entrâmes dans une auberge en demandant à coucher.

Je sortis une pièce de six livres, pour montrer que nous pouvions payer. J'avais résolu de changer d'habits, le lendemain, de planter là mon fusil, mon sac, ma giberne, et de retourner chez nous; car je croyais la guerre finie, et je me réjouissais au milieu de tous ces grands malheurs, d'avoir retiré mes bras et mes jambes de l'affaire.

Buche et moi, ce soir-là, couchés dans une petite chambre, la Sainte Vierge et l'enfant Jésus dans une niche au-dessus de nous, entre les rideaux, nous dormions comme des bienheureux.

Le lendemain, au lieu de continuer notre route, nous étions si contents de rester assis sur une bonne chaise dans la cuisine, d'allonger nos jambes et de fumer notre pipe, en regardant bouillir la marmite, que nous dîmes :

« Restons ici tranquillement! Demain nous serons bien reposés; nous achèterons deux pantalons de toile, deux blouses, nous couperons deux bons bâtons dans une haie, et nous retournerons par petites étapes à la maison. »

Cela nous attendrissait de penser à ces choses agréables!

C'est aussi de cette auberge que j'écrivis à Catherine, à la tante Grédel et à M. Goulden. Je ne leur dis qu'un mot :

« Je suis sauvé.... Remercions Dieu!... J'arrive.... Je vous embrasse de tout mon cœur mille et mille fois!

« JOSEPH BERTHA. »

En écrivant, je louais le Seigneur; mais bien des choses devaient encore arriver avant que je ne monte notre escalier, au coin de Fouquet, en face du *Bœuf rouge*. Quand on est pris par la conscription, il ne faut pas se presser d'écrire qu'on est relâché. Ce bonheur ne dépend pas de nous, et la bonne volonté de s'en aller ne sert de rien.

Enfin ma lettre partit par la poste, et toute cette journée nous restâmes à l'auberge du *Mouton d'Or*.

Après avoir bien soupé, nous montâmes dormir. Je disais à Buche :

« Hé! Jean! c'est autre chose de faire ce qu'on veut, ou d'être forcé de répondre à l'appel. »

Nous riions tous les deux, malgré les malheurs de la patrie, sans y penser, bien entendu, car nous aurions été de véritables gueux.

Enfin, pour la seconde fois, nous étions couchés dans notre bon lit, lorsque, vers une heure du matin, nous fûmes éveillés d'une façon extraordinaire : le tambour battait... on entendait marcher dans tout le village. Je poussais Buche, qui me dit :

« J'entends bien.... Les Prussiens sont dehors! »

On peut se figurer notre épouvante. Mais au bout d'un instant, ce fut bien pire, car on frappait à la porte de l'auberge, qui s'ouvrit, et deux secondes après la grande salle était pleine de monde. On montait l'escalier. Buche et moi nous nous étions levés; il disait :

« Je me défends, si l'on veut me prendre! »

Nous étions déjà presque habillés, et j'espérais pouvoir me sauver pendant la nuit, avant d'être reconnu, quand des coups retentirent à notre porte; on criait :

« Ouvrez! »

Il fallut bien ouvrir.

Un officier d'infanterie, trempé par la pluie, son gros manteau bleu collé sur les épaulettes, et suivi d'un vieux sergent qui tenait une lanterne, entra. Nous reconnûmes que c'étaient des Français. L'officier nous dit brusquement :

« D'où venez-vous?

— Du Mont-Saint-Jean, mon lieutenant, lui répondis-je.

— De quel régiment êtes-vous?

— Du 6^e léger. »

Il regarda le numéro de mon shako sur la table, et je vis en même temps le sien : c'était aussi du 6^e léger.

« De quel bataillon? fit-il en fronçant le sourcil.

— Du 3^e. »

Buche, tout pâle, ne disait rien. L'officier regardait nos sacs, nos gibernes, derrière le lit, dans un coin.

« Vous avez déserté! dit-il.

— Non, mon lieutenant, nous sommes partis les derniers, sur les huit heures, du Mont-Saint-Jean....

— Descendez, nous allons voir cela. »

Nous descendîmes.

L'officier nous suivait, le sergent marchait devant avec la lanterne.

La grande salle en bas était pleine d'officiers du 12^e chasseurs à cheval et du 6^e léger. Le commandant du 4^e bataillon du 6^e se promenait de long en large, en fumant une petite pipe de bois. Tous ces gens étaient trempés et couverts de boue.

L'officier dit quatre mots au commandant qui s'arrêta, ses yeux noirs fixés sur nous, et son nez crochu recourbé dans ses moustaches grises. Il n'avait pas l'air tendre, et nous posa de suite cinq ou six questions sur notre départ de Ligny, sur la route des Quatre-Bras et la bataille; il clignait des yeux en serrant les lèvres. Les autres allaient et venaient, traînant leur sabre sans écouter. Finalement le commandant dit :

« Sergent... ces deux hommes entrent dans la 2^e compagnie. Allez! »

Il reprit sa pipe au bord de la cheminée, et nous sortîmes avec le sergent, bien heureux d'en être

quittes à si bon marché, car on aurait pu nous fusiller comme déserteurs devant l'ennemi. Le sergent nous conduisit à deux cents pas, au bout du village, près d'un hangar. On avait allumé des feux plus loin dans les champs; des hommes dormaient sous le hangar, contre les portes d'écurie et les piliers. Il tombait une petite pluie fine dans la rue; toutes les flaques d'eau tremblaient à la lune grise et brouillée. Nous restâmes debout sous un pan de toit, au coin de la vieille maison, songeant à nos misères.

Au bout d'une heure, le tambour se mit à rouler sourdement, les hommes secouèrent la paille et le foin de leurs habits, et nous repartîmes. Il faisait encore nuit sombre; derrière nous, les chasseurs sonnaient le boute-selle.

Entre trois et quatre heures, au petit jour, nous vîmes un grand nombre d'autres régiments, cavalerie, infanterie et artillerie, en marche comme nous, par différents chemins : tout le corps du maréchal Grouchy en retraite! le temps mouillé, le ciel sombre, ces longues files d'hommes accablés de lassitude, le chagrin d'être repris et de penser que tant d'efforts, tant de sang répandu n'aboutissaient pour la seconde fois qu'à l'invasion, tout cela nous faisait pencher la tête. On n'entendait que le bruit des pas dans la boue. Cette tristesse durait depuis longtemps, lorsqu'une voix me dit :

« Bonjour, Joseph! »

Je m'éveillai, regardant celui qui me parlait, et je reconnus le fils du tourneur Martin, notre voisin de Phalsbourg; il était caporal au 6^e, et marchait en serre-file, l'arme à volonté. Nous nous serrâmes la main. Ce fut une véritable consolation pour moi de voir quelqu'un du pays.

Malgré la pluie qui tombait toujours, et la grande fatigue, nous ne fîmes que parler de cette terrible campagne. Je lui racontai la bataille de Waterloo; lui me dit que le 4^e bataillon, à partir de Fleurus, avait fait route sur Wâvres avec tout le corps d'armée de Grouchy; que, dans l'après-midi du lendemain 18, on entendait le canon sur la gauche, et que tout le monde voulait marcher dans cette direction, que c'était l'avis des généraux, mais le maréchal, ayant reçu des ordres positifs, avait continué sa route sur Wâvres. Ce n'est qu'entre six et sept heures, et quand il fut clair que les Prussiens s'étaient échappés, qu'on avait changé de direction à gauche, pour aller rejoindre l'Empereur, malheureusement il était trop tard, et vers minuit il avait fallu prendre position dans les champs. Chaque bataillon avait formé le carré. A trois heures du matin, le canon des Prussiens avait réveillé les bivouacs, et l'on s'était tirailé jusqu'à deux heures de l'après-midi, moment où l'ordre était venu de se mettre en retraite. C'était encore une fois bien tard, disait Martin : car une partie de l'armée qui venait de battre celle de l'Empereur se trouvait déjà sur nos derrières, et cela nous força de marcher tout le restant du jour et la nuit suivante jusqu'à six heures du matin pour nous en dégager. A six heures, le bataillon avait pris position près du village de Temploux; à dix, les Prussiens arrivaient en forces supérieures, on leur avait opposé la plus rigoureuse résistance, pour donner le temps à l'artillerie et aux bagages de passer le pont de Namur. Tout le corps d'armée avait heureusement défilé par la ville, excepté le 4^e bataillon, par la faute du commandant Delong, qui s'était laissé tourner à droite de la route, et qui dut se jeter dans la Sambre pour n'être pas coupé.

Plusieurs hommes avaient été faits prisonniers, d'autres s'étaient noyés, en essayant de passer la rivière à la nage. C'était tout ce que me racontait Martin; il n'avait aucune nouvelle de chez nous.

Ce même jour, nous passâmes par Givet, le 24 juin à Saulse-Lenoy, on apprit l'abdication de l'Empereur, et les jours suivants à Vitry, près de Reims, à Jonchery, à Soissons; de là le bataillon prit la route de Villers-Cotterets; mais l'ennemi nous avait déjà devancés, nous changeâmes de direction par La Ferté-Milon, et nous allâmes bivouaquer à Neuchelles, village ruiné par l'invasion de 1814, et qui n'avait pas encore été rebâti.

Nous partîmes de cet endroit le 29, vers une heure du matin, et nous passâmes par Meaux. Il fallut prendre la route de Lagny, parce que les Prussiens occupaient celle de Claye; nous poursuivîmes notre route tout le jour et la nuit suivante.

Le 30, à cinq heures du matin, nous étions au pont de Saint-Maur. Le même jour, à trois heures du soir, nous avions passé hors de Paris, et nous bivouaquions près d'un endroit riche en toutes choses, appelé Vaugirard, sur la route de Versailles. Le 1^{er} juillet, nous étions allés bivouaquer près d'un endroit superbe appelé Meudon.

On voyait, aux jardins, aux vergers entourés de murs, à la grandeur extraordinaire des maisons, à leur bon entretien, que c'était les environs de la plus belle ville du monde. Les gens sont bons, ils aiment les soldats: on nous appelait défenseurs de la patrie, et les plus pauvres voulaient se battre à nos côtés.

Le 1^{er} juillet, nous quittâmes la position à onze heures du soir, pour aller à Saint-Cloud, qui n'est que palais sur palais, jardins sur jardins, grands

arbres, allées magnifiques; tout ce qu'on peut se figurer d'admirable. A six heures, nous partîmes de Saint-Cloud, pour revenir prendre position à Vaugirard. Des rumeurs terribles couraient dans la ville.... L'Empereur était parti pour Rochefort.... On disait :

« Le roi de Rome va revenir.... Louis XVIII est en route.... »

On ne savait rien dans cette ville, où l'on devrait tout savoir d'abord.

A Vaugirard, l'ennemi vint nous attaquer vers une heure de l'après-midi, dans les environs du village d'Issy. Nous nous battîmes jusqu'à minuit pour notre capitale. Le peuple nous aidait, il venait relever nos blessés sous le feu des Prussiens; les femmes avaient pitié de nous.

Notre souffrance d'avoir été menés jusque-là par la force ne peut pas se dire.... J'ai vu Bûche lui-même pleurer, parce que nous étions en quelque sorte déshonorés. J'aurais bien voulu ne pas voir cela! Douze jours auparavant, je ne me figurais pas si bien la France. En voyant Paris avec ses clochers et ses palais innombrables, qui s'étendent aussi loin que va le ciel, je pensais :

« C'est la France!... Voilà ce que depuis des centaines et des centaines d'années nos ancêtres ont amassé. Quel malheur de dire que les Anglais et que les Prussiens arrivent jusqu'ici. »

A quatre heures du matin, nous attaquâmes les Prussiens avec une nouvelle fureur, et nous leur reprîmes les positions perdues la veille. C'est alors que des généraux vinrent nous annoncer une suspension d'armes. Ces choses se passaient le 3 juillet 1815. Nous pensions que cette suspension d'armes était pour prévenir l'ennemi que, s'il ne se retirait

pas, la France se lèverait comme en 92 et qu'elle l'écraserait! Je me rappelais des levées en masse dont le père Goulden me parlait toujours.

Malheureusement un grand nombre étaient si las de Napoléon et des soldats, qu'ils sacrifiaient la patrie elle-même pour en être débarrassés; ils mettaient tout sur le dos de l'Empereur, et disaient que sans lui les autres n'auraient jamais eu ni la force ni le courage de venir, qu'il nous avait épuisés, et que les Prussiens eux-mêmes nous donneraient plus de liberté.

Le peuple parlait comme M. Goulden, mais il n'avait pas d'armes ni de cartouches; on avait fait des piques pour lui!...

Et comme on rêvait à ces choses, le 4 on nous annonça l'armistice, par lequel les Prussiens et les Anglais devaient occuper les barrières de Paris, et l'armée française se retirer derrière la Loire.

Alors l'indignation nous rendit furieux; les uns cassaient leurs fusils, les autres déchiraient leurs uniformes, et tout le monde criait :

« Nous sommes trahis... nous sommes livrés.... »

Les vieux officiers, pâles comme des morts, restaient là.... Les larmes leur coulaient sur les joues. Personne ne pouvait nous apaiser. Nous étions tombés au-dessous de rien : nous étions un peuple conquis!

Dans deux mille ans, on dira que Paris a été pris par les Prussiens et les Anglais... c'est une honte éternelle, mais cette honte ne repose pas sur nous.

Le bataillon partit de Vaugirard à cinq heures du soir, le 5 juillet, pour aller bivouaquer à Montrouge. Comme on voyait que le mouvement du côté de la Loire commençait, chacun se dit :

« Qu'est-ce que nous sommes donc? Est-ce que nous

obéissons aux Prussiens? Parce que les Prussiens veulent nous voir sur l'autre rive de la Loire, nous sommes forcés d'obéir? Non, non! cela ne peut pas aller. Puisqu'on nous trahit, eh bien! partons. Tout cela ne nous regarde plus. Nous avons fait notre devoir.... Nous ne voulons pas obéir à Blücher! »

Et ce même soir la désertion commença. Tous les soldats partaient, les uns à droite, les autres à gauche. Des hommes en blouse et de pauvres vieilles femmes voulaient nous emmener dans leurs rues innombrables, et tâcher de nous consoler : mais nous n'avions pas besoin de consolations. Je dis à Buche :

« Laissons tout cela... retournons à Phalsbourg... au Harberg... reprenons notre état, vivons comme d'honnêtes gens. Si les Prussiens, les Autrichiens ou les Russes arrivent là-bas, les montagnards et ceux de la ville sauront bien se défendre. En route! »

Nous étions une quinzaine de Lorrains au bataillon; nous partîmes ensemble de Montrouge, où se trouvait le quartier général, et nous passâmes par Ivry et Bercy, qui sont des endroits de toute beauté; mais le chagrin nous empêchait de voir le quart de ce qu'il aurait fallu regarder. Les uns conservaient l'uniforme, d'autres n'avaient que la capote, d'autres avaient acheté une blouse.

Derrière Saint-Mandé, tout près d'un bois où l'on voit à gauche de hautes tours, et que l'on nous dit être Vincennes, nous trouvâmes enfin la route de Strasbourg. C'était le 6 au matin, et, depuis cet endroit, nous fîmes régulièrement nos douze lieues par jour.

Le 8 juillet, on savait déjà que Louis XVIII allait revenir, et que Mgr le comte d'Artois ferait son salut. Toutes les voitures, les pataches, les diligences por-

taient déjà le drapeau blanc; dans tous les villages où nous passions, on chantait des *Te Deum*; les maires, les adjoints, louaient et glorifiaient le Seigneur du retour de Louis le Bien-Aimé.

Des gueux, en nous voyant passer, nous appelaient *Bonapartistes!* Ils excitaient même les chiens contre nous.... Mais j'aime mieux ne pas parler de cela; les gens de cette espèce sont la honte du genre humain. Nous ne leur répondions que par un coup d'œil de mépris qui les rendaient encore plus insolents et plus furieux. Plusieurs d'entre nous balançaient leur bâton comme pour dire :

« Si nous vous tenions dans un coin, vous seriez doux comme des moutons! »

Mais les gendarmes soutenaient ces espèces de Pinacles; dans trois ou quatre endroits, les cris de la mauvaise race nous firent arrêter. Les gendarmes arrivaient nous demander nos papiers; on nous menait à la mairie, et les gueux nous forçaient de crier : *Vive le Roi!*

C'était une véritable abomination; les vieux soldats, plutôt que de crier, se laissaient conduire en prison. Buche voulut suivre l'exemple, mais je lui disais :

« Qu'est-ce que cela nous fait de crier : *Vive Jean-Claude ou : Vive Jean-Nicolas?* Tous ces rois, ces empereurs, anciens ou nouveaux, ne donneraient pas un seul de leurs cheveux pour nous sauver la vie, et nous irions nous faire échiner pour crier d'une façon ou d'une autre? Puisque les gens sont si bêtes, et que nous ne sommes pas les plus forts, il faut les satisfaire. Plus tard, ils crieront autre chose, et plus tard encore autre chose.... Tout change!... Il n'y a que le bon sens et le bon cœur qui restent. »

Buche ne voulait pas comprendre ces raisons, mais

quand les gendarmes arrivaient, il obéissait tout de même.

A mesure que nous avancions, tantôt l'un, tantôt l'autre se détachait de la troupe et s'arrêtait dans son village; de sorte qu'après Toul, Buche et moi, nous étions seuls.

C'est nous qui vîmes encore le plus triste spectacle : des Allemands et des Russes en foule, maîtres de la Lorraine et de l'Alsace. Ils faisaient l'exercice à Lunéville, à Blamont, à Sarrebourg, avec des branches de chêne sur leurs mauvais schakos. Quel chagrin de voir des sauvages pareils vivre et se goberger au compte de nos paysans!... Ah! le père Goulden avait bien raison de dire que la gloire des armes coûte cher.... Tout ce que je souhaite, c'est que le Seigneur nous en débarrasse pour les siècles des siècles.

Enfin, le 16 juillet 1815, vers onze heures du matin, nous arrivâmes à Mittelbronn, le dernier village sur la côte avant Phalsbourg. Le blocus était levé depuis l'armistice; des Cosaques, des landwehrs et des kaiserlichs remplissaient le pays : ils avaient encore leurs batteries en position autour de la place, mais on ne tirait plus; les portes de la ville étaient ouvertes, les gens sortaient pour faire leurs récoltes.

On avait grand besoin de rentrer les blés et les seigles, car on peut s'imaginer la misère, avec tant de milliers d'êtres inutiles à nourrir, et qui ne se refusaient rien.

Devant toutes les portes, à toutes les fenêtres, on ne voyait que des nez camards, de ces longues barbes jaunes, crasseuses, de ces habits blancs remplis de vermine, et de ces shakos blancs, qui vous regardaient en fumant leur pipe dans la paresse et l'ivrognerie. Il fallait travailler pour eux, et finalement les honnêtes

gens furent encore obligés de leur donner deux milliards pour les décider à partir.

Devant l'auberge de Heitz, je dis à Buche :

« Entrons... les jambes me manquent. »

La mère Heitz, qui dans ce temps était encore une jeune femme, criait déjà, les mains en l'air :

« Ah! mon Dieu!... c'est monsieur Joseph Bertha!... Dieu du ciel, quelle surprise en ville!... »

Alors j'entrai, je m'assis, et je me penchai sur la table, pour pleurer à mon aise. La mère Heitz courait chercher une bouteille de vin à la cave; j'entendais aussi Buche sangloter dans un coin. Nous ne pouvions parler ni l'un ni l'autre, en songeant à la joie de nos parents; la vue du pays nous avait bouleversés, et nous étions contents de penser que nos os reposeraient un jour en paix dans le cimetière de notre village. Quand nous fûmes un peu remis, je dis à Buche :

« Tu vas partir en avant... je te suivrai de loin, pour que ma femme et M. Goulden n'aient pas trop de surprise. Tu commenceras par leur dire que tu m'as rencontré le lendemain de la bataille, sans blessures; ensuite que tu m'as encore rencontré dans les environs de Paris... et même sur la route... et seulement à la fin tu diras :

« Je crois qu'il n'est pas loin et qu'il va venir! » Tu comprends?

« Oui, je comprends, dit-il en se levant après avoir vidé son verre, et je ferai la même chose pour la grand-mère, qui m'aime plus que les autres garçons. J'enverrai quelqu'un d'avance. »

Il sortit aussitôt et j'attendis quelques instants. La mère Heitz me parlait, mais je ne l'écoutais pas; je songeais au chemin qu'avait déjà pu faire Buche, je le

voyais près du guévoir, dans l'avancée, sous la porte.... Tout à coup, je partis en criant :

« Mère Heitz! je vous payerai plus tard. »

Et je me mis à courir. Il me semble bien avoir rencontré trois ou quatre personnes qui disaient : « Hé! c'est Joseph Bertha! »

Mais je ne n'en suis pas sûr. D'un coup, sans savoir comment, je montai l'escalier de notre maison, et puis j'entendis un grand cri. Catherine était dans mes bras... J'avais en quelque sorte la tête bouleversée, et seulement un instant après, je me mis tellement à sangloter, qu'on aurait cru qu'il venait de m'arriver le plus grand malheur. M. Goulden ne disait rien, ni Buche. Je tenais Catherine assise sur mes genoux, je l'embrassais; elle pleurait aussi. Et bien longtemps après je m'écriai :

« Ah! monsieur Goulden, pardonnez-moi! J'aurais déjà voulu vous embrasser, vous mon père, vous que j'aime tant!

— C'est bon, Joseph, dit-il tout attendri, je le sais.... Je ne suis pas jaloux. »

Il s'essuyait les yeux.

Alors je me levai et j'allai le serrer sur mon cœur. Le premier mot que me dit Catherine, ce fut :

« Joseph, je savais que tu reviendrais, j'avais mis ma confiance en Dieu!... Maintenant nos plus grandes misères sont passées. Nous resterons toujours ensemble. »

Je l'avais encore fait asseoir sur mes genoux, son bras sur mon épaule, je la regardais, elle baissait les yeux toute pâle : ce que nous espérions avant mon départ était arrivé. Nous étions bien heureux!

M. Goulden, près de l'établi, souriait; Jean, debout, à côté de la porte, disait :

« Maintenant je pars, Joseph, je vais au Harberg, le père et la grand-mère m'attendent. » Il me tendait la main, et je la retenais disant :

« Jean, reste... tu dîneras avec nous. »

M. Goulden et Catherine l'engageaient aussi, mais il ne voulut pas attendre. En l'embrassant sur l'escalier, je sentis que je l'aimais comme un frère.

Il est revenu bien souvent depuis. C'était un brave homme, un homme de cœur!...

La tante Grédel vint une heure après. Ah! c'est elle qui levait les bras, c'est elle qui me serrait en criant :

« Joseph!... Joseph! te voilà donc réchappé de tout! Qu'on vienne te reprendre maintenant... qu'on vienne! Ah! comme je me suis repentie de t'avoir laissé partir.... Comme j'ai maudit la conscription et le reste.... Mais te voilà... c'est bon... c'est bon! Le Seigneur a eu pitié de nous. »

Oui, tout cela, toutes ces vieilles histoires, quand on y pense, vous font encore venir les larmes aux yeux; c'est comme un rêve oublié depuis des années et pourtant c'est la vie.

Je me souviens, — et ceci doit finir cette longue histoire, — qu'après mon retour, durant quelques mois et même des années, une grande tristesse régnait dans les familles, et qu'on n'osait plus se parler franchement, ni faire des vœux pour la gloire du pays. Zébédé lui-même, rentré parmi ceux qu'on avait licenciés derrière la Loire, avait perdu courage. Cela venait des vengeances, des jugements et des fusillades, des massacres et des revanches de toute sorte; cela venait de notre humiliation : des cent cinquante mille Allemands, Anglais et Russes qui tenaient garnison dans nos forteresses, des indemnités de guerre,



• JOSEPH, DISAIT CATHERINE, JE SAVAIS QUE TU REVIENDRAIS. •

le retour du drapeau de la liberté; j'ai vu la nation croître en richesse, en bonheur, en instruction.

Le peuple commence à comprendre ses droits; il sait que les guerres ne lui rapportent que des augmentations de contributions, et quand il dira : « Au lieu d'envoyer mes fils périr par milliers sous le sabre et le canon, je veux qu'on les instruise et qu'on en fasse des hommes! » qui est-ce qui oserait vouloir le contraire, puisque aujourd'hui le peuple est le maître?



293996

le retour du drapeau de la liberté; j'ai vu la nation croître en richesse, en bonheur, en instruction.

Le peuple commence à comprendre ses droits; il sait que les guerres ne lui rapportent que des augmentations de contributions, et quand il dira: « Au lieu d'envoyer mes fils périr par milliers sous le sabre et le canon, je veux qu'on les instruise et qu'on en fasse des hommes! » qui est-ce qui oserait vouloir le contraire, puisque aujourd'hui le peuple est le maître?



293996

4/00

BIBLIOTHÈQUE DE LA JEUNESSE

(suite)

Erckman-Chatrian : Madame Thérèse

— Le Blocus (illustré)

Gautier (Th.) : Le Capitaine Fracasse (illustré)

Gogol : Tarass Boulba (illustré)

Laurie (André) : L'Héritier de Robinson (illustré)

London (Jack) : En Pays lointain

— Les Mutinés de l'Elseneur (illustré)

Maël (Pierre) : Le Trésor de Madeleine

— Un Mousse de Surcouf

— La Marmotte

Malot (H.) : Sans Famille (2 volumes illustrés)

Mayne Reid : Les Robinsons de Terre ferme (ill.)

— Les Vacances des jeunes Boërs (illustré)

— Le Chasseur de Plantes (illustré)

— Les Grimpeurs de Rochers (illustré)

— Les Chasseurs de Girafes (illustré)

Mérimée (P.) : Les faux Démétrius

Sand (George) : François le Champi (illustré)

— La Mare au Diable (illustré)

— La Petite Fadette (illustré)

Sandea (J.) : Mademoiselle de la Seiglière (ill.)

Scott (Walter) : Quentin Durward

— Ivanhoé

Sienkiewicz (H.) : Quo Vadis ? (illustré)

Stahl (P.-J.) : Les quatre Filles du Docteur Marsch

— Histoire d'un Ane et de deux jeunes Filles

— Maroussia

Stevenson (R.-L.) : L'Etrange cas du Docteur Jekyll

— L'île au Trésor

Toudouze : Reine en Sabots

Verne (Jules) : L'Etoile du Sud

— Le Rayon vert

— Un Drame en Livonie

— Le Chancellor

— L'Ecole des Robinsons

Webster (J.) : Papa Faucheur

Wiggin (K.-D.) : Les locataires de la Maison jaune

COLLEC

RENÉ B

La

Les Oberlé.

MAURICE BEDEL : Molinoff, Indre-et-Loire.

PIERRE BENOIT, de l'Académie française :

Axelle.

Erromango.

LOUIS BERTRAND, de l'Académie française :

• Cardénio.

HENRY BORDEAUX, de l'Académie française :

La Peur de vivre.

PAUL BOURGET, de l'Académie française :

Laurence Albani.

FRANCIS DE CROISSET :

La Féerie cinghalaise.

ALEXANDRE DUMAS :

Les trois Mousquetaires (2 vol.).

Vingt Ans après (2 vol.).

ANATOLE FRANCE, de l'Académie française :

Le Crime de Sylvestre Bonnard.

GÉRARD D'HOUVILLE : Le Séducteur.

RUDYARD KIPLING : Capitaines courageux.

JACK LONDON : Croc-Blanc.

PIERRE LOTI, de l'Académie française :

Ramuntcho.

Pêcheur d'Islande.

ANDRÉ MAUROIS :

Les Silences du Colonel Bramble.

Les Discours du Docteur O'Grady.

ÉDOUARD PEISSON : Parti de Liverpool...

GEORG SAND : La Mare au Diable.

JÉRÔME & JEAN THARAUD :

L'Ombre de la Croix.

ÉMILE ZOLA : Le Rêve.

293 996

IMPRIMERIE
HACHETTE
9, rue Stanislas
1-36. -- PARIS

♀